

Jean-Aubert Loranger

Contes II

Les contes de *La Patrie*



BeQ

Jean Aubert Loranger

1896-1942

Les contes de *la Patrie*

Les contes de Joë Folcu

Tome II

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 162 : version 1.01

Jean Aubert Loranger a surtout écrit de la poésie, dont deux recueils : *Les Atmosphères* en 1920 et *Poèmes* en 1922. Il est entré à l'École littéraire de Montréal en 1920 et il a fait du journalisme jusqu'à sa mort en 1942. En 1925, il a publié, à Montréal, un recueil de « contes et nouvelles du Terroir », intitulé *Le village*, avec, en surtitre, « À la recherche du régionalisme ».

En 1940, pour le compte du journal *La Patrie*, Loranger crée le personnage de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Image de la couverture :

Arthur Lismer (1885-1969)

St-Hilarion, 1928

Huile sur toile, 81,8 x 102,3 cm

<http://www.mdq.org/collection2.htm>

Histoire vraie d'orientation professionnelle

N'est pas écœurant qui veut, disait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, comme on l'interrogeait sur l'orientation professionnelle.

Dans mon enfance, de poursuivre Joë Folcu, je souhaitais qu'on abattît tous les chevaux de la paroisse, afin que Saint-Ours répondît à mon ambition d'ouvrir plus tard une manufacture de savon. Puisque ces articles de toilette proviennent de la pourriture, j'éprouvais un goût tout particulier pour la charogne, et pour que le « grand monde » pût se laver.

(Pourtant, des circonstances « incontrôlables » ont voulu que Joë, par la suite, se lançât dans le négoce du tabac en feuilles.)

Et le marchand de conclure, mais non sans avoir, d'une lourde salive, fait chavirer son crachoir : « N'est pas écœurant qui veut. »

Toujours selon Joë Folcu, l'Instruction publique devrait pourvoir la petite école du village d'une orientation professionnelle. Que de beaux talents ne seraient pas aujourd'hui désaxés !

J'ai vu, dit-il, des enfants s'appliquer, dès le bas âge, à nouer tout ce qui leur tombait sur la main. Ceux qui s'appliquent à nouer l'une à l'autre toutes les pailles d'un balai, les crins des chevaux, les mamelons de leur biberon, et les langes malpropres avec leur chemise, et les concombres grimpants le long des galeries, pourquoi ces êtres doués, et dont les nœuds sont indénouables, ne sont-ils pas aujourd'hui tisserands ?

« Les enfants qui portent à leur bouche tout ce qu'ils rencontrent, pourquoi ne deviennent-ils pas dégustateurs dans les services alimentaires ? N'est-ce pas à l'école de s'en occuper ? En matière de menteries, dans les grandes revues internationales, n'a-t-on pas lu des entretiens supérieurs à tout ce que pourrait raconter l'interviewer lui-même ?

« J'ai connu des boxeurs-nés qui recevaient des gifles de leurs parents sans verser une larme. Juchés sur des boîtes de tomates, au lendemain d'une assemblée politique, combien de petits ont fait preuve d'imitation oratoire ? Des enfants parviennent à cacher, pour leur usage, des objets qu'ils ne retrouveront plus. Ceux-là au moins savent conserver et rendraient des services à nos musées nationaux. Des joueurs de dames par tempérament n'ignorent pas ce qu'il faut de lenteur pour cacher une intention et feraient bien dans les consulats. Ceux qui rêvent dans le faîte des arbres ne sont pas des dénicheurs de nids, mais des poètes qui s'ignorent. On les reconnaît à leurs maladresses dans la descente et à la déformation subséquente de leurs membres. Les faibles en arithmétique, et qui ne comptent bien qu'avec de l'argent en main, devraient être dirigés sur les professions bancaires. Les souffleurs de grenouilles au moyen de pailles sont généralement doués pour la chirurgie, ou la boucherie. »

Cette critique de Joë Folcu, à l'adresse de nos déficitaires en orientation professionnelle, me

remet en mémoire une erreur commise par l'un de nos juges de la Cour supérieure, alors qu'il s'inscrivait, une fois ses études classiques achevées, à une faculté de médecine.

Le malheureux bachelier, ignorant ses dons pour la magistrature, et qu'il pût, en attendant sa promotion, devenir excellent avocat, s'était inscrit à la pratique de la médecine. Ce n'est qu'après trois années d'étude qu'il s'était décidé pour la pratique du droit.

Trois années perdues. Il n'est jamais trop tard pour abandonner une carrière pour laquelle on n'est pas qualifié. Mais l'honorable juge pouvait-il prévoir, en fixant son choix sur Esculape, que son orientation professionnelle pût être modifiée par une simple aventure de carabins qui l'impressionna jusqu'à changer le cours de sa destinée ?

Cette aventure d'étudiants, qui devait modifier toute une vie, eut son dénouement à Saint-Ours et j'en tiens le récit de Joë Folcu, aujourd'hui marchand de tabac en feuilles.

Je laisse la parole au conteur.

C'était à l'époque où les étudiants en médecine, trop cancre pour suivre avec assiduité les cours de dissection, se devaient, à la veille des examens universitaires, de voler des cadavres pour fins de « constatations » dans les cimetières de nos villages. En d'autres termes, c'était au temps où les moribonds ne vendaient pas leurs corps avant qu'ils devinssent cadavres.

Lorsque cinq étudiants descendirent du train, un samedi soir, et inscrivirent leurs noms au principal hôtel de Saint-Ours, le futur juge en question était du groupe.

Une vieille demoiselle saintoursoise avait été inhumée la veille et mon attention aurait dû être retenue par la coïncidence de cette mort avec cette arrivée des étudiants à Saint-Ours.

Qui aurait deviné, tout de même, qu'une tombe fraîche eût attiré ces chacals ? Dans la taverne de l'hôtel, avant minuit, ils avaient l'air bon enfant avec leurs livres ouverts sur des tables bien garnies de bière. Les salauds, cherchaient-ils, entre deux verres, de quoi pouvait bien être décédée la vieille demoiselle ? Quelle intimité

avec une si bonne fille !

Il devait être trois heures du matin, le dimanche, lorsque je fus réveillé par des pas sonores dans les corridors de l'hôtel. Je dois avouer ici que j'avais dû louer une chambre dans la maison. La bière, cette nuit-là, m'avait interdit de rentrer chez moi. Toutefois, dès que nos deux policiers frappèrent à ma porte, je me trouvais entièrement dégrisé.

Notre force constabulaire saintoursoise tenait donc une enquête préliminaire dans l'hôtel. La tombe de la vieille demoiselle ayant été profanée, au cours de la nuit, la présence à l'hôtel des étudiants avait éveillé des soupçons. Toutes les chambres, sans exception, étaient perquisitionnées.

Dans la mienne, la demoiselle ne s'y trouvant pas, on passa chez le voisin.

Les cinq étudiants, chacun dans leur chambre, n'avaient pas hésité à rouvrir leur porte. Les paupières chassieuses, que les carabins montrèrent aux policiers, justifiaient-elles un abus de bière, ou une promenade poétique et

tardive dans le cimetière de Saint-Ours ? Nos limiers ne surent le dire, car aucun cadavre ne fut trouvé dans les chambres.

Le lendemain, profitant de l'émoi dans le village, les futurs chirurgiens s'étaient éclipsés, avant que la paroisse leur fît une besogne. En payant leurs notes, aux propriétaires de l'hôtel, ils s'étaient montrés mécontents que Saint-Ours ne présentât point le calme tant recherché pour la poursuite de leurs études.

À la gare de Saint-Roch, sur l'autre rive de Saint-Ours, un policier avait assisté à ce départ précipité. Aucun des bagages emportés par les étudiants n'était assez volumineux pour contenir le cadavre de la vieille demoiselle. Pour le cas où les chacals soupçonnés auraient en plein cimetière disséqué la dépouille de mademoiselle et l'eussent distribuée en morceaux dans leurs valises, celles-ci avaient en définitive été ouvertes pour une dernière perquisition.

Mademoiselle avait-elle été auparavant confiée à une voiture nocturne ? L'avait-on enfouie dans la fougère des bois environnants,

avec l'intention de l'enlever de nouveau dès que l'affaire se fût apaisée ?

Les conjectures battraient encore leur plein si, dans l'après-midi même de ce dimanche, le cadavre, bien déshabillé, et en chemise de nuit, n'eût été découvert, par une servante de l'hôtel, dans un lit des étudiants. Mademoiselle portait un mouchoir sur sa tête, en guise de bonnet de nuit, et les draps du lit la recouvraient pudiquement jusqu'à la nuque. Ses vêtements funèbres avaient été confiés à un tiroir d'un bureau de toilette.

Lorsque Joë Folcu, la semaine suivante, apprit à Montréal, de ses amis attachés à l'université, que l'un des cinq étudiants venus à Saint-Ours avait renoncé à la médecine pour s'inscrire à la faculté de droit, le marchand de tabac en feuilles ne douta plus que celui-là ait dû partager sa couche avec le cadavre.

Pour déjouer la police, dans un cas semblable, vous expliquera Joë Folcu, il fallait que le futur procureur n'eût pas un tempérament de médecin pour envisager la mort... de si près.

« Mange pas tes ongles !!! »

Si j'évoque mes premières années, il m'en reste bien peu de souvenirs. Afin de retrouver mon petit derrière de l'époque, je dois consulter un album de famille, où il s'enfonce (mon petit derrière d'époque) au beau milieu d'un salon, dans la laine blanche d'une peau de carrosse d'enfant. Ce fut probablement une première sieste, et j'y étais de profil.

Je me revois encore chez le photographe, la veille de ma première communion que l'on « faisait », à cette époque, dès l'âge de sept ans. Mon front portait une frange de cheveux et mon cou jaillissait d'une bavette en dentelles, comme d'une boîte à surprise.

Ce que le « cher petit » devait avoir l'air bête... quand il « marchait » au catéchisme.

Puisque, pour l'évoquer, je recours aux portraits de mon enfance, comme les historiens,

aux musées et aux statues des places publiques, je dois avouer que mon œil est dépourvu de mémoire visuelle.

Que l'on sache, toutefois, combien mon oreille évoque mieux cette préhistoire. Je dis « ma préhistoire » pour ne pas admettre que mon âge de raison remonte à une date que j'ignore.

J'ai donc une oreille de musicien qui s'étend à l'âge du rythme.

Quand à mon talent littéraire et oratoire (inséparable, n'est-ce pas, des rythmes ?) il me préoccupe depuis que ma mère a pu loger dans mon esprit, et en permanence, une phrase qui m'émeut encore :

– Jean-Aubert... petit malheureux... mange pas tes ongles...

Avant que j'eusse compris le sens de cet idiome humiliant, toutes les articulations de mes proches n'étaient que néant et dépourvues d'harmonie lucide, comme un orchestre qui cherche le *do*, avant l'arrivée du chef à son pupitre. N'est-ce pas qu'il faut un

commencement à tout ?

Et, si j'ai « mangé mes ongles » plus souvent qu'à mon tour, c'était uniquement pour entendre ma mère et mes proches me redire cette phrase délicieuse, la seule à cet âge que je susse... et que je comprisse.

* * *

Il n'est pas à dire que j'écris, en ce moment, les contes de *La Patrie* d'un doigt enflé du bout et dilaté par trop de séjours humides.

Il m'arrive bien encore, pendant l'absence d'une inspiration, ou à l'audition d'une phrase musicale, de porter un doigt à ma bouche, comme un autre, par distraction, croiserait ou décroiserait ses jambes. Pourquoi voulez-vous, par ailleurs, qu'un homme de lettres pousse l'ingratitude jusqu'à « refouler » des faux gestes qui rappellent ses premiers contacts avec ses moyens d'expression ?

Mais tous les anthropophages d'ongles ne sont

pas nécessairement des artistes-nés. Les bouts de doigts « retroussés », et qui envahissent, en surplomb, des ongles pourtant raccourcis par la faim du mangeur, peuvent être utiles, en raison de leur sensibilité acquise, à des ouvriers clandestins de coffres-forts. Il n'est pas recommandable, non plus, aux futurs virtuoses, d'engraisser à la salive leurs extrémités digitales. La « finesse » des doigts convient mieux aux touches d'un clavier et aux cordes d'un violon.

Lorsque je mentionne les touches d'un clavier, je n'entends pas m'astreindre au piano et à l'harmonium. Le clavigraphie est également interdit aux bouts de doigts dilatés avec exagération. Quant aux pistons d'un cornet, ils ne sont pas inscrits sur la liste. Joë Folcu, par exemple, autrefois mangeur d'ongles, n'en est pas moins, aujourd'hui, dans le négoce du tabac en feuilles. On assure, toutefois, qu'il se brûle plus souvent qu'à son tour le bout des doigts, chaque fois qu'il tasse les cendres de sa pipe.

Pauvre Joë Folcu ! Ne doit-il pas à ses ongles mal entretenus la perte irréparable de ses

premières amours ? Et voici les circonstances de ce triste récit.

* * *

Madame Joë Folcu, la mère de Joë Folcu, impuissante à corriger le jeune Joë de ses défauts de mangeur d'ongles, s'était un jour adressée à une petite cousine de Joë et qui avait nom de Léontine. Comme la jeune couventine devait passer ses vacances à Saint-Ours, chez les Folcu, la mère Joë Folcu avait imaginé de mettre Léontine dans ses projets d'amendement.

– Je vais, dut-elle lui expliquer, garnir les doigts du petit Joë de beaux ongles artificiels afin qu'il pût s'enorgueillir, devant toi, d'une belle main de jeune homme. Si tu le complimentes sur sa bonne tenue, il te croira dupe de ses artifices et n'osera s'en départir de l'été. À son âge, on ne renonce pas à des avantages auprès d'une cousine plus âgée que soi.

Madame Joë Folcu avait donc espéré que les

véritables ongles du petit Joë poussassent, au cours de l'été, sous le camouflage, et que ses doigts, de même que ses mauvaises habitudes, pussent s'améliorer d'autant.

Pauvre madame Joë Folcu et pauvre Joë lui-même !...

Léontine savait-elle, en acceptant cette double tromperie, que le petit Joë, en plus de s'émerveiller de ses ongles postiches, dût s'amouracher de sa cousine ? Pouvait-elle, au surplus, deviner que ses compliments d'usage, à l'adresse des mains de son cousin, passeraient d'une simple comédie à des sentiments trop bien ressentis pour une jeune couventine ?

Dans cette scène touchante, s'il en est une, où les ongles jouaient des rôles de vedettes, Léontine finit par apprendre de sa propre intuition que les ongles véritables de son cousin ne furent pas seuls à s'embellir. Le petit Joë, à ne plus manger ses ongles, semblait avoir quitté les domaines baveux de l'enfance. Il faut dire qu'un jeune homme, qui porte ses doigts à sa bouche, n'offre pas beaucoup de sérieux, même s'il tient des

propos d'adulte.

Au retour d'une cueillette de framboises, Joë apprit combien il est élégant de marcher d'un pas assuré et les mains l'une dans l'autre à la hauteur de sa poitrine. Véritable maintien d'une cantatrice devant son auditoire. En outre, ses ongles qu'il portait comme des talismans, jamais il n'en détachait les yeux au cours d'une conversation avec Léontine. Véritable maintien d'un jeune homme sage, en présence d'une jeune fille de sa condition, même si la rencontre a lieu au grand air.

Vers la fin des vacances, Joë s'était dégagé de ses « ongles portatifs » et redoutait quelque peu de montrer les siens avec fierté, comme un chien, ses dents, ou une mondaine, un sourire édenté. Vraiment, Joë Folcu aurait pu griffer sans honte.

Mais, c'est ici que l'ancien mangeur d'ongles rencontra sa pierre de touche ; son dompteur, puisque nous avons fait allusion à ses griffes.

Si Léontine l'aimait pour ses ongles postiches, s'était-il dit, quelle sera sa déconvenue en présence de mes ongles personnels ? Car les

ongles de Joë avaient poussé en suivant, non pas la courbe des ongles temporaires, mais celle des bouts dilatés. Sans consistance, comme tout ce qui pousse avec hâte, ses ongles dégagés de leurs étuis s'étaient empressés de « retrousser par le haut ». Ma foi, c'était plus laid que des ongles rognés.

En une seule nuit, son tempérament et sa dépression aidant, Joë Folcu avait mangé ses dix ongles et remis ses cornes artificielles. Au temps des « cenelles », il ne portait plus ses mains, comme des talismans, sur sa poitrine, mais bel et bien au fond de ses poches. De plus, revenant des bois, il marchait sans auditoire.

De son côté, Léontine, ayant dû renoncer au fier maintien de son camarade, et remise, par la force des choses, en présence de la tromperie estivale de ses amours déçues, n'avait songé, en définitive, qu'à la prochaine reprise des classes.

Elle n'est pas revenue à Saint-Ours. On dit qu'elle s'était mangé les ongles sur les bancs de l'école.

Lorsque je songe à ces tristes amours, et que je

revois Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles,
je crains toujours de me remettre à manger les
miens.

Pour te bien connaître, observe d'abord autrui

Joë Folcu ressemble, comme un totem, à Joë Le Febvre. N'est-ce point dire qu'ils ont tous deux un totem pour sosie ?

À Saint-Ours, Joë Folcu remplit les fonctions de marchand de tabac en feuilles. Dans une réserve d'Indiens, Joë Le Febvre occupe celles de « chef du comité de protection des nations huronnes ». Que les deux Joë se ressemblent comme des totems, devons-nous accuser les totems de s'être métissés ? Pour moi, si Joë Folcu ressemble à Joë Le Febvre, c'est qu'il a du sang de Huron autant que Joë Le Febvre peut avoir du sang de Canayen.

Pour l'instant, les deux Joë ne se connaissent pas. Le premier, Folcu, vend son tabac dans la région du Richelieu. Le second Joë applique sa loi, et « augure bien du sol », près de Québec.

Toutefois, séparément, ils invitent à la méprise.

Il n'est pas à dire que Le Febvre enterre sa hache dans du tabac, ou que Folcu se pique des feuilles de tabac dans les cheveux. Mais les deux Joë ont le même grain de peau ; le même teint de tabac « fort ». Joë le premier ne conserve pas sa hache sous son comptoir, ni Joë le second (on peut prononcer Joë II) ne vous crache sa chique sur le bout des pieds. Mais ils ont tous deux du Canayen et du Huron : ils souffrent d'indécision.

Lorsque Joë Folcu vous approuve, il branlera de la tête, du haut en bas et du bas en haut. Mais il aura la précaution de lever l'épaule. C'est un « oui » dubitatif ; une approbation qui se porte au-devant des objections, ou qui les suppose. En d'autres termes, ce n'est pas un « oui », mais un « si ».

De son côté, lorsque Joë Le Febvre vous désapprouve, il fera « non » d'une tête qui dit « non » et « ou » tout à la fois ; une tête qui fait des ronds. À ce moment, le « chef de l'exécutif », loin d'insister sur la négation, croisera ses mains sur la poitrine, en signe de commisération. Au

fond, il a l'air de dire : « Jamais je ne t'aurais cru si bête. »

Avant que la curiosité, bien légitime, l'eût conduit à la réserve de son compère, Joë Folcu s'était amusé à le supposer bègue.

Si nos idées sont les mêmes, disait-il, les mots pour les exprimer doivent être semblables. Ne pourrais-je, lorsqu'il hésite, compléter ses phrases ?

Joë allait même jusqu'à se croire l'auteur d'un nouveau procédé vocal : le duo syllabique. Ainsi aurait-il comblé les silences de l'autre, c'est-à-dire ne prendre la parole qu'au moment précis où l'autre se taisait.

Pauvre Joë de Saint-Ours, il aurait donc bégayé à son tour...

Les réactions de Joë Folcu, lorsqu'il apprit le dédoublement de son physique et de son caractère dans la personne d'un chef sauvage, furent quelque peu singulières.

Aucun miroir en triptyque n'ayant jamais reflété son maintien (les trois glaces de

l'habilleur, par exemple, où l'on se voit, boulevard Saint-Laurent, à Montréal, de face, de profil et de dos), le marchand de tabac en feuilles ne connaissait de sa binette que celle reflétée dans un miroir à barbe. Non pas que Joë de Saint-Ours se barbifiât tous les matins, mais chaque fois qu'il s'y adonnait, disons tous les samedis soirs, ce miroir ne lui renvoyait qu'une gueule plutôt déformée.

L'homme qui se rase la barbe gonfle d'abord les joues, afin d'offrir au fil de fer toutes les surfaces poilues de son faciès. Quand à la moustache, qu'il la taille ou la « trime », il se « trousse » le nez délicatement du bout des doigts. Le rasoir, sous le menton, ou à même la gorge, force le patient à porter beau, et haut, devant son miroir.

À fréquenter ainsi des miroirs de toilette, comment vouliez-vous que Joë se fît une idée normale de sa propre physionomie ? Saint-Ours, à cette époque, n'offrait pas à ses paroissiens le service « mirant » d'innombrables vitrines de magasins.

Somme toute, puisque Joë Folcu ne connaissait de son visage que celui de son miroir à barbe, un visage enflé et portant trop haut, il lui eût été difficile d'imaginer les traits réels de son sosie indien. Pour mieux concevoir ses caractéristiques au repos, et l'expression de Joë Le Febvre, devait-il renoncer aux vérités de son miroir à barbe ? Même s'il s'en approchait, le rasoir bas, ou le blaireau sec, toujours son visage en passe de transformation, sous l'effet du rasoir, et de la mousse de savon dominait. Le Joë sanitaire s'y était trop miré.

Anxieux qu'il était de résoudre ce problème, Joë Folcu aurait mieux fait de passer quelques instants chez le photographe. Un bon cliché lui eût sans doute rendu justice. Mais le marchand de tabac en feuilles s'était juré de suivre la tradition de famille et de ne confier sa binette au photographe que le jour solennel de son mariage. L'album des ancêtres est là, dans le salon, pour le démontrer ; toujours les Folcu, gens économes, y paraissent à deux ou en groupe. À défaut de mariage, ou de famille nombreuse, Joë allait-il se faire photographier en compagnie seulement de

l'autre Joë Le Febvre, « chef de l'exécutif » chez les Indiens ?

Il en eut pourtant l'occasion, le jour où le chef se rendit à Saint-Ours.

Joë Folcu, grand voyageur devant l'Éternel, n'eut pas la curiosité de se rendre en personne dans la réserve indienne de son « double ». C'est l'autre « double », le Huron transmué vaguement en Canayen, qui poussa l'audace jusqu'à venir à Saint-Ours, afin de se rendre compte à quel point un Canayen pouvait ressembler à un Huron.

Joë Le Febvre descendit à Saint-Ours, un jour de pluie, sans tambour ni trompette, mais sous un parapluie. Le chef connaissait trop l'ennui des cérémonies d'initiation. Trop de Canayens, dans sa réserve, s'étaient livrés à la danse symbolique de la collation des titres honoraires. Il en avait trop vu d'hommes d'affaires et de présidents de ci ou de ça, avec des plumes de coq piquées dans leur chevelure trop courte.

Devait-il, lui, grand chef indien, inciter les blancs de Saint-Ours à lui conférer les honneurs d'un *honoris causa* d'école paroissiale ?

Pour vérifier sa ressemblance avec l'autre, Joë Le Febvre avait préféré se nantir de l'anonymat *honoris*.

Nécessairement, le chef inconnu assista dans Saint-Ours à plusieurs méprises. Comme on ignorait sa visite, et que son parapluie, de même que son visage, ressemblaient en tout point à celui de Joë Folcu (son parapluie et son visage), il avait dû plonger souvent sa main dans son veston, afin de partager sa chique avec des clients de l'autre Joë. Heureusement que les tabacs des deux Joë avaient subi les mêmes traitements au fumier de cochon.

Or il arriva que les sosies se rencontrèrent sans témoin, sur un trottoir large de trois planches, et ne se reconnurent pas. Une tierce personne eût sans doute attiré leur attention sur une telle ressemblance. Mais à l'abri de leurs parapluies respectifs, ils ne s'étaient pas aperçus à distance. Au moment de la rencontre, sur les planches étroites, chacun déplaçant son parapluie à la faveur de l'autre avait lancé un regard de côté, qui vers l'un, qui vers l'autre.

Comme les deux Joë ne se connaissaient pas eux-mêmes de profil (la rançon, n'est-ce pas, d'une pratique trop assidue des miroirs à barbe), comment l'un aurait-il pu s'identifier sur les traits inconnus de l'autre ?

De face, une telle rencontre eût-elle donné des résultats plus heureux ? J'en doute. Dans un miroir, on ne se connaît que de face, et les yeux dans les yeux. Quand à la photographie, trop exacte pour être vraie, au sens artistique du mot, seule une autre personne, qui n'est pas familière avec la vivacité de notre figure, pourrait nous la faire apprécier. Et encore faudrait-il que celle-ci fût en visite chez vous et prodigue de compliments.

Pour se bien connaître, il faut avoir recours à la comparaison, ou consulter un autrui complaisant... et qui ne vous ressemble point.

Dernière pavane de l'infante déshéritée

D'où vient, me direz-vous, qu'un piano, surtout s'il est fermé à clef, et quelque peu délaissé, dans l'ombre d'un salon par exemple, peut-il faire sourdre, chez moi, un état de panique ?

Je ne redoute pas le piano, dois-je vous dire, puisque je ne l'ai pas appris, ou mal appris. Mais l'effroi que j'en éprouve, à première vue, n'a rien de littéraire, si je peux m'exprimer ainsi. Remplacé, dans un salon, par la radio, comme la chose est fréquente, l'instrument n'a point la forme d'un cercueil, même si des fleurs desséchées y reposent. Il n'est pas, non plus, le réceptacle sentimental de romances oubliées. Afin de faire plus poétique, je ne dirai pas que sa table d'harmonie s'y trouve enclose, comme une vieille harpe dans un cercueil.

L'état de panique, où il m'induit, ce piano,

remonte à la fin tragique du virtuose Ankel, dans un hôpital de guerre, au temps de l'ancien conflit, et à celle de l'infirmière qui l'assistait. J'allais dire qui tournait les pages de son dernier cahier, mais j'anticipe. Le simple fait d'évoquer cette histoire me remet en transes.

L'effroi que j'éprouve aujourd'hui, à la vue d'un vieux piano, n'a quand même rien de « sentimentaux ». Cette sensation est pathologique, du même ordre que l'état de transes où est mis le soldat d'après-guerre, qui ne résiste pas à une grande rumeur. Ce militaire endure aujourd'hui un mal surnommé, académiquement « l'obusite ». Tous les bruits qui rappellent un éclatement d'obus le placent dans un état nerveux qui va quelquefois jusqu'à l'épilepsie.

Depuis la mort du pianiste Ankel et de son infirmière, je ne saurais demeurer en présence d'un vieux piano, et entendre à la fois la *Pavane pour une infante défunte*, ce poème musical de Ravel ; le morceau précisément qu'avait choisi le virtuose Ankel, avant qu'on lui amputât le bras, afin de faire ses adieux à un piano. Voilà que

j'anticipe de nouveau.

Vous concevrez mieux aujourd'hui mon horreur de tout piano fermé à clef, et dans l'ombre du salon, si vous avez la patience d'écouter mon récit par le tout début. Pour l'instant, j'ai trop sacrifié à mon état nerveux.

* * *

À l'hôpital, avant que la radio fût d'usage et remplaçât tous les instruments, le parloir mettait un piano à la disposition des infirmières et des internes.

Depuis des années, on avait préféré, comme partout d'ailleurs, le haut-parleur à la table d'harmonie, et la harpe d'antan s'empoussiérait dans sa boîte.

Un matin de grand soleil, un matin sonore, la tristesse et la sévérité d'une pavane s'était fait entendre du parloir, à cette heure généralement déserte. Pour une fois, les sonorités d'un piano n'avaient nullement participé à un alliage

métallique d'un poste de TSF.

Le médecin-chef, qui aimait les sons purs des instruments autant que la musique en soi, ne pouvant douter qu'on eût enfin utilisé le piano, s'était introduit subrepticement au salon.

Une infirmière, sur le piano accordé la veille, et se croyant seule, y jouait la *Pavane pour une infante défunte*.

Heureux qu'on eût ressuscité le vieux piano, un Erard acheté aux frais du médecin-chef, le mélomane s'était gardé d'intervenir. De retour à son bureau, jamais le médecin, par une porte entrouverte sur le parloir des infirmières, n'avait écouté avec autant d'émotions un Ravel dont le jeu était si bien lié et sans éclat dramatique. À la naïveté du moyen-âge, ici, des siècles de culture s'étaient manifestés dans ce jeu.

Après une enquête discrète auprès des parents de la nouvelle garde-malade, le médecin-chef avait appris que la jeune musicienne, qui préparait autrefois le Prix d'Europe en musique, avait dû renoncer au parachèvement de ses études. La seule dégringolade financière de son

père avait donc valu au médecin que la jeune fille entrât au service de l'hôpital comme infirmière.

* * *

En présence d'une telle vocation, le médecin mélomane aurait pu faciliter un engagement de sa jeune musicienne dans un service permanent de la radio. Vraiment, il se devait qu'elle pût continuer sa carrière. Mais n'était-il pas justifiable qu'il finît par préférer la musique à la carrière d'une musicienne ? Aider l'infirmière, dans la poursuite de ses études, n'était-ce pas se priver lui-même des quelques instants qu'elle accordait au piano du parloir ?

La jeune fille était en service de nuit à l'hôpital. Certains jours, avant de rejoindre sa chambre, après le déjeuner, il était agréable au médecin qu'elle se déliât quelque peu les doigts sur le vieil instrument autrefois délaissé.

Le patron de l'hôpital avait donc des droits sur la garde-malade, mais il n'en avait pas sur la

musicienne. Et lorsque celle-ci, quelquefois épuisée par ses veilles d'office, négligeait ses assiduités au piano, quels reproches voulez-vous qu'il lui adressât ?

Au bout d'une année, le médecin s'était habitué à ne plus compter sur sa musique matinale. Et c'est ainsi que le piano ne lutta plus, dans le chalet des infirmières, contre l'usage de la radio.

* * *

Lorsque plus tard le virtuose Ankel fut admis à l'hôpital, l'infirmière Berthioz, autrefois la petite candidate au Prix d'Europe, n'était plus qu'une garde-malade parmi les infirmières du service.

Rien n'empêcha, toutefois, le patron, anxieux qu'il était d'adjoindre au grand pianiste une garde-malade qui pût lui convenir, de fixer son choix sur l'infirmière Berthioz. Savait-il qu'il préparait un drame, en confiant le grand virtuose

à une ancienne pianiste ? En mélomane qu'il était le patron aurait dû se douter qu'il allait réveiller chez la petite Berthioz tout un aspect de sa vie de renoncement et qu'elle avait peut-être oublié.

Ankel, de retour d'Angleterre avec une blessure à l'épaule, n'ignorait pas qu'on dût lui amputer un bras avant qu'il sortît de l'hôpital.

En somme, lorsqu'il eut passé le seuil de cet hôpital, n'avait-il pas éprouvé une sensation identique à celle de l'infirmière Berthioz, dès qu'elle eut endossé l'uniforme ? Ce bras, on allait le lui amputer en pleine gloire. De son côté, en renonçant par pauvreté à ses études, pour confier son avenir au service de l'hôpital, la pianiste Berthioz n'avait-elle pas ressenti un même supplice moral ?

Avant qu'on eût fixé la date de l'intervention chirurgicale, on comprendra que le patient avait évité de parler musique à son infirmière. Pourtant, les silences de la chambre étaient dominés par cette pensée.

Dans le parloir des infirmières, le piano, de même, se taisait, mais il n'était pas sous clef...

* * *

Le drame qui me vaut aujourd'hui de ne pouvoir « envisager » un piano délaissé, dans l'ombre d'un parloir, sans entrer dans un état de panique, s'est produit par un grand matin de soleil. Le ciel était musicalement lucide et, autour de l'hôpital, des peupliers s'y appuyaient à contre-jour comme autant de notes noires.

Dans un matin pareil, tout pouvait se produire. J'étais dans un solarium de l'hôpital, au moment où le grand air de la *Pavane* se fit entendre du parloir des infirmières. J'ai bien reconnu la sonorité du vieux piano, et la musique de Maurice Ravel à laquelle m'avaient bien initié les préférences de garde Berthioz, mais la touche était différente, et la plainte plus incisive...

Avant qu'on lui amputât le bras, et bien que ses douleurs physiques et morales dussent lui être inhumaines, le virtuose Ankel faisait en ce moment tragique ses adieux au piano.

Garde Berthioz était à ses côtés, dans le parloir des infirmières.

Il est heureux que le patron de l'hôpital ne se soit pas trouvé dans son bureau, avec sa porte entrouverte, comme autrefois, sur le parloir. Aurait-il pu endurer une telle audition ? J'en doute... Garde Berthioz avait-elle prévu son absence, pour attirer son patient Ankel vers ce piano funeste ? Permettez que j'en doute encore...

Lorsque l'explosion se produisit, dans le parloir des infirmières, le virtuose et la jeune Berthioz furent seuls à être tués.

Après la panique, et quand on eut trouvé, dans les débris, les parcelles d'une bombe à retardement déposée avec intention dans le piano, j'avais cru, au premier abord, à l'éclatement d'une table d'harmonie, comme le fait déjà s'est produit dans le cas d'un vieux piano dont la table, autrefois de bois, ne résiste plus à la pression des cordes trop tendues.

L'enquête n'a point tardé à révéler que l'explosion était bien l'œuvre d'une « main criminelle ».

Que s'était-il passé entre les deux musiciens, pendant le séjour du malade à l'hôpital ? Il m'est permis de supposer qu'il ne fut pas question d'un suicide à deux, mais la petite musicienne, connaissant par expérience la survie atroce réservée aux artistes qui renoncent... avait-elle voulu ?...

Un matou devin sera empaillé

Je veux, avec Joë Folcu, admettre le sens divinatoire de certains animaux ; que le rat, devinant un naufrage, puisse quitter un navire, la veille du départ ; qu'un cheval, averti d'une débâcle imminente, refuse d'engager sur la glace ; qu'une sangsue, à fond de cave, remonte à la surface de son bocal, signe indubitable de beau temps.

Toutes ces histoires d'intuition, je veux bien y croire, puisque Joë Folcu s'en porte garant. Mais qu'un chat, si devin ou si bonne mascotte soit-il, puisse localiser la présence d'un sous-marin, à vingt arpents d'un navire, et pousser la gentillesse jusqu'à prévenir le capitaine, voilà qui me surpasse.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne démord pas de cet exploit. Il a même acheté le chat en question d'un marin qui rentrait d'un

voyage à long cours.

Cette histoire, Joë la tient nécessairement du vendeur de chats. On comprend que l'animal (le chat), ainsi entre les mains du négociant de tabac en feuilles, passera à la postérité. N'est-ce pas que la pauvre mascotte finira par être empaillée ?

Avant que d'en arriver à une si illustre fin (l'empaillage du chat), passons la parole à son nouveau maître Joë Folcu. Ce fait « maritime » se doit de nous être connu.

* * *

Le chat, avant d'être promu au titre de mascotte à bord d'un vaisseau allié, n'était rien autre, à Saint-Roch, en face de Saint-Ours, qu'un simple mangeur de rats, et de déchets, au besoin.

Pour entrer ainsi dans la célébrité à Saint-Ours, il avait dû, sans doute, passer l'Atlantique au moins deux fois, aller et retour. C'eût été plus simple de traverser le Richelieu, mais la célébrité eût été « en moins ». Il n'est pas toujours

recommandable de prendre le chemin le plus court. C'est ainsi qu'un chat, destiné à devenir « surchat », fait d'abord mentir les proverbes en vogue sur les rives du Richelieu.

* * *

Or, en haute mer, en mascotte qui se distingue, maître-chat couchait dans la cabine du capitaine. C'est du pied de son lit, bien en rond sur un édredon, que les premières manifestations divinatoires se firent sentir.

Par une nuit noire, une nuit de « black-out », où les officiers ne fumaient pas sur le pont, de peur d'attirer l'attention sur la course du vaisseau, le capitaine avait remarqué que sa mascotte ne consentait pas, comme d'habitude, au sommeil.

Que pouvait avoir le « saudit » chat de Saint-Roch à fixer ainsi « le nord » ? Que le vaisseau tournât en tous les sens, car il zigzaguait selon l'usage dans les zones occupées par des sous-

marins, l'œil du chat restait au nord, comme l'aiguille d'une boussole. Que pouvait-il percevoir à travers les murs de la cabine ?

Intrigué, le capitaine était monté sur le pont. Naturellement, comme toute bonne mascotte, le chat l'avait suivi. Sur le pont de quart, dans la grande obscurité des mers « occupées », rien ne se distinguait que les deux points phosphorescents des yeux du chat. Encore ici, au grand vent, l'œil du félin ne se détachait pas du nord.

Au risque de révéler son passage à l'ennemi, le capitaine, n'en pouvant plus d'impatience, avait allumé en définitive le plus puissant de ses projecteurs et l'avait subitement dirigé vers le nord. Sans être trop enclin à la superstition, il se devait de libérer sa conscience d'une certaine hantise apportée par le chat.

En fait, il ne s'agissait plus de hantise puisque, dans le rayon du projecteur, sur la mer, venait d'apparaître un canot de sauvetage monté par une dizaine de naufragés.

À l'horizon fouillé par le projecteur, aucun

navire en perdition n'ayant été aperçu, ces naufragés devaient sans doute se trouver dans un état de détresse absolue. On en jugeait d'ailleurs par les signaux anxieux lancés du canot.

Le capitaine allait donner l'ordre de mettre à son tour un canot sur les flots lorsqu'un cri aigu se fit entendre à ses pieds. Le chat-mascotte ne se tenait plus de nervosité. Il dansait sur les pattes d'arrière et se vouait à toutes les culbutes, comme s'il eût été pris d'une crise d'épilepsie.

Était-ce une façon inédite d'exprimer sa joie et sa fierté de s'être montré aussi devin ? Comprenait-il que ces naufragés lui devaient la vie ?

Devant une telle manifestation, le capitaine ne s'était pas montré par trop crédule. Jamais un chat, selon sa propre expérience, ne s'était livré à un excès de reconnaissance. Les chats sont plutôt égoïstes. Seule la frayeur pouvait le placer en si grande agitation.

Il semble que le capitaine, pour une fois, se soit montré aussi devin que le chat. Comme le canot de sauvetage descendait sur les flots, il

avait donné ordre de changer la position du navire. Ainsi, pendant que ses marins se portaient au secours des naufragés, le navire ne s'était pas présenté de flanc aux malheureux. La proue seule du vaisseau était visible de l'embarcation en détresse.

À peine cette manœuvre était-elle accomplie, qu'un sillage de torpille se traçait du canot au navire sauveteur. Ces naufragés, par leur détresse, et leur solitude, masquaient la présence d'un submersible ennemi.

La torpille ne toucha point le navire. Celui-ci ne lui avait présenté qu'une petite surface. Le capitaine, heureux d'avoir viré, ouvrait à son tour le feu contre le canot des faux naufragés. L'embarcation coula à pic, sous le choc d'un premier obus, tandis qu'un second projectile à éclatement tardif s'enfonçait parmi les débris des naufragés (véritables cette fois).

Le chat devin avait eu raison. Ce canot, monté par des ennemis, cachait à dessein le submersible qui auparavant les avait déposés en surface. Et lorsque le navire allié continua sa course, une

tache d'huile était restée sur la mer, seul indice d'un naufrage de sous-marin.

* * *

Je veux bien croire, avec Joë Folcu, au sens divinatoire de certains animaux, à celui même des chats devenus mascottes. Mais que celui-là ait pu deviner la présence d'un submersible dissimulé sous le canot, voilà, vous dirai-je encore, qui me surpasse.

Que le chat-mascotte de Joë Folcu soit en outre empaillé, je n'en doute pas. Mais le marchand de tabac en feuilles ne dira jamais que les faux naufragés avaient embarqué, pour le succès de leur entreprise hasardeuse, le chat-mascotte du sous-marin dans leur canot de malheur.

On sait que deux matous ont tendance à se livrer bataille si leur rencontre est imprévue.

Le chat-mascotte de Joë Folcu avait été plutôt batailleur que devin.

Où les barbues mentent autant que le pêcheur

Maintenant que la débâcle s'est produite sur le Richelieu, et que les jurés des concours d'histoires de pêche ont primé quelques menteurs de la province, il est temps que Joë Folcu « y aille de la sienne ».

Notre marchand paroissial de tabac en feuilles n'entend pas nous répéter de « vieilles peurs » à faire dormir le pêcheur, et le poisson tout autant. On sait qu'il a déjà « pris » des poissons au fusil. L'exploit est bien simple : pour économiser sur l'amorce, il faisait feu sur le poisson qui saute à la mouche.

Quand à l'histoire des dorés levant le nez sur ses vers, je ne crois pas qu'il y revienne. Ce « conte », s'est-il un jour rendu compte, nuisait à son négoce du tabac. Tout comme l'histoire précédente, celle-ci est encore simple. Comment

vouliez-vous qu'un doré mordît à un ver sur lequel, auparavant, et pour « la chance », il avait craché d'abondance ? Les poissons, d'habitude, ne chiquent pas comme les pêcheurs, même si l'amorce est au préalable arrosée copieusement d'un jus de chique distinguée.

Il y a des histoires de pêche offertes par les journaux et que nous lisons en fin de semaine, les pieds sur la bavette du poêle, dans la cabane en bois rond. Il y a celles qu'on écoute en attendant que ça morde, ligne en main, ou le flacon.

L'histoire que nous présente aujourd'hui Joë Folcu peut être lue au lit, avec le téléphone « débrayé » sur la table de nuit, ou l'avis « Do Not Disturb » fixé à la porte d'une chambre d'hôtel. Elle peut se lire aussi dans une bibliothèque paroissiale, un jour de pluie, ou de budget endommagé.

Ici, je recommande plutôt la bibliothèque, ou le musée nautique, puisque ce conte de pêche est voué, de par ses éléments de véracité, à l'histoire même, pour ne pas dire à la postérité.

À Saint-Ours, au temps où Joë Folcu était petit homme, les pêcheurs aux flambeaux observaient une tradition chère à tous les pêcheurs de barbue (il faut prononcer « barbotte »).

Dès l'eau haute, c'est-à-dire au lendemain de la débâcle, la première barbotte saisonnière, arrachée à la première ligne dormante, devait être brûlée vive, sur le rivage, bien avant l'aube, au milieu d'un grand feu de brousse.

J'ignore, nous explique Joë, de quel délit ce poisson avait pu se rendre coupable. La coutume le voulait ainsi. La première barbotte, prise de nuit, devait subir la peine du feu. En voulait-on à ses sœurs d'avoir résisté à l'eau froide hivernale ?

Or, à Saint-Ours, les baies et les pointes, où chacun pêchait au flambeau, étant nombreuses, tous les groupes de pêcheurs brûlaient leur première barbotte, sans vraiment s'inquiéter de la prise de leur voisin, et surtout de l'heure à laquelle celui-ci avait détaché la sienne de la

ligne dormante.

À l'heure des flambeaux et des fanaux, où les feux se tenaient debout dans l'eau calme, sur les pointes et dans les anses de la rivière, comme chacun des pêcheurs se targuait d'avoir capturé la première barbotte du printemps, le Richelieu assistait à la multiplication, sur les rives de Saint-Ours et de Saint-Roch, des bûchers de brousse.

— Du large, selon Joë Folcu, on eût dit l'ouverture d'un congrès nocturne de sorciers.

La comparaison de notre marchand de tabac en feuilles ne pouvait être plus heureuse. On en jugera d'après la description des lieux, et surtout grâce à une addition aux détails de cette coutume.

Parmi les flammes, à l'heure de cette friture devenue générale, il arrivait qu'une barbotte, malgré ses moustaches piquantes et ses yeux phosphorescents, poussât un sifflement aigu, aussi aigre que celui du homard ou d'une crevette aux prises avec l'eau bouillante d'un chaudron.

Ce cri de détresse, la tradition voulait que le pêcheur ne s'en réjouît nullement, puisque tous

les poissons de la rivière pouvaient l'entendre et, vers d'autres contrées, prendre la fuite. N'eût-il pas été plus simple de laisser mourir d'asphyxie sur la rive ces premiers poissons ?

Que voulez-vous, puisque, sans l'observance des traditions, nul autre poisson eût osé mordre par la suite. Si une histoire de pêche menteuse conserve toujours un peu de vérité, pourquoi n'en serait-il pas de même des traditions de pêcheurs ?

C'est ici que la comparaison des bûchers de brousses, avec l'aspect des réunions nocturnes de sorcières, trouvera une raison d'être. De peur que la barbotte, parmi les flammes, se mît à siffler, et afin que ses échos ne se fissent pas entendre de la rivière, il était recommandable que les groupes des pêcheurs s'adonnassent, autour des feux, à une danse bruyante.

Tout le temps que durait le martyre de la barbotte, on dansait en rond, se tenant par la main, autour des feux, et la nuit s'emplissait de hurlements contre lesquels aucun sifflement de barbotte ne devait prévaloir.

Singulière manifestation, n'est-ce pas ? La

première qualité d'un pêcheur, m'a-t-on appris, ne réside-t-elle pas dans le silence le plus niais ? Quelquefois, cette nuit unique de sorcellerie valait à tout bon pêcheur une extinction de voix au moins durable jusqu'au printemps prochain. Souvent, la « taciturnité » s'apprend au contact des bavards, de même que le goût de la solitude s'attrape au milieu des villes populeuses. Le jeu des contrastes.

Le pittoresque de ce conte passera sans doute à l'histoire, à défaut du récit. En présence de ceux qui ne se familiarisent pas avec la « petite histoire », c'est le sort de toutes les anecdotes prêtées à Joë Folcu.

Toutefois, puisque le marchand de tabac en feuilles retrouve ici son empire, il faut encore ajouter son histoire de pêche à toutes les autres, également véridiques, et qui occupèrent ses soirées d'attente aux flambeaux.

La friture traditionnelle d'une barbotte dans son jus, permettez-moi d'ajouter, puisque je fus silencieux, somme toute, jusqu'ici, n'est pas plus effroyable, pour le poisson, que la perspective

que Joë lui offrait auparavant de mordre à un ver imbibé de jus de chique.

Et d'ailleurs, que direz-vous des tabacs noirs qui piquent la langue ? Ne vous ont-ils pas donné l'impression que vous mordiez à un hameçon ? Aux prises avec certaines parties de pêche en eau morte, et le tabac en feuilles de Joë Folcu, le pêcheur, quelquefois, n'est pas plus à plaindre que le poisson, ne serait-ce qu'une barbotte, le ventre dans la boue, les moustaches molles et les yeux sans phosphore.

Deux chiens pour un seul célibataire

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, avait eu la vie sauve, il y a cinq ans, grâce à sa chienne de garde. Aujourd'hui le fils de cette chienne vient de le retenir de convoler. C'est donc à des chiens qu'il doit la vie et le célibat saufs. La race canine peut être utile à plus d'un égard.

(Afin de nous conformer au respect qu'inspirent habituellement ces deux états – la vie et le célibat – nous invitons le lecteur à ne pas les confondre en jugeant de la morale attachée à ce conte.)

(Dès qu'il songe à l'héroïsme attribué aux deux bêtes, le même lecteur doit, en outre, chasser de son esprit les quiproquos rendus possibles par cette similitude. Ces exploits de chiens n'ont aucun rapport entre eux, bien que le fils ait renouvelé celui de sa mère. Les circonstances l'y avaient prédisposé, tout comme

Joë Folcu, le rescapé, en profita, sans plus. L'attitude de la chienne-mère n'avait pas inspiré la désinvolture de son chien-fils.)

Il y a cinq ans, Joë s'était donc assuré les services d'une chienne saint-bernard. Le jour, elle gardait l'échoppe ; la nuit, son maître.

Avant qu'un incendie éclatât chez le marchand de tabac en feuilles la chienne avait eu une portée de race. Comme les petits, la nuit, troublaient le sommeil du maître, il avait imaginé, et les dieux lui furent favorables, de séparer la mère de ses fils. La chienne passait donc la nuit près de son maître, et les chiens reposaient en bas, dans la cuisine.

C'est ainsi que le saint-bernard se trouvait en laisse, attachée à une « patte » du lit, dans la chambre de Joë, afin qu'elle ne pût descendre à la cuisine et négliger en même temps ses premiers devoirs de chienne de garde.

Lorsque la fumée eut envahi la chambre, la saint-bernard, incapable de se porter au secours de sa progéniture, avait plongé ses crocs dans l'épaule de son maître, et avec les meilleurs

intentions du monde, puisqu'elle désirait le traîner vers la fenêtre, faute de mieux et le projeter au dehors.

Joë Folcu avait le sommeil dur, mais l'inconscience, causée par l'asphyxie, était plus dure encore. Au pied de sa fenêtre, dans un banc de neige de son jardin, où il venait de s'enfoncer en robe de nuit, le froid eut raison de son absence mentale. Et, lorsqu'il ouvrit un œil hébété, ce fut pour reconnaître que sa chienne se balançait, au bout de sa laisse, à deux pieds du sol.

Après avoir sauvé son maître, la saint-bernard avait voulu le rejoindre, mais la « patte » du lit, plus haut, dans la chambre de Joë, l'en avait « quelque peu » empêchée.

Quand aux petits de la chienne défunte, laissés dans la cuisine, selon l'usage, de quatre qu'ils étaient, au moment de les confier à leur « boîte à chiens », les pompiers n'en avaient retrouvé qu'un seul de « convenable ». Les autres furent enterrés avec leur mère.

On comprendra maintenant l'estime que Joë portait au seul survivant de ce désastre. Le fils de

la mère héroïque n'était peut-être pas racé, mais d'un saint-bernard il avait conservé les grosses pattes, les grandes oreilles pendantes et la taille épaisse. Pour les yeux, c'étaient bien ceux de sa mère, des yeux « immenses » et soumis, les yeux d'un esclave dévoué qui se prévaut d'une dynastie d'esclaves.

En reconnaissance des exploits accomplis par sa mère, la belle chienne saint-bernard pure race, Joë était « tout soin » pour le fils. L'hiver, il lui enveloppait les oreilles. L'animal mangeait à sa table et couchait, sans laisse, cette fois, dans sa chambre, et sous le lit où se trouvait un coussin de duvet. Ma foi, il lui aurait bien donné à manger dans sa main, comme à un cheval, mais le chien, si « aimé » qu'il fût, n'était somme toute qu'un bâtard.

Et c'est bien ainsi que la servante de Joë Folcu se le représentait : un affreux bâtard que son maître gâtait « sans bon sens ».

Adélaïde avait d'autres raisons pour mépriser le chien survivant de Joë Folcu. Ce « fils de l'autre » ne la privait-il pas des attentions qu'elle

était en droit d'attendre du marchand de tabac en feuilles ? Joë était d'un caractère entier. Comment aurait-il pu distribuer avec égalité, des « petits soins » à son chien et à une servante ?

Adélaïde, comme la coutume le voulait dans sa propre famille, désirait se faire épouser par un homme qui fût « quelqu'un » dans la paroisse. C'est avec cette intention bien arrêtée qu'elle s'était mise au service de Joë Folcu, marchand paroissial de tabac en feuilles.

« Prise de court », en présence de l'amour « grandissant » qu'éprouvait son maître pour le « chien-souvenir » (comme elle se plaisait à le surnommer), Adélaïde, qui détestait, et pour cause, le bâtard, avait résolu de changer son jeu.

– Si je me rapproche du chien, s'était-elle dit, peut-être nous rencontrerons-nous, en définitive ?

Et c'est à partir de ce moment que le chien eût été « aux petits oiseaux », partagé qu'il serait entre son maître et la servante, s'il n'avait deviné le peu de sincérité que mettait Adélaïde à le gêner. Malheureusement pour lui, Joë n'était pas toujours à ses côtés. En l'absence du maître, loin

de l'appeler « ma crotte en or » et de lui gratter les oreilles (soin délicat qu'apprécie toujours un chien aux prises avec les puces), Adélaïde lui allongeait plutôt le pied au derrière, chaque fois qu'il avait le nez dans un bol de lait.

Même si un chien est bâtard et d'une mère qu'il n'a point choisie, il était difficile à la « crotte en or » de s'aguerrir à un tel traitement. Ainsi, de son côté, le chien avait-il changé sa docilité envers la servante en une rancœur de chien. Chaque fois qu'Adélaïde l'approchait, et surtout en présence du maître, il la lui exprimait par des grognements.

Joë, qui faisait confiance à son chien, ne put que lui donner raison. Un chien, habituellement, s'était-il dit, reconnaît de loin un criminel, et ne le juge pas qu'à ses pistes. Les chiens ne sont bons que pour ceux qui le méritent. Adélaïde ne pouvait être digne de sa maison sans que la « crotte en or » ne l'en reconnût.

Aujourd'hui Joë Folcu partage sa solitude avec son chien. C'est à la race canine qu'il doit d'avoir conservé et la vie et le célibat saufs.

Cette fois-là, il grêlait du sucre d'érable

Étions-nous au milieu de mars, ou vers la fin, lorsque Joë Folcu, en manches de chemise avait mis le nez dehors, sur le seuil de sa porte ?

– Un vrai beau temps pour faire les sucres ! s'était-il écrié.

L'œil rivé sur les érablières, qui fermaient l'horizon, la brise ne l'avait pas incommodé, bien qu'il fût aussi en chaussettes. Pour une fois, le petit noroît n'avait pas incité les combles de sa maison à hurler, comme si un matou y eût été enfermé.

La neige recouvrait encore les labours, mais elle était plutôt « au baissant » ; les piquets de clôture, plus hauts que la veille. Sous le soleil, la croûte s'effritait, près de la galerie, et des craquements rappelaient quelquefois le passage d'une raquette. Ce n'était pas encore le moment des corneilles, mais peut-être bien celui des

outardes.

Dans la brise déjà printanière, Joë Folcu avait évoqué le temps des sucres. Une odeur de sirop lui montait au nez. Ma foi, ses oreilles forçaient la saison puisqu'elles percevaient, à l'avance, la symphonie des chalumeaux s'égouttant contre le fond des chaudières suspendues à chaque arbre. De toutes les cabanes qu'il avait visitées, l'eau d'érable bouillonnait entre les chansons des sucriers. Sur la jonchée de l'automne dernier, quelques neiges attardées s'étaient étalées, dans le sous-bois, comme autant de bavures d'écume sur le sirop des chaudrons.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, en était là, dans ses conceptions d'une érablière poétique, lorsque la brise, dépoétisée, lui avait subitement apporté une odeur de bois brûlé.

– Oh ! Ah ! Ah ! s'était écrié, tout en flairant, l'œil demi-clos, comme un chien en arrêt. Ça serait-y que les sucres sont commencés ?

Il ne pouvait y avoir d'erreur. La brise était venue de l'érablière la plus voisine. Quelqu'un, sans doute, venait « d'allumer » dans une cabane

à sucre. Puisqu'on nettoyait déjà les chaudrons à l'eau bouillante, les arbres allaient être entaillés. Est-ce que la belle température ne s'y prêtait pas ?

C'était un dimanche. Joë Folcu ne pouvait éviter une si bonne occasion de monter aux bois en curieux, de se porter au-devant d'un printemps si hâtif.

Le temps de fouiller quelques tiroirs, et d'appliquer les verrous, et l'amateur de sucre était monté en raquettes sur la neige. L'excursion vers le bois était bien quelque peu retardée par la croûte cassante, mais quand même Joë Folcu y allait crânement et en sifflotant.

En trois heures, la température, surtout en mars, peut facilement varier. Le temps s'était assombri, vers l'heure du midi. Sur la croûte, le raquetteur portait encore son ombre à ses pieds, mais le vent raidissait.

Si Joë Folcu, à mi-chemin entre le village de Saint-Ours et le bois, n'avait pas aperçu une longue fumée s'élevant de la prochaine érablière, il y a tout lieu de croire qu'il eût rebroussé

chemin. Mais puisque le temps s'était montré si printanier, et qu'on allait sans doute entailler, le marchand de tabac en feuilles n'était pas homme à craindre une transfiguration à trois milles du village.

– Quand on va aux sucres, s'était-il dit, le goût du sucre l'emporte toujours.

Mais la croûte des champs avait déjà coupé plusieurs nerfs de ses raquettes et, de plus, le marcheur voyageait cette fois sans ombre. Maintenant que le grand vent « siffle » à ses oreilles, il n'entend plus la symphonie des chalumeaux « goutteux ». Je crois même que la fumée des cabanes s'effiloche au-dessus de la forêt de plus en plus lointaine. Que d'enthousiasme le froid n'a-t-il pas abattu !

Lorsque Joë Folcu rebroussa chemin, à un mille de la forêt, il n'alla plus à la rencontre d'un printemps hâtif, mais d'une belle giboulée de mars.

Avant que les grêlons se missent à tomber droit, une première bordée de neige s'était mêlée au plus beau des printemps. Cette neige, ou pour

mieux dire, la poudre des vents, s'était changée en bourrasque. Sur la croûte, les champs remuaient comme un fleuve en débâcle.

Elle descendait de l'ouest, la giboulée de mars. On eût dit qu'elle fauchait à vide un pays sans herbage, tout en soulevant la poussière d'une moisson illusoire. L'homme aux pieds palmés ne savait pas si sa raquette touchait le fond, ou reposait sur des remous. La tempête, maintenant, lui donnait dans le dos. Elle lui avait confié, semblait-il, les guidons d'une bête en course le mors aux dents. Le voyageur emporté tire maintenant de tout son poids vers l'arrière, les bras tendus vers l'avant, comme s'il eût protesté en sens inverse.

Joë Folcu ne doit pas tomber sous le poids du vent. Sa chance est d'être debout, la tuque enfoncée jusqu'au menton. Par les mailles de cette laine, il sait maintenant qu'il n'y a plus rien à voir. Il ne lui reste qu'à suivre cette giboulée, sans se laisser distraire par des odeurs fictives de sucre d'érable.

Mais c'est par les mailles de sa laine que Joë

peut respirer. Notre homme sait tout cela et s'y conforme.

Subitement, Joë Folcu vient de s'apercevoir qu'il n'est pas seul dans la tempête. Par les mailles de laine, il reconnaît, à ses côtés, à sa hauteur, dans la bourrasque, un être en marche, et qui le mime, apparemment.

Qui est cet homme ? Reviendrait-il des sucres ?

Si Joë Folcu incline sa course vers l'autre, celui-ci change de même la sienne afin de conserver ses distances. Sans le devancer ni tirer de l'arrière, l'autre l'a vu et l'évite. Tous les deux, la tuque recouvre leur visage. Le même vent les a saupoudrés. Lequel contrefait l'autre ? Qui est le double de l'autre ?

Maintenant, si l'un s'arrête pour souffler, l'autre fait de même. Ils repartent ensemble du même pas, par le pied droit, semble-t-il. Ne frappent-ils pas de la même main, sur la même cuisse. Jusqu'ici, ni l'un ni l'autre n'est tombé.

C'est à ce moment que la grêle s'est mise à

tomber. C'est à présent qu'ils vont s'entendre marcher sur trois pouces de grêlons. Joë Folcu attendait cet instant. S'il s'est mis à douter de ses yeux, derrière la laine de sa tuque, ses oreilles ne pourront, à la prochaine accalmie des vents, le tromper de nouveau.

Parmi les grêlons qui tombent droit, il s'arrête pour écouter la raquette de l'autre et son fracas. L'homme qui revient des sucres, rendu invisible par le rideau de perles, aurait-il changé de course, puisqu'il ne le retrouve plus ? A-t-il changé de course ? Aurait-il deviné ses intentions ? Chaque fois, il eût fallu une coïncidence puisque l'autre ne le voit ni ne l'entend, enveloppé qu'il est dans son propre fracas de marcheur sur les grêlons.

Joë Folcu a mis du temps à sortir de la bourrasque, et beaucoup d'application. Il savait combien il était important de ne pas tomber. Si un homme tombe, sous une giboulée de mars, il s'endort de fatigue. S'il pleut...

Souvent, c'est par une pluie abondante que s'achève la giboulée, et sur une autre poussée de froid. La nouvelle formation d'une croûte sur les

neiges ne « manque » jamais un homme épuisé par cinq heures de raquette.

Joë Folcu savait tout cela, mais il a mis du temps à comprendre que l'autre homme, dans la tempête, n'était qu'un distillateur de whisky, un contrebandier d'alcool qui avait trompé toutes les surveillances en abritant, pour l'hiver, son alambic dans la cabane à sucre la moins éloignée du village.

Par un beau matin de mars, au seuil de sa porte, c'était bien la fumée de l'autre, au-dessus de l'érablière, que Joë Folcu, amateur de parties de sucre, avait confondue avec un retour prématuré du printemps.

« Les rats aient leur cadavre, et Dieu, leur âme ! »

Les rats viennent d'Asie. Après avoir conquis l'Europe et, en particulier, les gibets de France et les égouts d'Italie, ils descendaient au Canada d'une cale de vaisseau, à Kingston, vers 1800, et s'emparaient de nos greniers.

Le seul que possède Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, lui vient de son propre buffet. C'est un rat gris, de la famille des surmulots originaires des rives de la Caspienne. Il a la forme et les dimensions d'un vieux soulier ; ses yeux, la fixité inamovible des boutons et sa queue, le désordre d'un lacet.

Pour s'organiser, en France, contre l'invasion des rats, on dut transporter le gibet de Montfaucon derrière La Villette, la sépulture des suppliciés qu'on enterrait la nuit. En quelques heures, des bouchers en tuèrent vingt-six mille.

Joë, qui répugnait au sang, s'était contenté, tout simplement, de domestiquer le sien. Voilà bien une sagesse toute saintoursienne.

Le rat gris de Joë Folcu, rongeur en captivité qui ne peut se multiplier, et envahir par conséquent son maître, est plus fort que le rat noir. Au contraire des autres, il a la queue plus courte que le corps. Il serait inutile de le décrire plus avant. À quoi bon parler de ses flancs gris, puisque souvent des rats noirs ont le dos et les pattes gris.

Cette captivité, le rat la partageait donc avec le chat de Joë Folcu, dans la maison et l'échoppe du marchand de tabac en feuilles. Le félin et le rongeur faisaient bon ménage, tous deux ne pouvant se multiplier. Nous ne dirons pas que le chat, par camaraderie, ait allaité le rat, comme on peut le voir dans certaines photos truquées et distribuées par des clubs humanitaires. Mais le chat se contentait, à l'heure des repas, d'un bol de lait, tandis que le rat se repaissait de fromage.

Joë n'avait pas tort de nourrir son rat au fromage. Ça retarde l'appétit.

Au chapitre de l'appétit concédé aux rats, et qu'il voulait par conséquent éviter, laissons la parole au marchand de tabac en feuilles, si plagiaire soit-il des quelques auteurs qui s'inscrivirent à l'histoire des rongeurs.

Je me devais de ne pas nourrir ce rat à la viande, ni aux céréales, car il serait devenu exigeant.

Avide de chair humaine le rat venu d'Asie s'était d'abord précipité sur les gibets, en particulier sur celui de la place Montfaucon.

Selon Robert Goffin, cité par Joë Folcu, de Saint-Ours, c'est là que se trouve le célèbre gibet comprenant une énorme plate-forme assise sur des quartiers de pierre de taille et entourée d'une rampe. Sous la plate-forme se trouve aussi une énorme cave qui sert de charnier pour les cadavres et les condamnés descendus du gibet.

« Voilà la grande réserve de nourriture pour les rats de Paris. »

Élevé à la viande, ajoutait Joë Folcu, je craignais que mon rat me choisît comme hors-

d'œuvre.

Le rat de Joë était né dans un buffet mais il n'y avait pas lieu qu'il se multipliât jusqu'à saigner les siens sur les planchers mêmes du marchand de tabac en feuilles.

Il est également dangereux d'habituer les rats aux céréales comme petit déjeuner.

Arrivaient-ils autrefois dans un champ, de poursuivre Joë Folcu, selon les propos d'Elien, ils en détruisaient la moisson et grimpaient dans les arbres pour en manger les fruits. Mais ils étaient souvent détruits par des nuées d'oiseaux de proie qui les suivaient dans leur migration, et par des renards.

Ce genre de rats, en tout pareils à celui qu'élève Joë Folcu, « ont la taille de l'ichneumon. Farouches, ils mordent et leurs dents sont assez fortes pour ronger le fer... »

Or, le chat et le rat de Joë mangeaient, qui un fromage et l'autre dans un bol de lait, se tournaient le dos. Leurs jeux étaient différents, et pour cause.

Le chat n'aimait pas le rat outre mesure, mais pour interrompre sa course et le tourner sur le dos, il y mettait la manière et ses griffes étaient fermées comme des poings.

De son côté, le rat, qui pouvait « ronger du fer », n'aiguissait pas ses dents contre les flancs du chat.

Il reste que les deux adversaires, de par leurs ancêtres, cachaient leurs yeux et leurs intentions de carnivores. Joë se doit de l'admettre aujourd'hui. Le drame s'est produit un vendredi, jour maigre.

Un jour qu'il devait s'absenter, le marchand de tabac en feuilles avait eu l'idée d'attacher son chat à une « patte » du poêle, dans l'arrière-cuisine de son échoppe.

Comme le félin avait un goût tout particulier pour les oiseaux, le maître, désirant protéger son canari, avait d'abord garni d'un collier à grelots le cou de son chat. En temps ordinaire, l'oiseau en cage, dès que le chat s'en approchait, averti qu'il était du danger par les grelots, donnait de la voix. C'est ainsi que Joë pouvait intervenir, à

l'aide d'un balai.

Or, pour obvier à son absence, Joë avait cette fois-là attaché son chat à une « patte » du poêle. La corde était assez longue pour que le chat pût prendre ses ébats, mais assez courte pour que la cage de l'oiseau fût hors de portée.

C'est le moment qu'avait choisi maître rat pour donner libre cours à ses instincts d'asiatique.

Pour arriver à leur but, nous dit Goffin, les rats font des travaux de sape. Il n'est rien à leur épreuve. Ils creusent des souterrains, prolongent des galeries, affectent des terriers dont ils chassent les hôtes. Dans d'autres endroits, ils se concentrent autour d'un point particulièrement propice à leurs besoins.

Le rat de Joë Folcu n'avait pas à creuser une galerie pour s'emparer du chat par surprise. Mais il fallait toutefois qu'il tînt compte de la vitesse et de l'adresse du chat au bout de sa corde. L'ennemi était attaché, mais libre quand même de se défendre.

C'est ici que le rat fut digne de ses ancêtres.

Dans son œil fixe comme un bouton de soulier, il pouvait y avoir de la malice, et plus de malice que dans un soulier.

Comment le rat pouvait-il, en somme, placer le chat à sa merci au bout de sa corde ? L'endormir ? Mais par quel sortilège ? La manœuvre fut beaucoup plus simple.

Comme le « chouchou » faisait une sieste, près du poêle, sur son petit derrière feutré, le rat s'en était approché jusqu'à lui gratter le bout du museau d'une patte autoritaire. L'autre, indigné d'une telle audace, et comptant sur la corde qui lui accordait du jeu, avait chargé comme un sanglier, mais non avec la prudence d'un tigre.

Le tour était joué. Au bout de la corde subitement raidie, le chat s'était affaissé, comme un pendu horizontal. Son inconscience n'eût pas été de longue durée si le rat ne l'avait proprement saigné, puis mangé de moitié, sans autre procès.

.....

Pour les chats habitués à la douceur des hommes, nous dirons comme des anciens

suppliciés : « Que les rats aient leurs corps, et Dieu, leur âme ! »

Un purgatif à toute épreuve

L'idiosyncrasie, qu'il ne faut pas confondre avec la synthèse d'un idiot encrassé, n'est rien, somme toute, qu'« une résolution individuelle propre à chaque individu ». En d'autres termes, d'aucuns ne peuvent manger de porc sans « tomber dans les pommes » ; d'autres mangent du concombre au lit.

Et voici ce qu'en pense Joë Folcu, chaque fois qu'il entend mettre son tabac à l'abri des indigestions et autre mal « synchronisé ».

N'est-il pas de bons mangeurs qui entreront en transes, dès qu'ils auront mangé du poulet ? Il en est même qui perdent la vue et ne la recouvreront qu'à l'aide d'une piqûre d'un sérum tiré du sang de poulet. D'autres ne peuvent endurer du jaune d'œuf sur leur peau, surtout celle de la main. Une goutte de jaune provoque chez eux une éruption en tout semblable à une bulle d'eau.

Jamais ces malaises ne se produiront avec une goutte de jus de tabac, ou même une centaine de bouffées de bon tabac.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'entend pas définir les causes de l'idiosyncrasie, ou les expliquer. Chacun son rôle, et les médecins en ont un à remplir. Mais Joë a pu observer nombre de cas idiosyncrasiques et les classifier par ordre de gourmandise, du moment que le tabac en feuilles et sa consommation n'entreraient pas en cause.

* * *

Combien de personnes, même dans les pays froids, ne sauraient endurer que leur peau vînt en contact avec les tricots ? La laine, pourtant tressée contre les refroidissements, leur procure un frisson nerveux de tout l'épiderme et pousse même le client jusqu'au grincement de dents. En est-il qui dormiraient en été sans se recouvrir de laine ?

La vue de l'eau, qu'elle soit d'un lac, ou d'un seau, porte l'un à grincer des dents, comme au contact d'une laine, tandis qu'un autre ne saurait enfoncer un doigt dans l'eau froide, sans ressentir une impression égale au choc nerveux d'une aiguille pénétrant dans la chair d'une pomme. N'est-il pas incompréhensible, pourtant, qu'un écolier puisse promener ses ongles sur des ardoises, ou sur le tableau noir, sans tressaillir ?

Des chats ne peuvent supporter le son d'un violon ; des chiens, celui d'une flûte. Pourtant, la guimbarde et sa languette d'acier ne « dérangent » pas certain chef d'orchestre.

* * *

Ici, pour expliquer la cause de ces malaises, et sans que son tabac n'y entre en ligne de compte, Joë Folcu récite par cœur du dictionnaire, comme un médecin parlerait des maux de ses clients. On dit que ceux-ci profitent d'une incompréhension pour guérir.

On connaît des individus, de poursuivre le charlatan, qui sont d'une extrême sensibilité à certains médicaments, comme l'iode, à certains aliments, comme les fraises, ou les moules, à certaines odeurs, à certaines radiations.

En d'autres termes, de préciser Joë Folcu, on dirait un estomac suffisamment troué pour que certains éléments y passent d'emblée, sans coup férir.

* * *

C'est à ce moment de son récit que Joë Folcu s'éloigne quelque peu des abrégés, pour entrer dans ses souvenirs personnels. Il était temps, car des gouttes perlaient sous le fourneau de certaines pipes. Des écouteurs commençaient à perdre leur jus.

Avant l'âge de trente-cinq ans, dit-il, l'eau-de-vie distillée des céréales, c'est-à-dire le gin, venait toujours à mon secours, les lendemains de mes libations par trop généreuses.

La digestion faite de mes quelques « douzaines » de bière, un fond de genièvre m'aidait toujours à sortir de mon lit. Je dois prévenir mes auditeurs, de poursuivre Joë. À cette époque, je ne souffrais pas d'idiosyncrasie, quant à la bière et au gin matinal. Je ne devais pas m'en repentir puisque cette eau-de-vie m'amenait, de verre en verre, à confier mes chagrins à la bière. Et c'est ainsi que je me mettais au lit, le soir venu, assuré que la gueule de bois serait bravement combattue.

Or, c'est vers l'âge de trente-cinq ans que je fus atteint de l'idiosyncrasie. De mon côté, ou à mon tour, je passai rapidement à une extrême sensibilité quant au gin. Chose curieuse, cette eau-de-vie me donnait, comme on dit, sur l'intestin. Dois-je conclure que le gin passait tout droit ?

Comment pouvais-je remplacer un gin qui seul, à cette époque, pouvait offrir des consultations qui me convenaient ? Recourir immédiatement à la bière, n'était-ce pas m'exposer à retourner à la taverne avant l'heure

du midi ? N'oubliez pas que je me devais, et à mes clients, de passer l'après-midi derrière le comptoir de mon échoppe de marchand de tabac en feuilles. Chacun son tour d'être attablé devant un comptoir.

* * *

Puisque le genièvre, parmi les habitudes contractées par le marchand de tabac en feuilles, se suppléait à la dépression des lendemains de bière, et lui permettait aussi de supporter l'attente des soirées mises au service de cette même bière, il était devenu intolérable au pauvre Joë Folcu de supprimer le gin, parce que la bière lui aurait également été interdite.

Les autres boissons ne lui convenant pas (on ne se complaît pas facilement, à trente-cinq ans, à toutes les variétés), Joë avait dû renoncer à ses libations du soir. En l'absence d'un gin idiosyncrasique, ou par trop purgatif, les lendemains eussent été trop asséchés.

Et c'est ainsi que Joë Folcu est aujourd'hui continent, et que ses innombrables « menteries », conçues à tête reposée, et rédigées à jeun, sous forme de conte, donnent à son immense auditoire une certaine vraisemblance.

Mais le conteur en feuilles, qui doit à l'idiosyncrasie une grande partie de ses réactions intestinales contre l'absorption des gins hollandais, ne saura jamais qu'une âme charitable avait ajouté, tous les matins, à sa boisson matinale, 15 grammes d'« eau-de-vie allemande » et 15 autres grammes de sirop de nerprun, prescription absolument infaillible aux lambins.

Deux miracles non réclamés

Lorsque Joë Folcu revint à Saint-Ours de son premier voyage aux États-Unis, contrairement à son voisin Loisel qui rentrait de Rome, l'année dernière, à la même époque, le quai de la gare était désert. Quelle solitude !

Après la rumeur du grand New York et la ferraille du train, le marchand de tabac en feuilles n'avait retrouvé que celle des grenouilles et des criquets, un ronronnement amplifié par le calme forain. Quelle transition et quelle invitation au dépit !

Joë Folcu ne s'était pas attendu à une délégation de toutes les sociétés paroissiales, à la fanfare du collège et à une représentation « proportionnelle » du Conseil municipal, maire en tête, et le collier en place. Comme Loisel, il ne rentrait pas d'un voyage à Rome.

– Quand même, avait-il bougonné sur le bout

de la gare, pour un Saintoursois qui rentre des « États », après trois mois d'absence, tandis que tant d'autres n'en sont jamais revenus, c'est pas « smart » pour les adeptes « du retour à la terre ».

Et dans les fils du télégraphe, la brise chantait comme une eau qui bout, et Joë Folcu s'était demandé s'il n'avait pas confondu cette rumeur avec celle de sa pression artérielle contre ses propres tympanes.

Avant que Saint-Ours eût connu la publicité faite aux « voyages organisés », un homme qui se destinait à la postérité se devait d'entreprendre, au choix, une croisière payée en Europe ou un voyage aux États-Unis.

« L'homme qu'a vu le Pape », c'est ainsi que l'on désignait le voyageur de retour, conservait auprès de ses paroissiens une dignité indissoluble. Cet honneur rejaillissait même sur ses enfants, surtout après sa mort.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui ne pouvait s'attendre à être choisi pour remplir une telle mission (bien qu'il eût accompli toutes les démarches en sous-main) s'était en définitive

décidé pour un voyage aux « États ». On sait qu'une randonnée d'une telle envergure compense habituellement les frais de voyage. Il suffit de parler des « États » à ceux qui n'ont pas dépassé le bout de leur terre pour n'avoir pas à regretter les dépenses d'une « telle absence ». Pendant les longues soirées « du bon vieux temps », ne fait-on pas figure d'oracle ?

Tout le monde ne peut dire, en matière de préambule : « Le Saint Père me disait donc... » Il n'est déjà pas si mal de pouvoir commencer une discussion par ces mots ronflants : « Alors donc, dans le temps que j'étais aux « États »... »

Or, le retour fameux des fameux « États » ayant mal commencé, puisque personne, en fait, ne s'était trouvé à la gare, Joë Folcu avait décidé de « rentrer » pour le moins dans son argent.

– Puisque personne ici ne s'intéresse aux nouvelles des « États », avait-il conclu, on va au moins savoir qu'un voyage aux « États » n'a jamais rendu personne plus fou qu'il n'était !!! On saura qu'aux « États » on peut apprendre des « trucs payants ».

Et c'est dans cet état d'esprit que Joë Folcu avait « regagné » son échoppe de tabac en feuilles.

(Nous dirons ici, à la faveur des Saintoursois, qu'ils se seraient portés en foule à l'arrivée du train, si le bedeau, mis au courant de l'itinéraire du voyageur par une lettre, eût pu répandre la nouvelle. Mais une indisposition l'avait retenu à la maison. De plus, il souffrait d'une extinction de voix.)

C'est « individuellement » que Joë fut accueilli, après qu'il eut ouvert sa boutique aux clients. Jamais il ne pardonna cet affront. Il aurait préféré que son retour fût célébré par un « attroupement ».

Et le premier Saintoursois qui mordit au « truc des États » fut précisément le bedeau, le seul responsable du piteux « retour à la terre ».

C'est à la taverne du village, lieu habituel de réunion, que la première séance du truc s'était exercée.

– Bedeau, avait crié le « retour des États »,

savais-tu qu'aux *States* on sert de la bière avec la mousse au fond du verre ?

– À Rome, j'ne sais pas, avait rétorqué le bedeau, mais aux « États », jamais.

– As-tu dix piastres à gager ?

– T'es pas capable de « m'accoter » !

– Mon commerce de tabac en feuilles, ma boutique et tout mon stock, contre ta grange et son foin, ton écurie et ses animaux.

Toutes les respirations de la taverne étaient suspendues. Aucune fumée ne montait plus des pipes, même que personne ne cracha pendant les quelques minutes qui suivirent le défi.

– T'as bien dit le collet de la bière au fond des verres ? s'enquit le maire même du village.

– Comme j'ai dit, et comme je vais faire, releva Joë Folcu.

Avant qu'il s'exécutât, chacun y était allé d'un pari, l'un d'une moisson de blé, qui un troupeau de vaches laitières, qui une batteuse, etc.

De son côté, Joë avait répondu à ces paris en

engageant les trois terres dont il devait hériter de son père.

Deux verres de bière, dont l'un était plus petit que l'autre, avaient suffi pour la démonstration.

– On n'arrive pas des « États » pour rien, avait-il conclu en se mettant à l'œuvre.

La bière avait d'abord été versée dans le plus petit des verres. L'autre récipient, de plus grandes dimensions, posé en entonnoir contre le premier verre, comme si l'entonnoir eût mouché l'autre, c'est-à-dire un verre fiché dans l'autre, nez à nez, il avait suffi de chavirer le tout pour que la bière du petit verre, déposée au fond de l'autre verre, y fût demeurée quelques secondes avant de s'engager dans la bière qui la surmontait.

En pleine stupéfaction, si on avait donné à choisir entre un voyage gratis à Rome, et une randonnée chez les Américains, à la clientèle de la taverne, il y a tout à parier qu'une bonne partie de Saint-Ours eût passé aux *States*.

Joë Folcu mit à profit un autre truc américain, pour « rentrer » dans ses dépenses de voyage. Mais cette fois, et par prudence, il l'exerça dans un autre village.

– Voyez-vous, messieurs, avait-il soumis à un autre auditoire... de taverne, naturellement, les « États » ont découvert que tous les chats de fourrure jaune et blanche ont une prédilection pour la moutarde. Même qu'ils en mangent de préférence à tous les plats les mieux présentés.

Et, avisant le matou du tavernier, qui présentait les couleurs requises pour ses expériences, Joë Folcu avait engagé des paris, savoir que le chat, grand mangeur de moutarde qui s'ignore, allait préférer, à l'instant même, de la moutarde à un bol de lait fraîchement trait.

Joë Folcu avait eu raison de ses opposants. Sur le comptoir même de la taverne, le chat ne s'était pas dirigé vers le bol de lait, car il lui avait, auparavant, « beurré » le derrière de moutarde. Anxieux de se libérer de sa « mouche de moutarde », le chat avait d'abord traîné son

derrière sur le comptoir puis se l'était pourléché rageusement.

Et c'est ainsi que Joë Folcu, en deux séances de trucs américains, avait pu se rembourser d'un voyage instructif.

Entre bossus les boiteux sont valets

Lorsque le bossu Aurèle prit le train pour Montréal, il était vêtu de neuf et la température, à Saint-Ours, dépassait toute espérance.

– Mais Aurèle, dira Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'en portait pas moins sa bosse, comme une gorge de pigeon dans le dos...

Pas une fois, ce mot, qui manque de charité, n'eût affecté le bossu, même si Joë Folcu l'avait amplifié en passant sa main, comme le veut l'usage, sur sa bosse.

Dans un paysage pluvieux, la présence d'un bossu apporte la chance, dit-on, si la bosse est flattée à l'insu de l'infirme. Mais cette fois Aurèle était au-dessus de toutes les superstitions. Qu'on ait ou non touché sa bosse, il faisait beau à la gare et dans son cœur. Pour la première fois de sa vie, Aurèle se rendait à Montréal avec un « rendez-vous » dans sa poche.

* * *

D'habitude, Aurèle attirait la pitié dans le village. Chaque fois qu'il se postait quelque part, sa présence faisait groupe. Le dimanche, à la sortie de la grand-messe, il formait le noyau d'une petite foule après la criée, devant le kiosque du parc. Non pas qu'il eût plus d'esprit qu'un autre bossu, ou qu'il tînt lieu d'oracle, ou que sa bosse portât chance à quiconque y posait la main. Mais il était humain, dans un village comme Saint-Ours, que les infirmes ne fussent pas mis au rancart. On se devait de leur tenir compagnie et ce pauvre Aurèle en était devenu vaniteux.

Toutefois, les jeunes filles évitaient Aurèle. Elles s'en écartaient même. Est-ce à dire que ses succès auprès des hommes entretenaient une certaine timidité chez elles ? Causer avec Aurèle, dans le parc, devant le bureau de poste, ou devant la boutique de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'était-ce pas s'exposer à devenir le

centre d'un attroupement ?

Il faut dire aussi que les jeunes Saintoursoises craignaient de se trouver en tête à tête avec l'infirme. Que serait devenu leur succès auprès des autres jeunes gens de la paroisse ? On peut adresser la parole, de temps à autre, au plus infirme des estropiés. Mais il n'est pas recommandable de trop récidiver. Ce serait s'exposer à des badinages de mauvais aloi.

– Qu'est-ce que tu y trouves donc, toué, au bossu, pour y parler quand il est seul ? Sa bosse va-t-elle t'apporter de nouveaux cavaliers ?

Devant une telle déficience de jeunes filles, et songeant au mariage comme tout Saintoursois, Aurèle avait eu recours aux petites annonces « des âmes seules » ou « d'éлитes ». Après une correspondance échevelée d'une couple de mois, enfin une âme incomprise avait brûlé ses ailes.

Mon Dieu ! qu'il faisait beau à la gare de Saint-Roch, en face de Saint-Ours, et dans le cœur d'Aurèle, dès que le train se mit en marche pour Montréal.

Une correspondante montréalaise avait exprimé le désir enfin de le rencontrer sur la place d'Armes et de se faire accompagner dans un restaurant.

Sur le quai de la gare, ses amis les plus intimes l'avaient escorté. On savait, pour avoir pris connaissance de la dernière lettre, que ce pauvre Aurèle se rendait à Montréal pour y prendre femme. L'infirme, savait-on de même, n'avait pas caché à sa correspondante la courbe de son dos. Pour qu'une fille consentît à l'inviter, il fallait tout de même qu'elle fût d'élite, ou bougrement « âme seule ».

Et lorsque le bossu descendit à Montréal, ses yeux étaient boursouflés et quelque peu rougis. La suie l'avait-il incommodé, ou le pauvre Aurèle « débordait-il » de bonheur ?

* * *

Le bossu connaissait cette lettre par cœur :
« Mon cher Aurèle, après deux mois de

correspondance, je ne peux résister au plaisir de serrer enfin votre main. Les hommes, pour moi, sont des vaniteux qui marchent trop droit. Je n'aime pas qu'ils bombent la poitrine en présence d'une compagne. Ceux-là sont bossus du devant. Je préfère pour époux celui qui s'est familiarisé avec l'humilité, celui qui marche courbé, tel que vous sans doute, sous le poids d'une grande affliction, un malheur de naissance. À ceux-là, la Providence réserve la récompense d'une âme habituée à la souffrance et d'un cœur qui se conserve pur. »

Aurèle savait qu'une jeune fille capable de s'exprimer ainsi, à l'égard d'un pauvre bossu, ne pouvait être qu'une âme d'élite. En deux mois de correspondance, il lui avait ouvert son cœur et c'est avec fierté qu'il allait la convaincre de le suivre à Saint-Ours, où la terre de ses ancêtres l'attendait, et la stupéfaction des autres jeunes filles, dont il avait par trop subi la froideur et le dépit.

Sur la place d'Armes, tel que convenu, Aurèle s'était placé non loin du monument de Maisonneuve, à l'heure du midi. Il avait bien en poche une photo de sa correspondante, une photo de tête nullement « flattée ». Ces yeux noirs, d'une douceur angélique, ne pouvaient se confondre avec les yeux noircis au crayon des jeunes filles de nos jours et surtout celles des villes. Un ange allait se présenter au pauvre hère.

Contrairement à la plupart des rendez-vous, Aurèle n'avait pas à se garnir d'une cravate rouge feu, ou d'un journal plié en quatre sous le bras droit.

Des bossus comme Aurèle, il ne pouvait y en avoir deux sur la place d'Armes. Les infirmes n'ont pas à se maquiller pour être reconnus. Il faisait beau dans le cœur de l'infirmes, sans qu'on eût à flatter sa bosse à son insu. Depuis une demi-heure qu'il attendait dans l'ombre de Maisonneuve, la bosse de l'infirmes semblait se bomber comme le plus vigoureux des « poitrails ». Pour une fois dans sa vie, il était

heureux d'être reconnu à sa bosse de bossu.

Les mots humains de la lettre s'alignaient dans la mémoire de ce pauvre homme : « J'ai dû, toute ma vie, renoncer à des cavaliers vaniteux de leur torse et à des vantardises de compagnons « hommes forts », des leveurs de poids et des têtes légères. J'aimerai dorénavant un garçon pour son caractère et son cœur et non pour sa désinvolture. »

Parmi la foule, plusieurs passantes avaient levé la tête vers ce polichinelle qui parlait seul au pied du monument. Puis elles avaient passé en levant les épaules. Aurèle ne concevait pas qu'il pût inciter à la raillerie ou à la pitié. Le village de Saint-Ours, par humanité, l'avait habitué à plus d'égard.

Et lorsqu'une bossue comme lui sortit de la foule, Aurèle, tout à son bonheur, avait bien à son tour haussé les épaules. C'était peut-être un haussement de pitié. Sait-on jamais ? Le bonheur donne quelquefois de ces élans de sympathie envers des êtres aussi malheureux que soi.

Ce geste, pour un autre, eût passé inaperçu,

mais la bossue de la place d'Armes ne pouvait pas l'ignorer. Puis elle avait passé...

Tout à son bonheur, Aurèle n'avait pas regardé ses yeux, des yeux angéliques et tout semblables à ceux de la photographie qui reposait contre son cœur.

Jamais le pauvre infirme ne sut que c'était ELLE, et lorsque, las d'attendre, il rentra le soir même à Saint-Ours, il dut annoncer à ses amis qu'il l'avait échappé belle.

– Pensez-vous que j'allais ramener à Saint-Ours une boiteuse ?

Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé « en montant »

Louis Fréchette, poète couronné, mais conteur nu-tête en présence de l'Éternel – et dont la bonne franquette, quand il racontait une bonne blague, lui vaudra de survivre – mettait généralement les lecteurs de ses contes en appétit, au moyen de préambules qui se prêtaient à toutes les invraisemblances.

« C'était dans le temps », écrivait-il, afin de fixer l'époque de son conte, « où le fleuve Saint-Laurent coulait en remontant ».

Et si le personnage du conte, pour justifier une intrigue par trop corsée, dépassait les limites convenues de la lucidité, notre conteur national s'en tirait par ces mots d'usage :

« Excusez-la, c'est une forçante. »

Louis Fréchette, le meilleur conteur après Joë

Folcu, marchand de tabac en feuilles (on le croit du moins à Saint-Ours et peut-être ailleurs), n'était sans doute pas l'auteur de ces formules de politesse. Mais il s'en servait à bon escient et ce lui est une bonne excuse. Un trou, une cheville, n'est-ce pas ?

Ce cher Fréchette savait-il, lorsqu'il empruntait ainsi à l'usage des bons conteurs, qu'il pût, un jour, se trouver une époque où le fleuve se surprît à couler véritablement en remontant, et sans changer de cours, ni causer d'inondation ?

Je n'étais pas sur le fleuve, au moment où il aurait fallu ramer à rebours afin de se rendre en aval, et nulle marée improvisée, sur la grève, n'avait mouillé mes pieds.

Je tiens plutôt ce récit d'un témoin dont les pieds n'étaient pourtant pas mouillés, quand il s'est rendu compte de cette invraisemblance. Si le conteur Fréchette eût été là, jamais il n'aurait, par la suite, utilisé la formule de politesse en usage dans nos bonnes familles : « Excusez-la, c'est une forçante. »

* * *

Cette fois-là, où le fleuve Saint-Laurent avait coulé en montant, John Sullivan, le seul témoin de l'événement, avait quitté la rive de l'Hudson, près de New York, pour se rendre en yacht à Québec par le lac Champlain et le Richelieu.

Cette randonnée de vacances était fort en vogue avant la guerre. Je l'ai moi-même accomplie en canoë, de Montréal à New York. Je dois vous dire qu'à cette époque j'avais encore des bras et que mes vacances duraient toute la belle saison.

À deux, comme le voyage était agréable. Souvent, après un arrêt à Sorel, où nous faisons notre plein de whisky blanc, le bon village de Saint-Ours, en amont, nous confondait avec des sauvages. Je parle, naturellement, de notre teint bronzé par le soleil. Je dirai même, en passant, que c'est au cours d'un de ces voyages que j'ai eu l'honneur, à Saint-Ours, de faire la connaissance

du fameux Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Le lendemain, comme nous remettions la pince de notre canoë en plein courant, une bonne partie de la population de Saint-Ours, heureuse de notre manœuvre, s'était assemblée sur la grève. Je dois dire que nous avions encore le pied marin et des feuilles de tabac piquées dans les cheveux.

Le Newyorkais John Sullivan, qui descendait, quelques années plus tard, le Richelieu en yacht, avait-il à son tour connu, en route vers Québec, le Joë Folcu de Saint-Ours, ou tout simplement des bons chantiers maritimes de Sorel, quatre lieues plus loin ?

L'histoire ne le dit pas, et Joë Folcu ne s'en vante peut-être pas, mais lorsque le yachtman américain dépassa la pointe de Sorel, il devait avoir l'air quelque peu sauvage.

De toute façon, un matin que je me promenais sur la jetée du bassin Victoria, avec l'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours à ma gauche, et les courants Sainte-Marie à ma droite, un commis du service des signaux, installé dans une cabane de

bois, sur le bord du quai, m'avait invité à le remplacer au téléphone.

Le pauvre diable, mal initié au slang américain, ne pouvait comprendre l'information que lui demandait, d'un hôtel de Montréal, un certain Newyorkais du nom de John Sullivan.

Le lecteur des contes de *La Patrie* a sûrement compris qu'il s'agissait ici de mon yachtman, le navigateur du Richelieu qui s'était proposé la ville de Québec comme objectif de son voyage.

Que faisait-il à Montréal ? Avait-il laissé son yacht dans le bassin Louise de Québec, à l'abri des marées, pour compléter ses vacances à Montréal ? Un peu de chemin de fer, après une randonnée de plusieurs jours en yacht, n'avait rien d'absolument désespéré.

Ce raisonnement, je me le suis posé après avoir renseigné mon voyageur en goguette.

Mais, somme toute, que demandait-il, par téléphone, que le commis fédéral ne réussissait pas à comprendre ? C'était assez simple pour celui qui connaît bien le slang.

Monsieur s'inquiétait, tout simplement, de la marée... Arrivé la veille à Montréal, il avait amarré son yacht dans le bassin même de Victoria, et, se croyant à Québec, les changements de niveau dans le fleuve s'étaient posés en problème à son esprit, dès le réveil, dans un hôtel de la rue Windsor.

Le pauvre diable, après un arrêt à Saint-Ours, chez Joë Folcu, ou dans les chantiers de Sorel, avait remonté le fleuve Saint-Laurent avec l'intention bien arrêtée de se rendre à Québec, port de marée et d'inquiétudes pour les marins d'eau douce en vacances.

* * *

Mais oui, ce cher Louis Fréchette ne savait dire si vrai. Cette histoire s'était passée à l'époque bien heureuse où le Saint-Laurent, pour une fois, avait coulé en « remontant ».

Une sauterie dans le Nord

En juin, après l'hiver amorphe, tout sautille ou s'envole, à Saint-Ours, depuis les chauves-souris et les crapets, en passant par les crapauds galeux, les bouchons de bière d'épinette, ceux du whisky blanc ; les sauterelles, les criquets et jusqu'au bedeau pendu aux angélus.

Après la saison appesantie, tout saute dans la joie sur les ressorts des boggies, parmi les ornières de glaise durcie et les cahots ; en chaloupe, sur les remous, au pied de la digue, où les anguilles font les capricieuses ; à bout de corde, sur les planches des escarpolettes ; dans les fauteuils des balançoires confiées, sur les galeries, aux vieilles filles entêtées à l'ombre des concombres grimpants ; sur le dos des pécores, pendant les semences parmi les labours ; dans les tasserries où le foin n'est jamais assez sec pour les enfants ; dans les hauteurs, d'une branche à

l'autre, d'un perchoir à l'autre, d'un paratonnerre à l'autre, d'une croix de couvent ou de collège à celle de la croisée des chemins.

Tout cela est bien sautillant pour le pays plat qu'est Saint-Ours et sa population de petits rentiers. Pas assez, évidemment, pour Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Et c'est pourquoi le chiqueur de tabac fort s'était joint à des camarades afin de passer une bonne fin de semaine dans les Laurentides, le domaine montagneux des pays d'en haut, le pays « sautilleux ».

Pour l'homme habitué aux seules pentes conduisant à la rivière, les côtes du nord, une fois l'année, tous les mois de juin, convenaient à son tempérament.

* * *

« Ici, messieurs », reconnaît Joë Folcu, alors que l'auto le « cantait », dans les virages, contre les épaules de camarades entassés à quatre sur le

siège arrière, « les routes viennent à vous, et le bon chauffeur n'a qu'à lever les roues du devant, comme un poulain qui rue à l'inverse et sans se retourner. Ici, messieurs, on rue de face, à cause des scrupules en usage dans les pays d'en haut. »

Entre Sainte-Adèle et Sainte-Agathe, jamais le marchand paroissial de tabac en feuilles n'avait déployé autant de gueule, ce fameux après-midi où les côtes et les courbes brassaient sa bière par surcroît.

« Si les « sketcheux » du nord sont en peine de descriptions, en voilà pour vous, messieurs ».

Pour Joë Folcu, les labours des champs n'étaient, en somme, que les traces de skis laissées au flanc des montagnes. « Oui, messieurs, dans les pays d'en haut, les habitants font labourer leurs terres, pendant l'hiver, par les skieurs des villes. Ici, on ne sait que faire des terres rocheuses. Pour les reconnaître, contre l'horizon, on les embarque les unes sur les autres. »

Et parmi les vrombissements du moteur, et le soleil en face, Joë Folcu racontait encore :

« Ici, on ne se remet pas au whisky blanc d'un lendemain de bière sans mousse. L'homme qui vient des pays plats ne manque pas de houles dans les parterres bossus. La veille, ça tournait. Le lendemain, le paysage se bouscule sans changer de place. Comme un voyageur qui porte bien la mer, le mal de cœur ne s'en empare qu'après Saint-Jérôme, en descendant, tel un marin qui chambranle, sans boisson, sur les quais. Le nord, avec ses tempêtes figées, n'effraie pas le paysan d'en bas qui a le pied des labours. »

* * *

Joë des pays plats n'était pas à court de panoramas, lorsqu'il s'est endormi entre les épaules de ses auditeurs. La vallée en estrade se fût sans doute prêtée à plusieurs autres images atmosphériques. Les voyageurs en montagnes n'avaient pas encore atteint la ligne de séparation des eaux.

Mais il faut dire que la voiture n'avait pas que

levé les roues du devant, en présence des montées. Elle avait aussi rué des roues arrière, en piquant vers les descentes. Ce rythme du berceau avait eu raison du poète, comme d'un bébé en chaise berceuse.

* * *

Or, dans la soirée, lorsque Joë Folcu s'est éveillé, le grand nord, semblait-il, ne sautillait plus, ni le lit de sangle où il reposait, dans la chambre d'un camp pour le moins bien en équilibre.

Mais le rythme du voyage, dans la pièce du bas, sous la chambre de Joë, revivait dans les jambes des autres voyageurs. Si le nord s'était sûrement assoupi, au dehors, le chalet de fin de semaine n'en trépidait pas moins. On dansait, en bas, et nullement comme au collège.

– Des créatures ! avait conclu le grand voyageur.

Et il avait sauté du lit, et pour cause.

* * *

Le lendemain, Joë Folcu se réveillait sur le même lit de sangle, dans la chambre d'en haut. D'où venait qu'il avait un goût de pétrole dans la bouche ? Aurait-il bu de l'huile à lampe ?

Bien que sa bouche fût amère, le noceur, avant de sauter du lit, et de recourir à des gargarismes, s'était empressé de ne pas bouger de sa couche, afin que sa mémoire se remît en jeu. Que s'était-il donc passé hier soir qui fût à son insu ?

Sur le dos, face au plafond, Joë s'était mis à accueillir le retour dans sa mémoire de certains détails d'une sauterie. En bas, au son d'une musique à bouche, il avait dansé aux bras d'une...

« Mais non, murmura-t-il, mon danseur était un homme, et l'un de mes bras se trouvait enserré, par la courroie d'une bretelle, contre son dos. »

Décidément, les souvenirs étaient lents à remonter en surface, comme autant de taches

d'huile.

Au premier mouvement qu'il tenta pour se placer de profil, dans son lit – il est bon quelquefois de se recroqueviller et de se détendre, puisque ça dénoue la mémoire, n'est-ce pas ? – Joë Folcu avait éprouvé une certaine sensibilité dans tous ses muscles. S'était-il battu contre son danseur ?

Une douleur plus vive, au pied gauche, lui avait rappelé soudain qu'un talon pointu de femme s'était posé, lourdement, sur l'un de ses orteils.

« Mais oui, il devait y avoir des créatures dans ce « saudit tit'bal à l'huile ». Comment le savoir autrement, puisque je portais un bandeau sur les yeux ? »

Toujours sur le dos, les bras étendus, comme un nageur qui force l'eau à le porter, et les yeux fixés au plafond de cette chambre inconnue, Joë avait subitement éprouvé la secousse d'un hoquet. Une autre bonne gorgée de pétrole lui était « remontée » à la bouche.

– C'est de l'huile à lampe ! avait-il murmuré de nouveau, pendant que le gosier lui brûlait.

* * *

Quelle heure, en somme, pouvait-il bien être ? Des « ensoleillées » surgissaient de quelques interstices de la muraille, mais cette chambre se trouvait sous les combles et aucune fenêtre ne permettait au grand voyageur de s'orienter.

Le mal-éveillé, de nouveau soumis à l'immobilité, revoyait alors, dans la fumée de son ivresse, une lampe à pétrole. Mais oui, il se revoyait en train de décoiffer cette lampe de son globe. Un abat-jour se trouvait à ses pieds, dans un corridor, à la tête d'un escalier.

Et, avant qu'il eût hurlé d'épouvante, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, s'était rappelé un certain moment où il se versait quelques gorgées de contenu d'une lampe dans la bouche. Il eut souvenance qu'il se trouvait bel et bien dans un corridor, non loin en effet d'un

escalier. Une aube de « gueule de bois » s'était levée, à ce moment, quelque part dans une fenêtre. Puis une grande obscurité avait eu raison de lui...

* * *

Lorsque les congénères de Joë répondirent enfin à ses hurlements, ils le trouvèrent se roulant d'angoisse sur le lit de sangle, dans la chambre du chalet à l'endroit même où ils l'avaient déposé, ivre-mort, quelques heures auparavant.

Après quelques lampées de whisky blanc, qui le remirent sur pied, le marchand de tabac en feuilles apprenait qu'il avait été dupe de ses camarades, au moment où on le conduisait, plus ivre qu'à son tour, vers la chambre qui lui était réservée sous les combles du camp.

Et voici, par le détail, comment on en avait eu raison.

À peine arrivé au chalet, et déposé dans son lit, Joë s'était réveillé aux sons d'un harmonica.

Ignorant qu'on lui avait préparé une comédie, il était intervenu dans ce qu'il avait pris pour un « tit'bal à l'huile ». À la porte même, avant qu'il entrât, des camarades lui avaient recouvert les yeux d'un mouchoir, lui donnant à croire qu'il ne dût pas reconnaître les quelques dames invitées au bal improvisé. Pendant qu'il dansait à l'aveuglette avec un vieil habitant, le propriétaire du camp, c'est alors qu'un talon pointu de soulier de femme l'avait quelque peu écrasé. Pour faire plus féminin, les farceurs s'étaient servis d'un manche de pioche.

Le « tit-bal à l'huile », comme il est convenu de le surnommer, ne s'était pas achevé sans plusieurs consommations. On avait eu soin de l'aveugle.

Après un autre sommeil d'urgence, le front cette fois libéré du bandeau, le marchand de tabac en feuilles avait réclamé qu'on le conduisît, à cause de l'heure avancée, vers sa chambre.

Au pied de l'escalier, en homme qui sait bien faire les choses, il avait exigé un autre « coup », le dernier, le coup de l'étrier.

– Mon vieux, lui avait-on conseillé, le whisky blanc a été caché dans la lampe que tu trouveras sur le plancher, à la tête de l’escalier. Laisse-toi pas surprendre, Joë, par le propriétaire du camp, car nous serons à sec demain !!!

Et c’est ainsi que s’était terminé, sur deux bonnes gorgées de pétrole, le plus beau des « tit’bals à l’huile » dans les pays « sautilleux » d’en haut.

Sautes d'humeur qui s'inscrivent sur les semelles

Lorsque Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, remplaça le cordonnier, subitement atteint de maladie dans sa boutique, on aurait dû lui donner le conseil bien latin de « Cordonnier, tiens-t'en à la chaussure ». Mais allez donc exiger d'une commère qu'elle se taise ?

La chaussure ! En voilà un beau sujet pour le psychologue-né qu'était Joë Folcu. Vous savez que l'on peut juger d'un homme par la façon, toute personnelle, qu'il a d'user ses semelles. Joë n'allait-il pas se trouver aux pieds des Saintoursois ? Et sans humilité de sa part, naturellement, puisque ceux-ci devaient se déchausser !

À Saint-Ours, tout citoyen qui tient à ses pieds, ou qui se respecte, se chausse, au choix, dans l'un des quatre magasins de marchandises

générales, mais en revanche il se déchausse, par économie, chez un seul cordonnier. Mais oui, pour une fois, Joë Folcu allait, en retour, se mettre aux pieds des siens et, en définitive, juger de leur caractère et de leurs habitudes par leurs pieds.

Quels beaux jours pour Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles ! Sur le banc du cordonnier, parmi la confusion des bottines et des souliers, toutes semelles tournées vers le plafond, il se donnait l'impression de regarder le monde par-dessus. Si les trottoirs avaient des yeux, n'est-ce pas, que de discrétions devraient-ils faire foi ?

Mais Joë Folcu n'était pas discret. On en jugeait à la façon qu'il remettait à chacun sa paire de bottines et de souliers et sans jamais se tromper. Reconnaît-il tous les clients à leurs pieds ? La question se passe de commentaires. Il faut le voir à l'œuvre.

* * *

Depuis la décennie en cordonnerie que le marchand de tabac en feuilles a consacrée, il ne pourra plus être dupe des jupes longues et des raisons qui déterminent certaines femmes à ne pas suivre la mode convenue des robes écourtées.

– Examinez ses semelles et vous saurez que telle dame n'a point tort de dissimuler ses jambes cagneuses et arquées, suivant qu'elle use ses chaussures du côté des gros orteils ou des petits. La déviation des jambes ne commence pas toujours aux chevilles, mais souvent aux pieds mêmes des « mal-faites » du bas.

Joë est aussi en posture de savoir pourquoi certains fanfarons usent leurs talons plus rapidement que les autres et avec plus d'insistance. Tous n'ont pas adopté de marcher sur les talons afin de nuire aux fondements de qui les précèdent, sur les trottoirs de bois. Souvent il en est qui marchent sur les talons, à la maison même, et sur la recommandation de leur femme, tous les lundis matin, après le grand nettoyage des « pré-larts ». Ceux-là ne sont que des lâches qui ne sauraient marcher autrement sous l'œil

endiablé de ces dames.

Parlons maintenant de ceux qui usent leurs semelles avec symétrie. Il s'agit encore d'une manifestation de lâcheté. Ceux-là se frottent les pieds sur des « frotte-crotte » coupants que l'on dépose à leur égard sur les galeries et le seuil des portes de l'arrière. « Laisse ta boue à la porte ou déchausse-toi. »

Et c'est ainsi que ces petits messieurs laissent leur signature à l'entrée des portes, sur des *rugs* rugueux et une partie de leurs semelles.

Toujours selon les observations du marchand de tabac en feuilles, le Saintoursois qui userait plus avant sa semelle gauche que la droite souffrirait d'indécision dans ses résolutions. Comme toute personne bien née, il se met en marche résolument du pied gauche, mais sa jambe droite ne suit pas avec conviction. Elle traîne quelque peu et s'appuie avec mollesse contre la route ou dans les avenues du parterre. Cet homme est un hésitant, soit par esprit critique, mollesse ou la peur des conséquences. De toute façon, sa conscience n'est pas en paix et

son voisinage n'est pas recommandable au cours d'une partie de cartes.

* * *

Joë Folcu a trouvé une formule toute personnelle pour nous entretenir des chaussures « craquantes ». Il est des jours, dit-il, où toutes les chaussures sont en émeute, surtout les lendemains de pluie, ce qui les rend bavardes (craquantes). Chacune d'elles a l'air d'entretenir sa comparse de quelques flaques inévitables qui procurent des rhumes sonores, ou des excréments qui résistent aux cirages.

* * *

Quelquefois le tempérament d'une personne se détermine aux soins qu'elle apporte à ses empeignes. Surnommées, autrefois à Saint-Ours, le « cap », ces empeignes n'étaient rien autre chose que la partie de la chaussure située entre le

cou-de-pied et l'extrémité du pied.

À l'époque où le « cap » était aussi bombé qu'une ampoule, il suffisait d'y appuyer le bout du pied pour le réduire à sa plus simple expression. En d'autres termes, se faire écraser le bout du pied se traduisait par « se faire aplanir le cap ». Et c'est alors que les tempéraments s'exprimaient de façons différentes.

Nous ne parlerons pas des cors et oignons que le « cap » abritait, mais sans les protéger. Souvent, et pour cause, la douleur s'exprimait par un juron de provenance inconnue.

Pour en revenir au malheureux qui se faisait « écraser » le « cap », on a vu des tempéraments scrupuleux qui se déchaussaient pour rétablir « son cap » d'un coup de doigt introduit à l'intérieur de la chaussure.

Sans trop insister sur l'impatience des victimes des « caps », Joë Folcu a constaté, par l'état des bouts de certaines chaussures, que des personnes prévoyantes, lassées de se déchausser à chaque « écrasement » des « caps », se les « écrasaient » elles-mêmes, tous les matins, avant

de se rendre au village. Si la mode des empeignes gonflées eût continué, il est à croire qu'il aurait été de coutume, somme toute, de les porter aplanies toute la journée, quitte à ne les redresser que pour la nuit, au moment de se déchausser définitivement.

Sur le chapitre des « caps », Joë Folcu a reconnu plusieurs de ses clients à des taches indélébiles de chique sur les bouts de chaussures. On sait que le marchand de tabac en feuilles se prévaut de ne livrer au public que du tabac fort.

– Le tabac à chiquer, dira-t-il, n'est pas en vente pour les enfants.

– Ni pour les cireurs de bottes, sera-t-il convenable de répondre.

Les feuilles du tabac vont-elles frétiller d'aise ?

Dès le prochain octobre, à raison d'un amendement à l'accise, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, devra fermer boutique. Selon une nouvelle législation, le beau quesnel « canayen » sera traité, emballé, estampillé et vendu par des « paquetiers patentés », et par des « fabricants patentés » qui, en plus, s'offriront un permis de \$200 l'année, quant au droit d'exploitation.

Fini le tabac en feuilles sur les cordes à linge, comme aux grands jours de blanchissage ! Finis, les éternuements au comptoir, pendant le secouement des feuilles, avant l'emballage en gazette ! Fini, le choix des feuilles et les caprices du fumeur de tabac noir !

– Et le beau tabac blond, d'ajouter Joë Folcu, nous restait bien sur les bras, mais on le vendait

plus cher aux gens de la ville !

Le croupion haut, et les coudes sur le comptoir, Joë Folcu, la pipe éteinte en signe de deuil, comme d'autres observent le silence devant l'adversité, n'en poursuivait pas moins :

– Cassez vos pipes, messieurs, et sortez vos tabatières. Le tabac noir, engraisé au fumier de cochon, baisse la tête, éhonté et à contrevent, par-dessus les clôtures. Jamais plus le tabac aéré, qui frétillait de la feuille, sur les étaux des marchés, et au pied de la colonne Nelson, à Montréal, ne fera plus la risette sous les pincettes savantes des connaisseurs. Si on empaquette, aujourd'hui, le tabac en feuilles, « c'est-y qu'il redoute votre contagion », ou que votre odorat ait perdu le goût des ancêtres, ou que le tabac canayen craigne d'attraper le rhume ?

D'après la loi fédérale à l'étude, un paquetteur de tabac signifie toute personne qui, par elle-même ou par un intermédiaire, fait le commerce du tabac canadien en feuilles, ou prépare, empaquette ou écôte ce tabac, ou utilise les services d'autrui.

De surprise en surprise, Joë Folcu ayant constaté que la vente du tabac « tout nu » allait se trouver interdite, avait renchéri :

– Messieurs les clients de mon défunt père, vos pipes ancestrales vont baver de honte. Jamais une pipe de plâtre, culottée par trois générations de fumeurs, ne condescendra aux tabacs « finfins » ni aux estampilles mondaines de l'expéditeur.

Chiqueur par surcroît, et qui poussait même l'avarice jusqu'à faire sécher ses chiques après usage afin de les confier ensuite à sa pipe, le marchand de tabac en feuilles ne tenait jamais compte, lorsqu'il bavardait ainsi, des impôts nécessités par la guerre et des bienfaits de l'uniformité en matière de vente.

Or, une nouvelle mode de vente, jusqu'ici inconnue, venait d'être révélée dans l'un des *bills* des budgets, amendant sur ce point la loi de l'accise. Pourquoi Joë n'aurait-il pas mordu là-dedans comme à pleines dents dans une tablette de chique ?

Joë Folcu, en bon politicien de paroisse, ne

manque jamais de faire flèche de tout bois, à plus forte raison du tabac, qu'il soit en feuilles, traité ou en paquet.

– Messieurs, si le tabac de l'an prochain se conserve frais, combien dépenserez-vous en allumettes ? Vous, les écraseurs de tabac entre les paumes, comment vos doigts fouilleront-ils dans les paquets, sans que vous ayez l'air de véritables décrotteurs de nez ? Aux musées, les couteaux à tabac, et leurs planches usées comme des seuils de porte ! Vous, les petits paquets à papier de plomb, que ferez-vous des belles blagues en vessies de cochon, et en caoutchouc et en peau de phoque ? Y mettez-vous votre mouchoir, bande de morveux ?

Devant le silence des fumeurs, toujours dans son échoppe, Joë Folcu en profita pour faire le procès du tabac à l'égard de la race.

– Autrefois, le caractère d'un homme se reconnaissait à la façon toute personnelle qu'il tirait sa blague de sa poche. Il la tâtait avant de vous la passer ; ou il la déroulait lui-même ; ou il la faisait sauter dans sa main, comme on soupèse,

à l'avance, la qualité de votre appétit et la grosseur de votre pipe.

« Aujourd'hui, les petits paquets de plomb passent de mains en mains, comme une monnaie de plomb. Allez donc ouvrir un paquet, en y mettant des façons ? Vous passerez pour un efféminé. Lorsque, par ailleurs, le camarade referme lui-même le paquet, il vous revient démantibulé, comme s'il eût été pressé du poing. Et les paquets ne retrouvent jamais leur forme, comme une bonne blague au fond d'une poche. »

Selon le marchand de tabac en feuilles, le paquetage du tabac traité invite à la mollesse du caractère. C'est à qui garnirait son gousset d'un paquet le plus fantaisiste de formes et de couleurs et c'est ainsi que les tabacs importés surviennent dans nos mœurs.

– Plus le tabac vient de loin, plus il est faible et parfumé. Les tabacs blonds sont jaunes comme l'Orient et voilés comme les femmes d'Orient. Pour faire plus chic, ne les passe-t-on pas à la teinture ? comme on les induit de parfum ? C'est plus du tabac, c'est du foin, et même du foin

parfumé, saudit quesnel mal chiqué !

– Ne me parlez plus des fumées bleues. On dirait des fumeurs contre la rampe d'un théâtre. Vive les cendres blanches d'un honnête tabac et des bouffées jaunies par les tuyaux de pipes engraisés au jus de nicotine. Ça, ça vous place un homme, de bon matin, avant le déjeuner. C'est là que se reconnaît l'endurance d'un homme aux gros travaux de la hache. »

Ici, Joë Folcu leva un doigt doctoral. Pour n'en pas détacher les yeux, comme un oracle, il en louchait, le pauvre marchand de tabac en feuilles :

– Quand un homme a subi l'épreuve des tabacs forts et des pipes imbibées de jus, c'est là, seulement, qu'il a droit de cracher comme un homme à six pieds de distance, et sans jamais rater le crachoir. Si, par mégarde, en hiver, il attrape le poêle à deux ponts, la fonte se fend et la cuisine prend feu. Ça, c'est un homme, mes enfants...

Pour attirer la pluie d'un ciel récalcitrant...

À l'instar des cantons du lac Saint-Jean et de l'Abitibi, lorsque la sécheresse végétale attisait les feux de brousse et menaçait les colons d'encerclement ; à l'instar des cantons recouverts d'une poussière de cendre, le village de Saint-Ours avait déjà, un jour quelconque dans le siècle, réclamé du ciel une abondance de pluie.

Sans orage appréciable depuis deux mois, ni ondée bienfaisante le matin, Saint-Ours avait connu le « temps lourd » sans crevaison subite ; le soleil obscurci par des nuées de fumée ; le sol assoiffé buvant les puits ; les ruisseaux transformés en crevasses et des feuilles se cassant aux arbres, comme au lendemain d'une gelée.

Cette fois-là, dans Saint-Ours, les vers gris avaient « coupé » les plants de tomates, et les exhortations en commun, aux croisées des

chemins, s'étaient trouvées sans exaucement.

Un matin, les champs avaient craqué de sécheresse. Tous les oiseaux de la grande forêt, derrière les concessions, avaient tenu conseil en un tournoiement énorme, et une émigration en juin, vers le nord, avait couvert le village d'une ombre momentanée. Les animaux domestiques allaient-ils se joindre au gibier et traverser, ventre à terre, comme certains chevreuils affolés, le parc du kiosque et le champ de courses, à l'est de la paroisse ? Sur les trottoirs peu fréquentés et couverts d'une cendre fine déposée par des écarts du vent, n'avait-on pas découvert des pistes en tout semblables à celles des ours et des loups ?

* * *

Ce matin-là, après avoir balayé quelques pistes étranges sur la plate-forme de sa boutique, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, avait conçu tout un programme de conjurations, et peut-être de sorcellerie, afin d'inviter le firmament à

répondre aux exhortations de tout un village, jusque-là demeurées inutiles.

Coûte que coûte, il fallait en définitive qu'il plût ! Comme maire de son village, allait-il attendre que la disette des pluies ruinât tous les contribuables ? Son tabac n'était-il pas suffisamment sec ? Le feu des forêts allait-il s'attaquer aux moissons, dans les granges, de l'an dernier ? La veille, la sécheresse avait poussé l'insulte jusqu'à fendre, du haut jusques en bas, le grand mai qu'il avait lui-même, Joë Folcu, transplanté à ses frais dans le parterre de l'hôtel de ville. Le maire et le marchand de tabac en feuilles en avaient assez !

Balai en mains, sur sa plate-forme, et le visage tourné vers le ciel asséché, Joë Folcu en avait appelé au soleil, dans un geste profane. Cet astre, d'ailleurs, n'avait même pas déposé une ombre, comme de coutume, à ses pieds.

– J'en ai assez de te regarder comme à travers un verre fumé. Tu vas la cacher ta face anémiée de lune maladive en plein jour. Foi de chiqueur sans crachat, je te promets des nuages pleins de

pluie, comme d'énormes vessies, et le ciel pleuvra comme une belle poussée, au lendemain d'un retranchement.

Et quelques jours plus tard, le maire des Saintoursois, prestement enchaîné dans son collier, avait suggéré, au milieu d'un conseil plénier, des moyens d'extrême urgence capables de conjurer les pluies.

J'ai retrouvé, dans les procès-verbaux du conseil municipal, et révisés par Joë Folcu lui-même, quelques extraits de ce discours à jamais célèbre, et qui devait influencer, il n'en fallait pas douter, la subite crevaison des nues. En voici, de mémoire, quelques passages significatifs.

* * *

« Ces messieurs du conseil apprendront, sans préjugé, que leur Maire a vécu deux semaines dans l'abstinence, avant de lui communiquer les résultats de ses recherches des meilleurs moyens pour conjurer les averses. »

« Quant à mes abstinences, qui invitaient au recueillement initial de ma personne, je dois vous dire qu'en présence des feux, et de leurs menaces, je me suis retenu de fumer. N'était-ce pas nuire à mon propre commerce ? En tout cas, mes résolutions étaient symboliques dans une époque où la fumée empeste l'atmosphère. Après vingt-quatre heures de pipe éteinte, j'ajouterai que j'eus la faiblesse de mordre dans une tablette de chique. Mon sacrifice n'en a pas été amoindri, et je ne m'exprime pas ainsi à la défaveur de mon tabac à chique. »

« C'est donc à mon état d'abstinence que je dois certaines constatations. Incapable de vivre sans pipe à la bouche, et pour ne pas rompre avec mes résolutions, j'ai eu recours à une pipe de plâtre et, comme les enfants, je me suis livré au jeu recueillant des bulles de savon. Grâce à ce retour à l'enfance, j'ai pu constater que l'atmosphère avait perdu toute son humidité. Dès qu'une bulle quittait ma pipe, elle éclatait avec un bruit de cristal, un bruit sec. Jamais à ce point Saint-Ours n'avait été déshydraté. »

« N'est-ce pas, messieurs, qu'en présence d'une telle sécheresse atmosphérique, et de la menace des feux de forêts, il était urgent que nous trouvassions un système curatif ? »

« Si le feu attire le feu, comme un paratonnerre la foudre, il reste que l'eau se doit d'attirer l'eau ou l'humidité nécessaire à précipiter la crevaison du firmament. Je ne peux conseiller à chacun de vous de veiller en groupes sur vos galeries et perrons, les pieds au repos dans une cuvette d'eau ménagère, ni que toute la famille se livre au lavement des pieds avant le coucher. Ne serait-ce pas trop exiger des enfants qui tombent de sommeil dès le crépuscule ? »

« Permettez que je vous offre un succédané. Afin de monter l'humidité dans notre atmosphère paroissiale, ne serait-il pas recommandable que chacun de vous remît à quelques jours le « changement » des couches, et leur blanchissage, par conséquent ? Ainsi, toutes les chaises de la maison se trouveront « trempées » et cette humidité bienveillante se transportera, sans efforts, grâce aux consentements des plus âgés de

la famille, vers les lits, les sofas et les hamacs. »

« J'aurais pu, dans un effort louable d'humectation recommander que nos arrosoirs municipaux arrosassent sans relâche, du matin au soir, et du soir au matin, toutes les rues de la paroisse. Mais il aurait fallu que chacun de vous portât ses claques de caoutchouc en plein été et s'exposât ainsi à s'acheminer pieds nus, l'automne prochain, vers les fontes de l'hiver et du printemps. »

« Pouvais-je trouver mieux en l'occurrence ? Quant au retard à changer les couches des petits, j'invoque à l'appui une loi de la nature qui force l'humanité à se mouiller dès l'enfance. Pourquoi contrarier cette nature au moment où nous la conjurons de bien vouloir mouiller nos campagnes ? »

Les archives de Saint-Ours ne nous disent pas si les odeurs ammoniacales, propres à certaines pouponnières, ont eu raison de l'atmosphère iodée que répandent, sur la campagne, les fumées abusives des incendies de forêts. Toutefois, il reste qu'avant la première averse de rédemption,

les soirées ne durent point vibrer sous le croassement des savanes asséchées, et que la bière, dans les tavernes, ne put sans doute se prévaloir d'une mousse durable. Sous la sécheresse, comment vouliez-vous que les « beaux collets » des verres de bière eussent pu survivre aux bulles de savon ?

* * *

Quelques jours après sa fameuse assemblée du conseil, lorsque Joë Folcu, rencontré par les siens, dut reconnaître que l'application de ses principes hygiéniques n'avait pas apporté une abondance de pluie sur Saint-Ours, il avait eu recours, pour dégager sa responsabilité, à des explications quelque peu douteuses.

– Si votre confiance eût égalé votre naïveté, expliqua-t-il au conseil, vous auriez été, ce soir, en chaloupe dans nos rues.

Et devant les protestations de confiance exprimées par les plus crédules, le maire avait eu

le dernier mot :

– Si la confiance eût été votre lot, messieurs, chacun de vous, ce soir, aurait apporté son parapluie et ses claques en venant au conseil.

Chalet à louer

Jusqu'à l'âge de quarante ans, et que j'eusse passé une nuit dans le chalet *À l'orée du bois*, en face de la montagne, jamais la solitude nordique, et l'ombre d'une montagne, n'avaient occupé, à mon sens, une de mes nuits blanches avec autant d'appréhension morbide.

Habitué, dès l'enfance, à partager les vacances de mon grand-père, dans la solitude d'un camp de bois rond, je pouvais m'offrir, sans transition, ni trop d'impressions pour un tempérament nerveux, la rumeur métallique de la ville et le silence qu'habitaient la gent volatile et ma pression artérielle contre mes tympanes.

La chouette, qui chante sans écho et sur quatre horizons simultanément, n'avait jamais eu, pour moi, d'autre sens que d'annoncer « du beau temps » pour demain. Le clapotis du lac, sous la chaloupe, m'inspirait autrefois une image

littéraire que je n'ai pas encore utilisée avec avantage : l'eau clapote au rythme des pas de quelqu'un marchant la nuit sur les flots.

* * *

Avant que j'eusse passé une nuit blanche, dans ce fameux chalet à louer, avec l'ombre de la montagne, toutes les manifestations de la nuit n'étaient que pure matière à la littérature.

Les grenouilles, par exemple, dans les étangs, ronronnaient autrefois pour moi, comme de l'eau qui bout ; le pic-bois, dont le bec « vrillait » une écorce pouvait être confondu avec le grincement d'une porte sur des gonds rouillés ; les aurores boréales et leurs peignes lumineux auguraient une journée de grand vent pour le lendemain ; la lune, qui se levait dans un sapin, surgissait d'une toile d'araignée ; tous les pins, se détachant sur un fond lunaire, éveillaient la piété d'innombrables flèches de cathédrales. (Des maçons du moyen âge ont quelquefois donné à leurs pierres

aériennes des ajours comme en présente, à contre-jour, une branche d'épinette.)

* * *

Pourquoi, à l'âge de quarante ans, dans ce chalet au cours de mes dernières vacances, autant d'appréhensions morbides m'avaient-elles assailli de connivence avec les ombres de la montagne ?

Sur la véranda, derrière les moustiquaires, pourquoi, cette unique fois, n'éprouvais-je plus mes impressions toutes littéraires d'antan ?

Un camion lointain, chargé de planches, n'éveillait plus, ce soir-là, sur les routes raboteuses une salve d'applaudissements confiés à l'écho. J'eusse plutôt convenu de l'écroulement subit d'une charge de billes sur un ponceau sonore. Les ouaouarons ajoutaient à mon angoisse, en pinçant les cordes faussées d'une contrebasse tragique. Les remous de la crique à mes pieds, entre la montagne et le seuil du bois, remuaient d'étranges tonalités dont vibraient les

flèches des sapins. Ces arbres, comme des clochers, avaient-ils, dans l'ombre, des abat-sons ? Et pourquoi, vers minuit, à l'heure lunaire, la brise transportait-elle, dans l'ombre des sapins nordiques, les hurlements d'une foule en délire ? Dès que la brise tombait, des pleurs d'adultes occupaient ses intervalles, et des ricanements.

* * *

Quelles appréhensions morbides !...

Cette première nuit de mes vacances avait évoqué, ou invoqué, à l'aide d'attributs pourtant paisibles de la nuit, des temps mal compris.

D'où pouvaient bien venir ces grands pleurs lointains d'un martyr et les ricanements attribués par mon esprit déjà apeuré à des bourreaux mal payés ?

De quels souvenirs moyenâgeux la montagne s'était-elle prévaluée pour accueillir le repos d'un familier du Grand-Nord moderne ?

L'énigme de cette nuit d'angoisse me fut donnée trop tard, sur la route du retour, le jour suivant, par le facteur de la région, pendant qu'il me conduisait au chemin de fer.

Et voici les propos que me tint le facteur Joë Folcu, marchand à Saint-Ours de tabac en feuilles, de son métier, lorsque son parti politique n'était pas au pouvoir.

– Depuis le début de la saison, j'avais constaté que les locataires de ce chalet n'y passaient guère plus d'une nuit. C'est la semaine dernière, seulement, que j'ai pu constater la raison qui militait en faveur de son manque de popularité. C'est un beau chalet, à l'eau courante, et dont les fenêtres sont garnies de moustiquaires de cuivre. Les beaux sapins qui l'abritent ne manquent pas en nombre et en taille, et la vue sur la montagne porte loin. Mais, voici, qu'au flanc de cette montagne, et parmi les arbres, se trouve une vieille grange abandonnée. Des cadavres d'animaux, dit-on, furent laissés dans ces ruines,

et quelques chats, trop sauvages pour quitter les lieux.

Ces chats, autrefois, avaient rendu service. Dans la plupart des granges et écuries, vous savez, on élève des chats pour détruire la vermine, surtout la vermine avide de grains et même des bestiaux qu'ils dévorent tout vivants. Ces chats, monsieur, après un certain temps, se sont multipliés. Ils sont, aujourd'hui, des centaines, croit-on, et qui s'entre-dévorent, la nuit, faute de grains et autres provisions. La nuit, dans les montagnes, l'humidité est plus intense qu'ailleurs, et l'écho, de même.

C'est ici que Joë Folcu cracha de côté et raidit quelque peu les guidons de sa monture pour me dire tout simplement :

– Hier soir, pendant l'orgie des chats affamés, la brise a dû donner de votre côté.

Le vent n'aime pas qu'on le malmène

– Il y a des vents de face qui n'entendent pas que l'on vocifère à leur endroit. Les jurons, ils vous les retournent en plein visage et même vous les « rentrent » en pleine bouche. Pour les surmonter, il faut se courber, sur la route, en signe de respect, ou leur tourner le dos, signe d'abandon. Ce sont de grands courants qu'il faut prendre de front et nullement de biais. Ils sont entiers et recommandent la franchise en matière de manœuvre.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui tient ces propos, fait sans doute allusion au noroît ; ces vents en rafales qui vous ébranlent un bourdon jusqu'à lui faire sonner le premier « coup » d'un glas (signe de mortalité dans la famille du bedeau) ou qui « balancent » les enseignes d'un village jusqu'à faire grincer tous les dentiers, dans le verre du dormeur, sur la table de nuit.

Dans son échoppe, le marchand de tabac en feuilles, ne parle du grand vent qu'avec onction. Il faut en juger par le choix de ses termes, lui qui, habituellement, ne se mouche pas, chaque fois qu'il va se prononcer.

On comprend que les atmosphères en furie ne lui soient pas toujours hostiles. Toutes les pipes de ses clients ne sont pas garnies d'un couvercle, et, sous les températures agitées, le tabac bien attisé brûle « tout seul ». On sait aussi que les allumettes, dans la saison des grands vents, « fondent » avec rapidité. L'homme qui marche dans le vent, comme celui qui veille, près d'un feu d'érable, n'est-il pas constamment assoiffé ? Mais oui, messieurs, le vent invite à chiquer et toutes les conséquences ne peuvent nuire à Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Disons, pour compléter ce commentaire sur le tabac en « compressé », qu'il n'est pas recommandable de cracher dans le vent. De profil, ça s'effiloche... de front, ça « tapisse »...

Joë nous a promis une histoire tragique, attribuable au vent. Il y sera question, dit-il,

d'une girouette qui s'essayait à tromper les vents. Mais il était nécessaire, auparavant, qu'il fût montre de ses connaissances, en fait de vents.

Selon le narrateur, derrière son comptoir, nous devons au vent l'adaptation, par tous les pays, des modes uniformes de la coiffure et des anciennes coupes de la barbe et de la moustache.

– Pourquoi, précise-t-il, portons-nous une raie, dans les cheveux, ligne de séparation qui s'ouvre du milieu du front jusqu'à l'occiput ? C'est le vent, messieurs, le vent de front, qui séparait ainsi, autrefois, la chevelure en deux parties égales, inspirant alors la mode des têtes fendues symétriquement.

Joë Folcu donne un sens divinatoire à la raie, dite du milieu. Ceux-là, qui s'y conforment de nature, font preuve d'un caractère franc et de courage, d'intrépidité même. En regard du vent, comme de la vie, ils se présenteront de face. Leur chevelure ouverte en deux en fait foi.

Disons-nous, pour faire suite aux données « chiromanciennes » du marchand de tabac en feuilles que la chevelure séparée de côté ou au-

dessus de l'œil indiquerait un caractère fuyant, propre seulement aux individus se présentant de profil à la brise ? Quant aux têtes lisses, feront-elles illusion d'indifférence, ou consentiront-elles de nature à tout compromis ? Et la coupe, surnommée brosse, celle des cheveux courts qui se tiennent debout, qu'en ferons-nous ?

Appartient-elle à ceux qui manifestent, inconsciemment, un désir bien arrêté de marcher la tête en bas, autrement dit, marcher au plafond comme certaines personnes pleines de « pep » ?

Si le port de la barbe et de la moustache fut inspiré par des réactions, en présence du vent, avec les conclusions que l'on sait des chevelures, prêterons-nous aux barbiches, à deux pointes, le même caractère imputable aux rayés par le centre ? Que dirons-nous alors des moustaches qui ont en poils la seule dimension d'un doigt posé en travers sous le nez. Un doigt appuyé, debout, contre les lèvres, n'est-il pas une invitation à la discrétion ? À quel vent appartient donc la moustache embroussaillée ?

Je commence, maintenant, à comprendre la préférence qu'affichent certains grands diplomates pour la calvitie et les faces rasées de près. Les vents internationaux les plaçaient trop à la merci des journalistes quelque peu physionomistes.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que son entretien, sur les vents, avait emporté vers des considérations élargies, eut, en définitive, pitié de ses auditeurs en revenant à sa promesse d'une histoire tragique, imputable aux vents.

Au carrefour des grandes maisons commerciales d'un petit village, dit-il, un certain Arthur Paiement, inventeur de naissance, avait garni, sur le toit de son magasin, sa girouette ancestrale, d'une hélice énorme d'avion.

Maintenant que le ciel s'offrait à de nombreux parcours de services aériens, ça faisait, avait-il pensé, plus moderne et plus utile. Les aviateurs, devenus familiers avec cette girouette, n'allaient-ils pas s'habituer à la consulter sur la direction des vents ?

Arthur Paiement n'avait pas que des visées aériennes. Avide, en somme, de se consacrer à la politique municipale, cette hélice n'allait-elle pas mettre son village en vedette parmi les compagnies, les services aéronautiques fédéraux et les voyageurs de l'air ? Sait-on jamais si, grâce à cette simple girouette, certains cultivateurs n'eussent pas, un jour, à soumissionner quant au choix d'un terrain propice à l'aménagement d'un aérodrome ? Ne suffisait-il pas d'y avoir pensé ? Et Arthur Paiement, négociant en « liqueurs douces », faisait le rêve éveillé que l'on baptisait le futur aérodrome de son propre nom de famille. Qui oserait, alors, lui disputer ses réélections à la mairie ?

Le vent, de poursuivre Joë Folcu, peut favoriser de belles destinées. Il suffit, comme la girouette, de lui obéir.

Toutefois, que seraient devenus les avions, s'ils eussent écouté les conseils de cette girouette ? Car le vent de cette vallée, conduit par une brèche immense creusée entre deux montagnes, à trois milles du village, soufflait

souvent du noroît, tandis que plus haut, dans le domaine aérien, il passait en rafales de l'est à l'ouest. Arthur Paiement ignorait, tout inventeur qu'il fût, combien les aspérités de la région pouvaient changer le cours des vents.

En fait, trompés une fois par cette girouette, les pilotes avaient pris l'habitude de passer plus au nord. L'inventeur, toujours sans comprendre, s'en désolait.

Comme les vents sont variables et capricieux ! Après avoir brisé la carrière politique d'Arthur Paiement, ils devaient réclamer sa propre vie.

Debout sur le toit de son magasin, sa plateforme d'observation et d'expérience, l'inventeur, un jour qu'il maudissait les pilotes d'avoir négligé son village, ne s'était pas rendu compte que les vents puissent réagir contre ses vociférations et changer subitement de cours.

Méchamment, et pour se venger, dira Joë Folcu, la brise avait, sans crier gare, changé la position de la girouette et l'hélice, décapité d'un seul coup l'inventeur mécontent.

Les vents n'aiment pas la contrainte et que l'on change leur cours. Ici, ils s'étaient vengés de la vallée.

Rebouteur relégué au jardinage

Dès l'âge de raison, avant qu'il s'adonnât aux pratiques de la profession de rebouteur, Paul Lusignan (prononcez « Pit », selon l'usage), septième enfant mâle chez lui, s'affirmait déjà parmi les siens du cinquième rang comme redresseur de torts. Généralement, du côté des forts, il incitait les opprimés à tourner le dos aux revendications. C'était dans sa nature.

– En voilà un enfant prédestiné au clissage des membres fracturés, m'expliquait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles. Comme futur rebouteur, ne préparait-il pas des patients, puisqu'il invitait ses compatriotes à présenter leur petit derrière à l'ennemi ?

Il reste qu'après plusieurs années de ce régime, où la soumission ne le cède en rien aux clisses et aux fractures, on boite beaucoup plus qu'ailleurs dans le cinquième rang de l'arrière-

concession.

Avant que ses dons de rebouteur fussent reconnus, et qu'on y eût recours dans Saint-Ours, Pit Lusignan avait exercé sa main de thaumaturge en se livrant à la réparation des meubles, des pattes de tables et de fauteuils en particulier.

L'anatomie du corps humain n'est sans doute pas inspirée de celle du mobilier canadien, mais le futur « ramancheur » n'en avait pas moins appris à faire tenir des clisses et à fixer, selon la pression donnée, des pansements. Pendant que les morceaux fracturés adhèrent l'un à l'autre au moyen de colle à bois, de même les ossements reprennent vie par le contact prolongé. De toute façon, ne faut-il pas que ces morceaux tiennent en place ?

Entre-temps, Pit s'était essayé à réparer des pattes de chats et de chiens, n'en déplaie aux théories médicales qui s'objectent à ces réussites. Patte pour patte ; os pour ossement.

À l'âge de vingt ans, la porte du rebouteur était déjà garnie, en matière d'enseigne professionnelle, de deux tibias en croix. Ces

emblèmes donnaient espoir aux estropiés. On ne doit pas les confondre avec ceux que l'on surmonte d'une tête de mort et qui préviennent le danger et plus précisément le poison.

Or le soir, entre sept et huit, il y avait autant de patients chez Pit qu'on en trouve habituellement dans un bureau de poste à l'heure de l'arrivée du courrier. C'est donc vers l'âge de vingt ans que le ramancheur commença d'éprouver des difficultés professionnelles avec le médecin proprement dit et attiré du village.

À juger de la foule, qui se portait tous les jours au-devant des connaissances médicales attribuées au nouveau rebouteur, devons-nous conclure que la moitié de Saint-Ours boitait en diable ? L'affirmative eût justifié l'aménagement d'un hôpital ou d'un hospice.

La popularité de Pit Lusignan lui venait surtout de ses dons supposés de thaumaturge.

– Quand on peut ramancher une patte de chat et l'épaule démiée d'une vieille fille, dira Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, quel estomac « bouché » résisterait à un toucher si

habile ?

Disons, de l'honnêteté de Pit, qu'elle avait été honorable. Lancé dans la vie comme ramancheur, le malheureux ne se croyait pas responsable de tous les talents qu'on lui prêtait dans la paroisse.

– J'ai bien appris mon métier de rebouteur, expliquait-il, en réparant des pattes de tables et de chaises, mais quant aux panneaux et aux bourrures, je m'en lave les mains.

Et les malades saintoursois, et ceux qui redoutaient de le devenir, ne le tenaient nullement quitte, puisque chacun le consultait, qui pour un mal de dents, une apparition subite de cors aux pieds, qui pour la constipation, qui pour le « corps lâche », d'autres pour des maux de reins ou des hallucinations en rêve et en plein jour.

Avant que le médecin diplômé, le vrai médecin du village, présentât son rapport au Collège des médecins de la province, on raconte que Pit Lusignan était appelé à se prononcer, séance tenante, sur des maladies d'animaux susceptibles de se communiquer aux hommes de la ferme. La Société des médecins-vétérinaires

allait-elle s'en mêler ?

– Il est des popularités bien encombrantes, surtout lorsque les animaux se mettent de la partie, conclura Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui se plaignait, à cette époque, d'être venu au monde avec des oreilles décollées.

Comment surseoir ? Allait-on demander à Pit Lusignan de la pluie afin de sauver des moissons de carottes ? Le rebouteur ne présentait pas de notes à ses patients, ni ne prescrivait, mais les cadeaux en espèces et en argent qu'il recevait de ses consultations n'étaient quand même nullement portés au débit du médecin en titre, devenu par conséquent son ennemi. En politique, Pit eût sans doute été élu haut la main.

– Et si son bureau de consultation, d'ajouter Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, eût été situé en face de celui du véritable médecin, l'herbe aurait poussé sur le trottoir du docteur.

Après avoir accusé réception au premier avertissement du Collège des médecins, Pit Lusignan s'en était allé avec empressement chez le médecin du village.

– Ma pratique de la médecine n'est pas illégale, avait-il énoncé, en ouvrant le débat, puisque, en définitive, je ne guéris personne...

– Mais, mon cher confrère, vous les estropiez davantage...

– Et pourquoi vous en plaindre, docteur, puisque je les ajoute à votre clientèle ?

– Me prenez-vous, avait alors rétorqué le médecin, pour un marchand de cannes et de béquilles ? Et même si cela était, n'est-ce pas vous qui répareriez encore ces béquilles ?

Plutôt que de s'injurier plus avant, le rebouteur et le médecin avaient préféré s'en tenir à un compromis. Puisque la clientèle en tenait pour la pratique illégale de la médecine, devait-elle payer de sa santé une telle ignorance de la législation ?

– Si mes os en croix, à l'entrée de ma grange, retiennent de préférence la confiance de ceux qui ont perdu foi en votre plaque de cuivre, pourquoi ne pourrais-je vous consulter, après coup, sur leurs maux et, sûr de vos connaissances, les leur

appliquer ?

– Si vous me payez la consultation, sur chacun de leurs maux bénins, avait accepté le médecin, et que leurs cadeaux vous dédommagent amplement, je n’y vois plus d’inconvénient. Votre rôle d’intermédiaire bienfaisant se résumera, en somme, à celui d’un infirmier.

Cette entente fut rapidement divulguée dans Saint-Ours, et Pit Lusignan, aujourd’hui, ne soigne plus que les fleurs de son jardin. On dit qu’il n’a pas recours à l’expertise d’un horticulteur.

Du théâtre au magasin

Doué pour la littérature dramatique, de tous les arts « le plus mal en point » dans la province, Joë Folcu s'était prononcé, dès la vingtaine, pour le négoce.

Dans un Saint-Ours, où les granges et la salle paroissiale s'ouvraient aux spectateurs, son comptoir de marchand de tabac en feuilles, derrière lequel aujourd'hui il pérore, ne valait-il pas une rampe de théâtre et ses globes de lampe ? Que de papillons de nuit, pendant les répétitions, y avaient brûlé leurs ailes ? L'hiver, dans le parterre, le poil de certains manteaux frisait à la chaleur ; il se contentait quelquefois de puer.

L'art dramatique incite, naturellement, au commerce. Pourquoi réunir une audience pour lui offrir, par le truchement de l'illusion scénique, des idées, des sentiments, des intrigues et des panoramas coloriés ? Les nécessités de la vie,

pourquoi ne pas les vendre de porte en porte, ou de l'autre côté du comptoir ? Chaque vendeur n'est-il pas, le plus souvent, acteur ? Aux distractions (goût de la variété et du « marchandage » qu'il offre à sa clientèle, grâce à l'art oratoire et au maintien discipliné de son attitude, n'ajoute-t-il pas, à la marchandise désirée, une illusion scénique propre seulement, direz-vous, au théâtre ?

Et, d'ailleurs, ce côté nomade de la question ne se discute pas. Le théâtre fut imaginé par les troubadours qui n'invitaient pas les donzelles chez eux. Le premier théâtre de Shakespeare était aménagé dans la rotonde achalandée d'une auberge. C'était bien à l'époque où les troubadours gelaient dehors.

– Pourquoi, ajoutera Joë Folcu, s'empiler aujourd'hui dans un théâtre qui rappelle en tout point l'architecture d'un foyer d'hôtel, tandis qu'une échoppe se met à votre disposition, et que l'acteur y débite son rôle pour chacun de ses clients.

L'atmosphère du magasin n'est-elle pas celle

du théâtre intime ?

Dans sa boutique, et l'œil rivé sur ses couteaux à tabac, Joë Folcu défend encore ses décisions de la vingtaine : le théâtre prédispose au négoce. Pendant qu'il tient ses propos, le tabac en feuilles est suspendu à des fils, comme des viandes fumées et taillées dans le plus mince : le beau décor d'un bourreau moyenâgeux qui eût conservé, bien en vue, des échantillons des « parties » les plus vulnérables de ses suppliciés.

– Pour tenir un rôle morbide et parler de la mort, trouverez-vous mieux qu'un agent d'assurance-vie qui eût pratiqué, dans sa jeunesse, le grand guignol ?

« Celui-là, de porte en porte, se passe de décor pour vous enjoindre à songer à la mort. Son livre allongé des perceptions hebdomadaires sous le bras, il rappelle en tout point le médecin appelé trop tard et sa trousse inséparable. Pour assurer votre vie, il prendra au besoin des faux airs de croque-mort. Dans tous les grands drames classiques du théâtre, on y parle en vers de l'amour et de la mort. Sans les chiffres, qui se

placent mal dans un alexandrin, le démarcheur rimerait quelquefois à la tête de l'escalier, ou dans le parterre des plains-pieds. »

Maintenant, Joë Folcu vous entretiendra sur le théâtre des scènes exotiques.

« Chez l'épicier, le bon détaillant parlera de l'Orient avec plus d'aisance que dans le théâtre grec. Les épices viennent d'Asie et ses relents se targuent de mieux l'évoquer, par ses poivres, son ail, ses vinaigres, ses moutardes et ses paraffines, que les scènes de Paul Claudel empruntées à la Bible et à la Palestine.

« À cette époque de guerre, où nos alliés en sont réduits à pressurer l'essence des oignons, pour l'adjoindre à la composition des parfums exotiques, pourquoi l'épicier qui fait commerce de ces légumes de tout repos, n'en tirerait-il pas la poésie orientale des brûle-parfums passés à l'étranger pour fins de négoce ? »

Et Joë Folcu de conclure sur le théâtre exotique :

« Pour moi, simple marchand paroissial de

tabac en feuilles, j'ai des tabacs fins et parfumés, que personne de vous ne pourrait fumer au théâtre, une fois le rideau levé. Plutôt que de fumer au foyer et pendant les entractes, passez chez le marchand de tabac et l'illusion scénique sera la même. »

Somme toute, Joë Folcu n'aime pas que le théâtre s'adonne aux décors de carton et que ses tirades se désintéressent du boniment commercial. Le sujet est secondaire en art, et le décor tout aussi bien, direz-vous. L'esthétique du théâtre en souffrirait-elle qu'on la pratiquât dans un décor où l'utile fût mêlé à l'agréable ?

Toujours pour me conformer aux théories de Joë Folcu, j'ajouterai que le théâtre a déjà connu, par le truchement de la radio, la substitution du décor visuel à celui du son, et que la valeur artistique d'un sketch, ou d'une émission quelconque, n'est pas estropiée qu'on l'encadre proprement d'une recette de salade aux légumes et d'un boniment sur les vingt-trois méthodes de « presser » un pantalon sans qu'il prît feu.

Jules Romains, dans ses cours sur la

versification, soutenait qu'une recette culinaire pût être rédigée en vers et qu'un poème sur les patates n'a rien d'inférieur, en matière d'esthétique, à celui qui traite de l'amour ou d'un couronnement de bête à cornes dans une exposition agricole.

Le théâtre mène à tout, sans que ses conditions de mise en scène, ou que les réactions du public ne l'y aient invité. Le théâtre improvisé sur place, dû en Italie à l'initiative de Pirandello, peut aussi bien trouver son expansion chez un corsetier que dans un salon de coiffure, dirons-nous en définitive pour ne pas nous opposer au marchand de tabac en feuilles.

Mais Joë Folcu s'est abstenu de nous donner les véritables raisons de son entrée dans le négoce. Selon son habitude, il trouve toujours après coup les raisons de ses décisions. C'est un peu comme chez le narrateur dont les idées lui sont suggérées par les mots.

Voici pourquoi, malgré d'excellentes dispositions, le théâtre est subtilement devenu hostile à Joë Folcu. L'histoire remonte à une

distribution de prix, alors que le jeune Joë Folcu, bien en forme, achevait de débiter, devant son curé, le frère supérieur de son collège et tout le village réuni dans la salle paroissiale, un « compliment » d'usage emprunté à Victor Hugo, *Après la bataille*.

L'enfant, qui ne connaissait pas encore le micro, avait su mimer les personnages de son récit. « Mon père, ce héros au sourire si doux », lui avait arraché une grimace dont l'auditoire s'était esclaffé. Bien qu'il portât des culottes de velours vert, le petit Joë s'était essayé à mimer la physionomie du cheval que montait cet illustre père « au sourire si doux ». Quant à l'Allemand du récit, couché parmi les morts, et qui demandait à boire, Joë lui avait donné une gueule d'ivrogne, et avec la facilité qu'on lui connaît depuis.

Vers la fin du poème, on sait que le blessé, en matière d'appréciation pour la gourde que le « père » lui tendait, et après qu'il se fût abreuvé, lui tirait une balle dans son chapeau. Le cheval, comme il est dit dans Hugo, « avait fait un écart en arrière », mouvement historique dont s'était

prévalu le petit Joë pour sauter à son tour. Mais ici, l'enfant avait ignoré qu'il déclamaient dans le voisinage d'une colonne toute de fer et qui soutenait le plafond de l'immeuble.

D'un seul bond (un bond de cheval vigoureux, sans doute) le jeune Joë Folcu s'était assommé contre l'architecture de la salle paroissiale et il avait fallu, la stupeur passée dans l'auditoire, le ranimer avec un bloc de glace et pour cinq sous de « bâtons forts ».

Une lucidité bienheureuse

Sous l'anonymat *Bien à vous, monsieur*, plusieurs Saintoursois m'avisent qu'ils ne connaissent pas, rue Saint-Joseph, dans leur village, un nommé Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui anime habituellement de ses commentaires les contes dominicaux de *La Patrie*. L'esprit de ce personnage m'en serait-il exclusif ?

J'ignorais qu'on eût à ce point, surtout chez certains de Saint-Ours, le sens du cadastre et des registres baptismaux. Des *Bien à vous* m'assurent avoir questionné, sur la présence anticipée d'un Joë Folcu à Saint-Ours, les plus âgés de la paroisse et des rangs de l'arrière.

N'en déplaise à ces messieurs, ou à leur écriture renversée, je connaissais leur village bien avant qu'on y eût installé l'eau courante sous les fauteuils à trou et la « pochette » électrique dans

ses rues. Sans qu'il portât des oreilles décollées, et qu'il empestât le tabac fort, Joë Folcu a toujours été, à Saint-Ours, le prototype des fainéants raisonneux sur la rive sud du Richelieu.

Son négoce de tabac en feuilles lui permet, entre les heures consacrées aux repas, de s'occuper de présages, en tant que septième d'une famille dont il est le dernier survivant. Et l'on sait que chacun, dans ce bas monde, s'entretient constamment d'un avenir qu'il ignore et qui l'intéresse avant tout.

Comme le Fabrice de Stendhal, sur son cheval anglais de race, Joë Folcu, derrière son comptoir, rue Saint-Joseph de Saint-Ours, n'entend pas que l'on fasse des objections avec les diverses pièces de son ignorance. Car son manque de culture, en dehors de celle du tabac, lui a fourni des conjectures sur lesquelles il faut compter, à moins que l'on soit dépourvu d'esprit dans le sens où il l'entend. La plupart de ses prédictions se réalisent, et les autres font rire les hommes gras.

N'est-ce pas déjà une recommandation ?

Vous reconnaîtrez surtout Joë Folcu au nombre toujours croissant des imbéciles qui l'entourent. Il n'a pas leur culture et c'est en vertu de cette ignorance avouée qu'il s'efforce à prouver, comme il est d'usage en psychanalyse, « que ne peut s'éloigner de la lucidité qui veut ». Dans un défaut de raisonnement, il y a toujours la raison de ceux qui n'en ont pas. Ne suffit-il pas de suivre un faux raisonnement jusqu'au bout pour devenir inventeur ?

De nature, le marchand de tabac en feuilles sort des sentiers battus sans s'accrocher aux arbres.

Toutes les marques d'imbécillité, à condition qu'elles soient originales, sont pour Joë Folcu des points de repère dans ses présages, et c'est à prouver la lucidité de ceux qui donnent cours, naturellement, à leur manque de logique accepté, qu'il a trouvé un sens nouveau au monde, et que s'exerce, à coup sûr, son application pour les prédictions. À ceux qui n'ont pas d'idée

préconçue, il en a pour eux ; à ceux qui ne s'attendent à rien pour leur compte, ainsi que les tireuses de cartes, il augure dans le domaine des choses ordinaires à la vie et sur une grande échelle.

* * *

Or, cette logique, grâce à laquelle un homme ne se peut désaxer, et qui rend Joë Folcu identifiable, même à Saint-Ours, ne lui donne-t-elle pas raison de s'attendre à tout dans un monde où tout peut se produire ? Dans l'intervalle, il fait profession de marchand de tabac en feuilles et ne se préoccupe nullement des symboles que représentent en l'air les fumées de ses pipes, ni que les rideaux de ses clients, le lendemain d'une veillée, sentent souvent très mauvais.

— Si le tonnerre se fait entendre à votre gauche, expliquera-t-il, c'est de mauvais augure, direz-vous comme tout homme sage et selon la légende. Et vous aurez grandement raison de

placer ainsi votre semblable sur ses gardes. Car si le tonnerre doit endommager une grange, par exemple, durant l'orage, ce désastre ne se produira pas à votre droite, le tonnerre ayant tonné, au-dessus de la grange à votre gauche.

Et tant de logique, en matière de présage, vaut à Joë Folcu, l'oracle prononcé, de cracher du côté opposé au crachoir.

— Les grands malheurs se produisent toujours du côté qu'ils sont !

* * *

À Saint-Ours, il y aura toujours un Joë Folcu et qui s'ignore, de même qu'un beignet à Sainte-Rose. Il est probant, toutefois, que le Saintoursois Joë Folcu s'identifie mieux sur l'autre rive du Richelieu, à Saint-Roch. Un beignet de Sainte-Rose ne passe point inaperçu à Montréal. Est-ce à dire qu'entre Saintoursois, la logique d'un Joë Folcu serait seule à dominer et qu'on ne se reconnût point ?

Pour les *Bien à vous* qui m'écrivent, je relèverai un autre trait de logique propre à Joë Folcu, afin qu'il ne passe plus inaperçu.

À l'époque des batailles de coqs, entre la grange et le tas de fumier, le dimanche avant souper, une Société protectrice des animaux, dont le siège social se trouvait à Sorel (non celui des animaux maltraités, mais bien celui des adeptes de la protection), avait fait circuler une requête pour inciter les « amateurs » à discontinuer cette coutume.

– Et pourquoi ? disait Joë Folcu, et pour quelle raison ? Je voudrais bien savoir. Sans parler de la cruauté dont s'accompagnent ces combats, cruauté que Joë n'eût sans doute pas admise, dans un siècle de guerre internationale, le propagandiste de la protection des animaux avait invoqué plutôt des raisons d'ordre économique. C'était peut-être la meilleure façon d'influencer le « raisonneux ».

– Si les coqs batailleurs, dont les ergots sont garnis d'acier, se réchappent de ces combats, ne risquent-ils pas de survivre à des infirmités dont

les poussins hériteront ?

Comme il était ici question de présage, Joë Folcu se sentait à l'aise.

– Les poules estropiées de naissance, moins coquettes et plus réfléchies, engraisseraient d'autant et s'appliqueraient mieux à l'industrie de la ponte. La poule féconde se doit de vivre plus souvent accroupie que debout.

En mal d'argument avec un voyant, le propagandiste avait invoqué la question de cruauté.

D'un coq qui survit à la bataille, avait répondu Joë avec désinvolture, et de celui que vous tuez pour le chaudron, lequel a droit à la pitié de la société ? Le premier souffre glorieusement et l'autre meurt piteusement de ses blessures, pour être mangé ensuite. Si un coq succombe à la bataille, il est trop en charpie pour la mangeaille et se fait enterrer comme un homme.

C'était à l'époque où la logique avait le dernier mot.

Haine de chien, rage de voisin

Il existe encore, entre voisins, des haines ancestrales. Ceux-là, jamais leurs clôtures mitoyennes, et toujours en bon ordre, ne sont garnies de barrière. Entre ces maisons, l'herbe pousse drue. C'est qu'on arrose fréquemment cette végétation, de peur qu'elle ne sèche et que l'un des voisins n'y mette le feu, lorsque le vent donne du côté de l'autre. Les puits en commun, au croisement des routes, la crainte des poisons les relègue. Même qu'on y jette, par expérience, des grenouilles et qu'elles y meurent le plus souvent de faim.

Quelquefois, on ne connaît pas les raisons de ces haines. Elles sont trop anciennes, mais quand même inhérentes aux biens laissés par les vieux.

De tels voisins feignent de s'ignorer et pourtant, à force de s'observer à l'écart, des descendants se connaissent mieux que des amis

entre eux. Derrière les persiennes, la méchanceté s'ennoblit dans l'humidité.

* * *

Selon Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, les animaux de la ferme partagent les querelles de leurs maîtres. Les chiens s'observent des galeries et ne lèvent jamais la patte contre les clôtures mitoyennes. Les bestiaux, à l'heure de la traite, ne broutent pas entre les maisons ennemies et y déposent plutôt leur bouse en matière d'indifférence. Les pigeons font de même lorsqu'ils survolent, chaque lundi, jour de blanchissage, la corde à linge de la famille. La nuit, les granges et les écuries ne s'échangent-elles pas leurs rats les plus affamés, et, les cheminées, leurs chauves-souris ?

– J'ai connu, dira Joë, des chevaux de traits qui « tiraient » beaucoup mieux, sur la route, en passant devant la façade voisine, même si les ennemis de leurs maîtres, derrière les concombres

grimpants des galeries, ne pouvaient assister à leurs exploits de chevaux « sans-cœur ».

Toujours en face de chez le voisin, c'est là que les essieux cèdent le plus souvent et que les chargements de cailloux ou de terre glaise, invariablement, se renverseront.

Disons que les charretiers ne sont pas seuls dans la manœuvre et que le cheval, au repos devant le jardin, pendant les réparations d'urgence, n'attend pas l'ordre de son maître pour y plonger la tête et manger, pour une fois, des fleurs qu'il déteste en principe.

* * *

Joë Folcu, habituellement, n'aime pas que l'on se déteste sans raisons avouées. Comment voulez-vous que l'on se mêle à la querelle ? Il revient pourtant à chacun, dans une paroisse, d'embrouiller les cartes ou d'établir une paix sans recours. Ces pauvres voisins vont-ils donc faire classe à part, dans le cinquième rang de leur

arrière-concession ?

Et c'est alors que Joë Folcu me raconta comment les animaux des Cormier, partageant la haine de leurs maîtres, étaient parvenus, mais sans intention préconçue, à mettre fin à une querelle ancestrale.

Je n'ai pas à dire avec Joë que les vaches, désireuses de paix, poussèrent leur exemple d'humanité jusqu'à s'entre-lécher par-dessus la clôture, ou à manger toute l'herbe mitoyenne. Bien au contraire, elles pratiquaient la ruade entre elles et plusieurs belles bêtes, sur la route, et malgré les vachers, se déchirèrent mutuellement le pis.

Comme partout ailleurs, entre les branches cadettes des Cormier, voisines seulement d'un arpent, les persiennes donnant les unes vis-à-vis des autres étaient closes et les animaux, chaque fois qu'ils s'entrevoyaient, séparés par la clôture, levaient la tête avec dignité... même les vaches.

Quant aux chiens, dédaigneux des pistes et des odeurs, nous leur accorderons ici des rôles de vedettes, puisque toute cette histoire va reposer

sur l'un d'eux, le défunt Rover, chien berger à cette époque et suffisamment bâtard de race pour marcher le derrière plus haut que la tête et dont le museau, au naturel, ne quittait pas le sol. Fouilleur né, Joë Folcu aurait dû le surnommer « charrue ».

Or, le chien-charrue, généralement peu nourri, était assigné à la grange de l'un des Cormier et en montait la garde. Inutile d'ajouter qu'avec ses allures si peu canines, la vue de cette bête, encadrée dans une porte de grange, était effrayante.

* * *

En vertu de sa rage ancestrale, le voisin de cette grange si bien gardée, le frère Alfred Cormier, avait conçu le projet de l'incendier si l'autre frère Cormier eût retardé quelque peu de renouveler ses assurances.

Mais comment devait-il procéder pour s'attirer les amabilités du chien-charrue et afin qu'il pérît

dans l'incendie de la grange ? Car l'animal ne devait pas survivre. Doué d'un instinct développé à la mesure de son manque de développement physique (la loi des compensations, n'est-ce pas ?), le chien Rover, après l'incendie, aurait doublé sa haine envers l'incendiaire et les suspicions eussent été éveillées.

Plusieurs tentatives de séduction, auprès de l'animal, à l'aide de sucreries, avaient déjà été concluantes. Rover ne résistait pas à un carré de sucre et d'emblée il franchissait la clôture. Mais à peine était-il en possession de sa part des politesses qu'il retournait à son poste de gardien, dans l'entrée de la grange. C'est là qu'il dégustait, au grand désavantage d'Alfred Cormier.

* * *

Nous dirons que toutes ces tentatives n'étaient que préliminaires au grand soir, le soir même où les voisins Cormier allaient se trouver en

défaveur vis-à-vis de la compagnie d'assurance. Pour l'exécution de son projet, Alfred avait d'autres cordes à son arc. Maintenant que le chien, le soir tombé, avait pris l'habitude bien ancrée de répondre à l'appel du sucre, il ne restait plus qu'à ajouter le dernier fion au projet.

Puisque le chien-charrue, en grossier personnage, s'empressait, le carré de sucre en gueule, de retourner à la grange, pourquoi Alfred n'en aurait-il pas profité ?

— Tu réponds à mes invitations, mais tu manges chez toi, avait monologué l'incendiaire. Ce désir tant exprimé de rentrer chez toi, la gueule pleine, va me servir, saudit chien que t'es !

Et c'est ainsi que le grand soir venu, Alfred Cormier, tout en offrant ses sucreries au chien-charrue, ne l'en avait pas moins imbibé d'essence, avant que d'y mettre le feu.

Le chien Rover, transformé en torche vivante, devait, selon Alfred, rentrer ventre à terre, et le museau itou, dans sa grange, et l'incendier.

– C’est toué qui va mettre le feu, maudit sans-cœur, avait-il pensé.

Mais ce même Alfred, si haineux qu’il fût, et si débrouillard, n’avait pas compté sur les méfaits d’un chien partageant la haine ancestrale de ses maîtres.

Le poil enflammé, et la gueule pleine de sucre, c’est bien vers la propre grange d’Alfred que le chien incendiaire avait dirigé sa course.

En moins d’une heure, chien et grange s’étaient anéantis ; et sans que le frère voisin ne vînt à la rescousse. Les deux familles avaient assuré leurs granges respectives à la même époque, et celle d’Alfred se trouvait également « à découvert » en présence des assureurs.

Le lendemain, de conclure Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, les familles Cormier avaient adopté le principe de se « sacrer la paix » mutuellement.

– Sait-on jamais, avec des animaux haineux...

Frais peint

La guerre, avec ses restrictions affectant notre consommation nationale, culinaire autant que vestimentaire, nous achemine vers la recherche des succédanés. De 1914 à 1918, l'oléomargarine se substituait au beurre ; les dépôts de l'eau de mer, au sel minéral ; la cire durcie et parfumée, pendant la grippe espagnole, au camphre ; la cassonade, au sucre.

Maintenant, de s'écrier Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, les bas de soie, pour les dames qui lèvent la patte (ou le nez) sur les bas de coton et de laine par trop « couventins », livrent leurs jambes à des teintures destinées à remplacer les effets chatoyants de soie. En d'autres termes, nos « créatures » vont se peinturlurer les mollets et les avant-bras, faute de soie à ver ou de soie de bois.

Patriote sans commentaires, Joë Folcu aurait

bien recommandé que l'on se graissât les jambes au jus de chique, mais il redoutait que la peau de ces dames fût par trop sensible. La peinture est plutôt d'usage.

* * *

L'affiche *Frais peint*, qui orne aujourd'hui ces propos, ne convient pas seulement aux galeries fraîchement peintes et au seuil des portes. On constate que ces avis pourraient tout aussi bien s'accrocher aux jupons d'une mondaine sortant d'un salon de coiffure. Il ne s'agit plus, maintenant que nous sommes en guerre, de mettre le public en garde contre une banquette fraîchement peinte, mais de protéger notre mobilier contre les jambes fraîchement engluées. « Attention ! madame est peinte ! » remplacera l'avis généralement émis quant aux blondes : « Attention ! madame est teinte ! »

Avec les tissus et leur prochaine restriction, nos compagnes vont-elles restreindre le port des

petits chapeaux ? Vive le retour des belles boucles de coton dans les chevelures et les petits bouquets de fleurs piqués dans les frisettes ! En raison des tissus mis à la ration, vive l'écourtement économique des jupes ! et, avec le manque de soie pour les gants, nous retrouverons madame se promenant, les mains dans les poches, tout comme les hommes. N'est-ce pas nous qui donnerons enfin le ton de la mode ?

Ici, Joë Folcu propose que l'on ait recours aux mitaines en peau de nos grand-mères. Comme ces cuirs étaient commodes en buggy, ils serviront tout aussi bien aux courroies dans les tramways.

– Et si le caoutchouc vient à manquer pour les claques, nos sœurs se dandineroient en souliers de bœufs.

Joë en louche d'appréhension et se retient, par galanterie, de cracher de côté. En homme prévoyant, il entrevoit, de même, l'abandon de l'automobile et ses folles dépenses de lubrifiants.

– À Saint-Ours, comme à Montréal, aussi bien qu'à Sorel, la femme grassette devra s'équilibrer sur la selle d'une bicyclette. Finis les longs

stationnements, aux coins des rues, où nos blondes prenaient le tramway en posant la patte sur les hauts marchepieds. Vive les pédales qui ne se prêtent pas aux couvertures du buggy ! Laissez venir à moi les mollets bien tournés, qu'ils soient teints, peints ou enfournés dans le coton ou la laine.

* * *

Parlant du maquillage des jambes, et de la petite couture des bas finement dessinée du haut en bas, et de bas en haut, sur le mollet, Joë Folcu en vient à désirer, l'égoïste, que la guerre se prolonge.

– Pourquoi le maquillage des mollets, dira-t-il, ne se garnirait-il pas d'une petite couture dessinée, tandis qu'autrefois les joues fardées portaient des petites mouches noires : ce point final d'un grand flirt, comme on disait alors ? De même qu'autrefois, le « papier collant » n'avait pas été inventé pour les joues de ces dames, nous

leur recommanderons de se coller des « mouches de beauté » sur la jambe, remplaçant ainsi le *Cutex* employé depuis peu dans la réparation des mailles de soie.

Et Joë Folcu d'enlever sa chique pour s'écrier encore : « Vive le régime guerrier des « frais peints » ! » C'est une véritable économie pour chacun des contribuables qui n'auront plus à remplacer les « échelles » de la soie par de nouveaux bas. De même qu'un homme économe polit ses propres souliers à la maison, nous pourrons *shiner*, dans le hangar, les jambes de nos « créatures ». N'est-ce pas autant de gagné !

Vétéran de la guerre mondiale, Joë conclut selon l'usage : « Ousqu'il est l'Allemand qu'on le tue avec nos économies ? »

* * *

Puisque nous sommes à la ration, quant à la soie et à ses usages, Joë Folcu ne se contente pas d'un prochain retour aux anciennes modes

vestimentaires pour se réjouir. Il se demande s'il ne serait pas recommandable que l'on revînt, par la même occasion, à la vie primitive. Pourquoi ne marcherions-nous pas, à l'exemple des premiers hommes, à quatre pattes ? Pour observer les données de la décence, mes compagnes simplifieraient la toilette moderne en recourant au port de la salopette. Que d'épargne, messieurs !

Et pour simplifier et justifier sa théorie, le marchand de tabac en feuilles passe la parole au fameux docteur Verne T. Inman, anatomiste de l'université de la Californie parlant à un congrès de l'American Physiotherapy Association.

Selon le docteur Inman, l'homme possède une anatomie très primitive. Il n'a pas la structure corporelle uniforme comme celle du chien ou du chat. Les hommes (et les femmes de même) avaient le corps constitué pour marcher horizontalement. Ils marchent sur deux pieds, ce qui n'est pas normal, car la conformité de leur corps ne l'avait pas prévu.

C'est à ce changement imprévu que le docteur Inman attribue les maux physiques tant déplorés.

Les nerfs et les muscles s'usent plus facilement. On remarque bientôt la courbature de l'épine dorsale. C'est donc l'homme qui a fait dévier certaines fonctions de son organisme. Pour les trente premières années, les muscles se tiennent en place, mais après l'âge de trente ans, ils connaissent un certain relâchement. Comme ces muscles sont aussi incapables de tenir en place les autres organes, les troubles corporels font alors leur apparition.

* * *

Fort de cette opinion américaine, Joë Folcu attribuera au « redressement » de la femme son désir bien arrêté de se faire belle, et de là sa toilette autant raffinée que coûteuse.

– Pour avoir voulu marcher sur les pattes de l'arrière, conclut-il, la créature a connu la vanité des animaux de cirque « faisant le beau » sous la menace du fouet. La soie est née de cette coutume. Jamais les salopettes n'eussent été de

soie, advenant le cas où les femmes, comme autrefois, auraient marché à quatre pattes.

D'ailleurs, toujours selon Joë Folcu, la soie, avec la création de la télévision, était appelée à disparaître, surtout la soie de bois. Le rationnement de la guerre n'en est pas le seul responsable. Et le marchand de tabac en feuilles de raconter ici la mésaventure survenue à toute une famille posant aux États-Unis devant la télévision afin que son image pût être transmise à des parents de la campagne, à Saint-Ours, précisément.

Sur l'écran récepteur, toute la famille était apparue en sous-vêtement, les hommes exceptés. Ces dames, revêtues de soie de bois, avaient ignoré que la télévision ne se conformait pas toujours à la transmission oculaire de ce tissu.

Les yeux des poitrinaires veillent trop

Accordez-moi le sommeil d'une bonne nuit, ai-je souvent prétendu, et jamais les tristes pensers de la veille ne prévaudront au matin. Qu'on me laisse dormir, ajoutera, moins sentencieusement, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et, demain, je serai votre homme.

C'est le conseil que nous proposons à ceux qui cherchent l'oubli dans les alcools et le véronal. En présence d'un ennui, Goëthe se mettait au lit et trouvait le sommeil. Chaque jour a sa peine, et elles s'interceptent.

Gare ! donc aux projets nés de la nuit, pendant les sursauts de l'insomnie. Le subconscient, comme un faux geste, ou un lapsus, n'est pas la science de la sagesse. Que des pas, dans la nuit, vous arrachent au sommeil, remettez plutôt au lendemain, au grand jour, la tâche, sur votre seuil, d'en relever la trace. Le conseil venu d'une

ombre, comme elle, manquera toujours de consistance.

Pourquoi, en dernière fin de semaine, dans les Laurentides, me suis-je levé en pleine nuit, réveillé par une toux « venue de je ne sais où », quelque part dans l'hôtel ? La veille, les yeux d'une poitrinaire, dont la chambre donnait sur le lac, avaient peut-être justifié mon attitude.

J'avais choisi cet hôtel pour le panorama qu'il m'offrait. Six montagnes bordaient le lac à l'est. On eût dit autant d'estrades occupées par une grande foule de sapins. Et la surface de ce lac jurait par son calme, de même qu'une piste vide, au moment où le spectacle doit commencer. Les arbres s'y agitaient seuls, comme si la brise eût ignoré le lac lui-même.

Ce contraste était aussi symbolisé par l'aspect vieillot de l'hôtel, dans un paysage rajeuni par le feuillage et les pousses neuves d'un début de saison. En fait, l'hôtelier avait toujours négligé de couvrir ses murs de peinture. Quel âge pouvait bien avoir le bois de ces galeries et de la toiture ? Ces planches ne venaient sûrement pas d'une

région où les arbres étaient plus jeunes qu'elles.

Ces éléments en opposition convenaient au citadin faisant une halte à la campagne, lorsque je m'aventurai vers l'extrémité d'une galerie, au second étage. Une couple de planches, servant de rampe, semblaient attendre un coup de vent pour s'abattre. Quel abandon. Aucune vigne, ou concombre grimpant, ne masquait ce désordre.

J'allais renoncer à mon « inspection » de locataire, vers ces lieux déserts, lorsqu'au soleil couchant une fenêtre s'était allumée dans cette solitude. Quel malheureux ou excentrique individu avait bien pu choisir, dans cet hôtel pourtant si peu habité, une chambre donnant sur un tel désordre ? Que n'avait-il choisi, même guidé par un goût d'isolement, un angle plus agréable de la maison ?

La « pensionnaire » de cette chambre n'était autre qu'une malheureuse poitrinaire dont la fenêtre, « médicalement », devait donner sur le nord. Dans l'ombre de la galerie, j'avais pu, sans attirer l'attention, plonger un regard indiscret par cette fenêtre illuminée.

Alitée, près d'une rampe à abat-jour, une jeune femme, à cette heure paisible, regardait intensément, du fond de sa chambre, les quelques lueurs d'un jour mourant sur le faite des montagnes.

Ses yeux, surtout, m'avaient impressionné... ses yeux de poitrinaire.

Avant de m'endormir, ce samedi soir, j'avais dû lutter contre le souvenir de ces yeux. Ils m'obsédaient, dans l'ombre de ma propre chambre obscurcie à dessein.

Les derniers jours d'un tuberculeux sont généralement « habités » de projets, de rêves nullement en rapport avec une vie sur le déclin. Et les yeux du malade conservent un espoir en opposition avec la réalité. Ces yeux portent souvent des larmes de joie. Ils sont mouillés d'une eau limpide. Ils brillent « avidement ». Toujours, l'éclat de ces yeux trahit la tuberculose d'un patient dans un sanatorium.

Avant de m'endormir, j'avais mis au point, mentalement, une image littéraire pouvant exprimer l'état pathétique de cette vision.

Les yeux des poitrinaires, me disais-je en monologuant, sont mouillés comme des soleils qui « se lèvent dans l'eau », présage d'une journée rapidement orageuse. Les matins trop clairs ne sont-ils pas des indices de pluie prochaine ?

Dois-je ajouter que la médiocrité de mes comparaisons m'avait en définitive plongé dans le sommeil ?

Quelle heure pouvait-il être, lorsque je fus subitement tiré de cette léthargie ? Comme les fenêtres de ma chambre étaient obscurcies, j'ignorais même si le jour était levé.

Une toux atroce, venant de je ne sais où, déchirait le silence de mon réveil.

Mes appréhensions de la veille se trouvaient confirmées. L'aube avait dû poindre et la jeune femme de la galerie déserte, la femme aux yeux intenses, avait sans doute choisi cette heure pour retrouver la vérité de son état. Cette toux de l'aube, l'heure traditionnelle des poitrinaires ayant sonné, allait-elle dégénérer en hémorragie ?

De tels yeux ne devaient pas se fermer sur l'aube. Le dernier crépuscule avait été trop beau. Je le savais. La veille, j'avais entrevu ces yeux.

D'un bond, je fus hors de ma chambre. Il faisait grand jour dans les corridors déserts. Sur la « galerie de l'abandon », le soleil avait embelli l'aspect vieillot de l'hôtel. Un cadavre de poitrinaire, discrètement enveloppé, pour éviter un spectacle douloureux aux autres « pensionnaires » de la maison, ne devait pas être emporté dans ce matin resplendissant. Je me devais d'intervenir, avec mes faibles connaissances en médecine et prévenir l'hémorragie...

Gare aux projets nés de la nuit, pendant les sursauts de l'insomnie ! Les appréhensions de la veille ne se doivent pas confirmer dans l'ombre. Les conseils venus d'une ombre, comme elle, manqueront toujours de consistance.

Sur la galerie de l'hôtel, une toux persistait, il n'en fallait pas douter, mais elle s'éloignait de mon angoisse, plus j'approchais de la fenêtre fatidique.

Sans gêne, j'avais mis la tête dans cette fenêtre pour m'apercevoir que la jeune femme reposait paisiblement. Ses yeux étaient clos... mais ils devaient quand même rêver derrière leurs paupières.

Tranquillisé, je ne fus pas long à reconnaître que la rumeur de cette toux venait, tout simplement, des lames douces du lac se brisant contre les flancs concaves d'un petit quai flottant.

Accordez-moi le sommeil d'une bonne nuit et jamais les tristes pensers de la veille ne prévaudront au matin.

Le collectionneur est-il un avare ?

Entre l'avare et le collectionneur, s'il faut en croire Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, la marge ne les place pas aux antipodes. Tous deux accumulent ; l'un des valeurs qu'il n'utilise pas ; l'autre, des inutilités.

Nous excluons toutefois le conservateur de musée et le collectionneur de timbres-poste. Dans le coffre de l'avare, au grenier, ou recouvert, à l'étable, d'une tonne d'avoine, les billets de banque n'ont pas d'avenir. Leur destin a des similitudes avec les horaires de chemin de fer que le collectionneur sédentaire conserve empilés au fond d'une malle.

En fait, la ressemblance des deux espèces peut se justifier par les moqueries qu'ils s'adressent. Si l'avare dépose, au soleil, sur l'allège de sa fenêtre, toutes ses chiques, après mastication, n'est-ce pas afin de fumer ensuite, par pure économie, ses chiques asséchées ? Le fumeur

collectionneur qui conserve, accrochées au mur, ses pipes culottées, se rira de l'avare chiqueur. N'ont-ils pas cédé, tous deux, à un goût de collectionneur ? Pour une fois, l'un consomme, et l'autre ne fait que conserver.

* * *

Joë Folcu, avec son histoire de chiqueur et de « culotteur de pipes » me remet en mémoire une aventure vécue par Honoré de Balzac et que nous révèle un de ses vieux amis de Saumur. Je n'aurais pas deviné à quel point Balzac pût être aussi collectionneur que son Grandet fût avare.

Disons, au bénéfice de l'auteur d'*Eugénie Grandet*, que son goût de collectionneur l'avait mis en contact avec celui qui devait être le prototype du père Grandet, l'avare type.

Mais pourquoi cet avare de Saumur ne fut-il pas « croqué » sur le vif ? Balzac en eût-il été ridicule ? Le romancier avait des raisons pour modifier son personnage et que nous connaissons

plus tard. Pourtant, le collectionneur de « faits vécus » était aussi emballé de son prototype que celui-là de son futur romancier. C'était si facile qu'un collectionneur pût devenir l'intime de l'avare. Les points de sympathie s'imposent.

* * *

Balzac, au collège de Vendôme, s'était lié d'amitié avec un dénommé Denis Bouchard, nous raconte l'histoire. Vers 1865, le romancier était déjà célèbre qu'il n'avait pas renoncé à correspondre avec son vieux Bouchard.

La persistance de cette amitié était pourtant intéressée. D'abord, pour Bouchard, cette amitié lui permettait de s'en vanter dans Saumur. Pour Balzac, ce vieil ami, dans chacune de ses correspondances, lui racontait les potins des alentours, et ces « morceaux de vie », il n'en faut pas douter, inspiraient le romancier. Quand on fait « vivant », notre bien se trouve où il se trouve, comme dirait, en d'autres termes, le vieux

Boileau.

Lorsque Balzac entendit parler du père Niveleau, un vieil avare fabuleusement riche, ses tiroirs de collectionneur en avaient frémi. Et l'avare d'information « sur nature » s'était porté au-devant de l'avare nullement collectionneur, si ce n'est ses pièces de monnaie.

Et nous verrons comment le collectionneur avait pu s'entendre avec l'avare de Saumur.

Selon Bienstock et Curnonsky, où nous avons pêché ce détail de coulisse, dans *Le Wagon des fumeurs*, précisément, Balzac s'était amené à Saumur.

– Je viens voir ton bonhomme ! avait-il, tout simplement dit, en se présentant.

Afin de faciliter l'entretien, l'avare Niveleau avait été invité à déjeuner chez Bouchard.

Pendant le repas, explique l'hôte, Mlle Niveleau, également invitée, et qui ne pensant qu'à sa mère mourante, ne prononça pas dix paroles, M. de Balzac, que j'avais présenté sous le nom de Morel, ne la quittait pas des yeux.

Cependant, il soulevait avec l'avare une discussion d'intérêts qui passionnait le bonhomme. Ils étaient enchantés l'un de l'autre. Et M. de Balzac sut jouer son personnage avec une telle perfection que le père Niveleau me dit en se retirant :

– Ce M. Morel est un des hommes d'affaires les plus merveilleux que j'aie encore rencontrés. Et je m'y connais !

Quant à Balzac, il débordait d'enthousiasme, comme un philatéliste.

– Il dépasse tout ce que j'espérais. Je comptais repartir dès demain. Toute réflexion faite, j'abuserai toute la semaine de votre hospitalité. Mme Niveleau peut mourir d'un jour à l'autre, dites-vous. J'ai idée qu'il se passera quelque chose d'extraordinaire.

* * *

En effet, il s'était passé des choses incroyables, et qui convenaient parfaitement au

romancier célèbre et au collectionneur amateur de faits divers.

Mme Niveleau était à peine morte que l'avare apprenait que le transport du cadavre par la diligence allait lui coûter, comme il disait, « les yeux de la tête ». Il faut dire que la défunte avait spécifié, dans son testament, qu'on dût l'enterrer dans le terrain de sa famille, trois villages plus loin.

Pendant toute la journée, explique Bouchard, l'avare chercha le moyen de concilier l'économie avec l'exécution des dernières volontés de sa femme. La nuit venue, il avait revendiqué l'honneur de veiller seul auprès du cadavre. Au petit jour, lorsque sa fille se présenta dans la chambre mortuaire, le corps avait disparu.

– Ne t'inquiète pas, fillette, fit le père Niveleau, avec un affreux sourire, j'ai profité d'une occasion : ta pauvre mère est déjà en route.

La jeune fille s'était évanouie.

Le bonhomme s'était entendu avec un employé des pompes funèbres, et le cadavre de

madame Niveleau, plié dans une malle, avait été mis dans le wagon, à titre de colis, avec les bagages. À l'arrivée chez les parents de la morte, il fallut l'enfermer dans un cercueil triangulaire. Le cadavre avait conservé la rigidité de sa position dans la malle.

* * *

Pourquoi cette histoire n'est-elle pas racontée dans le roman du père Grandet ? Si Joë Folcu avait vécu à cette époque, Balzac en eût-il agi autrement afin de faire mentir le marchand de tabac en feuilles ?

M. de Balzac était artiste avant d'être collectionneur. Ce fait divers ne l'avait qu'inspiré. Le contraire aurait démontré que le collectionneur se fût rapproché de l'avare...

L'art est un « arrangement », non un décalque. Le collectionneur qui conserve et choisit ensuite avec discernement n'est pas un avare.

L'instinct et les issus de germains

Les Brunet du 4^e Rang, famille issue de germains, se distinguent des Saintoursois, depuis quatre générations, par une tendance à mésestimer l'intelligence humaine au bénéfice de l'instinct animal. Quoique bien conformés physiquement, tous les mâles consanguins ont six pieds et les femmes se remarquent à la ligne prononcée de leur croupion (nous tenons cette dernière information de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles) ; quoique bien « tournés » de leur personne, ces Brunet, disions-nous, prêtaient souvent aux animaux de la ferme un sens divinatoire qui impressionnait leurs décisions.

Non pas que ces issus de germains consultassent le coq ou le bœuf, sur le forage d'un puits, ou sur l'achat d'un buggy. Ils pouvaient aussi arrêter le choix d'un parrain, sans entrer en conférence avec les lapins et les porcs.

Mais ils éprouvaient beaucoup de prédilection pour la superstition envers certains animaux et envers le sens de leurs avertissements infailibles.

Ainsi qu'un médecin, appelé en toute hâte auprès d'eux, parlât de mort prochaine, en se retirant d'un chevet, aucun ne l'aurait pris au sérieux avant qu'un hibou ululât, dans les bois d'érables, par soir lunaire.

Un chien, par exemple, sait hurler à la mort avec plus de certitude qu'un médecin ou un sorcier ne sût la prédire par ses conseils. Pour les Brunet, le « temps probable » se devine mieux dans l'œil d'une vache au crépuscule que sur le cadran d'un baromètre. Pourquoi, de même, consulter le génie civil, sur l'appréhension d'un débordement de la rivière, au moment de la débâcle ? Si les caves doivent être inondées, les rats ne les quitteront-ils pas une journée à l'avance ? La nuit, les animaux ne dorment que d'un œil. Rien ne leur échappe. Pourquoi redouter que l'instinct nous trompe ? Les chiens sont meilleurs bergers que l'homme et les chats ne parlent-ils pas au diable les nuits sans

constellation ? Avez-vous déjà vu un cheval monter sur la glace à moins que la couche n'en soit solide ?

Fiez-vous toujours aux animaux, avaient les Brunet pour devise. Dieu vous les a donnés pour gardiens. L'instinct est un fanal... qui, etc., soutiendra encore Joë Folcu.

D'ailleurs, dans le 4^e Rang, tous les issus de germains portaient un jeu de cartes dans leurs poches. On comprend leur utilité, en matière de prédiction. Ici, on ne se plisse pas le front. Vaut mieux étendre les cartes sur un tablier. Pendant que les animaux lisent dans les astres et connaissent le sens des brises, nous avons les cartes...

La psychanalyse n'a point de succès chez les Brunet consanguins. Quant à la boussole, à quoi bon, entre issus de germains ? L'écorce des arbres est toujours plus rude et plus épaisse du côté nord.

Selon Joë Folcu, pour couper court, ces anomalies sont fréquentes chez les « issus » qui s'épousent entre eux. Il y a trop de familles qui gaspillent le sens familial en l'éparpillant. Les petites manies ne peuvent prévaloir contre le sens national du 4^e Rang, même s'il est situé dans les arrière-concessions.

Tout conciliant qu'il fût, Joë Folcu ne savait prévoir que ces « petites manies » pussent quelquefois coûter cher aux consanguins dans un temps de sécheresse. Prenons, par exemple, l'incendie de la grange survenu l'an dernier sur la ferme des Brunet.

Pourquoi, le soir de l'incendie, les Brunet ne sont-ils pas intervenus à temps ? La grange n'était qu'à un arpent de la maison. De plus, la brise donnait du côté où la famille veillait dans la cuisine.

Le feu avait couvé dans le foin de la tasserie. Vers huit heures, avant la noirceur, la brise « transportait » déjà des odeurs quelque peu âcres de fumée.

– Ça sent la fumée, son père, l'en avait averti l'aîné.

– Ça doit être des abatis du voisin, sur le haut de la terre, avait rétorqué le père Brunet, sans plus s'inquiéter.

L'idée que cette odeur pût venir de la grange avait d'abord occupé tous les cerveaux de la famille. Mais cette présomption s'était rapidement évanouie devant le silence du chien Rover. On savait que la moindre anomalie dans la grange eût été signalée par le chien de garde. Un chien comme Rover eût sans doute jappé. La famille connaissait assez bien le sens divinatoire des animaux pour ne pas douter de leur instinct. A-t-on jamais connu un bon chien qui néglige de donner l'alarme ?

Lorsque la famille perçut les premiers pétilllements de l'incendie, tous les consanguins, plutôt que de mettre la tête à la fenêtre, s'étaient observés avec inquiétude. Même que les femmes avaient eu la bouche bée.

– Mais le feu est dans la grange, avait osé le plus jeune de la famille et le moins « averti » sur

le sens des animaux.

– Mon fils, avait obtempéré le sage Brunet, ton manque de confiance envers les animaux te vaudra un jour quelques morsures de chien enragé, ou d’être piétiné par les sabots d’une jument emballée.

– Mais, son père, j’entends le feu ?

– Avant que de porter un jugement contre le chien, lui fut-il répondu, en l’accusant de négligence dans l’exercice de ses fonctions de gardien, fais-lui confiance jusqu’à preuve du contraire et reste assis, gravement, comme un juge.

Pendant que la famille, pétrifiée d’effroi, s’efforçait au recueillement, afin de mieux apprécier la sagesse de l’ancêtre, les flammes de l’incendie s’engageaient par le puits de lumière, au-dessus des écuries.

Les Brunet n’escomptaient pas que les chevaux donnassent l’alerte par des ruades et des hennissements. Cette mission était uniquement du ressort du chien Rover. On sait que les chevaux et

les bestiaux, en cas d'incendie, enfouissent de préférence leur tête dans l'avoine et le foin de la crèche et se laissent béatement griller les fesses plutôt que d'adopter la manière bruyante. Ils cherchent avant tout un abri contre la fumée.

Mais la sagesse, dira Joë Folcu, même celle des consanguins et des utérins se doit reconnaître des bornes. Ici, la borne, ce fut tout simplement une bonne poussée de flammes dans le ciel assombri du soir, à l'heure, disons, de la brunante.

Confronté avec la lueur, le père Brunet avait bondi de sa chaise.

– C'est ben ça, la grange y passe !!!

Devant la « gravité » d'une telle sagesse, il ne restait plus à la famille qu'à protéger sa propre maison contre la volée des tisons. Mais avant que de recourir au puits et de mouiller à la chaudière les murs et le toit de la maison ancestrale, on avait suivi encore les sages conseils du père.

– Où est donc le chien, avait-il hurlé, en enjambant la fenêtre.

Et le spectacle d'une famille, négligeant l'incendie, pour se mettre à la recherche d'un chien de garde, était plus triste, parmi les lueurs et les tisons volant de la grange, que celui d'une famille de fous derrière les barreaux d'une maison de santé.

* * *

Ce soir-là, après l'incendie de la grange, le chien Rover ne fut pas retrouvé, ni son cadavre, et pour cause. Comment vouliez-vous qu'il donnât l'alarme à ses « croyants », ou que son instinct pût le tromper ? Après le souper, « l'homme engagé », la grange bien fermée, avait conduit la bête chez lui pour la nuit.

Sa cave était infestée de rats.

Ne pas confondre poignée de main avec shake-hand

Les Anglais, avant que de parler « affaires », et après l'entretien, s'échangent des poignées de main. En Amérique, on se la secoue, à moins que la sincérité du *shake-hand* ne vous l'arrache. Entre Français qui se tendent la main, seuls les doigts se touchent, par-dessus la table, au restaurant ou à l'atelier.

Les Saintoursois, ceux qui arrivent en ligne droite du régiment de Carignan, se flanquent habituellement une tape dans le dos. C'est plus viril et, entre femmes, ça rappelle, en tout point (sans jeu de mots), les époques bienheureuses de la colonisation et le voisinage des Hurons.

Cette coutume ancestrale, on le comprend, retarde l'intrusion, dans les cercles de fermières, du décolletage dans le dos.

Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles,

de remarquer combien certaines modes vestimentaires ne sont pas toujours d'accord avec les coutumes et les mœurs.

– Au temps des Hurons, nos grand-mères se laçaient le corset haut dans le dos. On pouvait donc se « faire la main » sans inconvénient.

Aujourd'hui, nous rappellerons, avec le marchand de tabac en feuilles, que le droit des répliques est encore accordé aux femmes ; celles en particulier qui auraient à se plaindre d'un accueil par trop franchement appliqué du plat de la main.

Que de Saintoursois, de fait, ne doivent-ils pas à une paume féminine, bien appliquée entre les omoplates, et en matière de protocole mondain, par jour de semaine, d'avoir subrepticement avalé leur chique ?

Ce que les femmes peuvent être méchantes !

Je ne saurais passer à un autre ordre d'idées sans payer un tribut d'admiration à l'attitude d'une femme de nos jours qui avait reçu, en plein Parlement, pendant un bal, le bal des femmes de

ministres, je crois, un témoignage d'expansion par trop paysan d'un député.

Je tiens cet inédit du même Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui avait été, pour la durée d'une session, à Ottawa, garçon d'ascenseur. Ce poste privilégié, accordé quelquefois aux dévoués de la politique, en temps électoral seulement, avait donc permis au nouvel employé sessionnel d'être le témoin muet de cette scène.

Or, le député en question, représentant du comté où la marée du Saint-Laurent commence à se faire sentir, non loin de Trois-Rivières, s'était « rencontré » dans l'ascenseur avec une invitée portant bas l'échancrure arrière.

Tout ragailardi par une récente tournée de *hustings*, le législateur, et par surcroît adepte des traditions « canayennes », s'était autorisé, à cause probablement de son indemnité parlementaire, à « saluer » madame d'une main morte appliquée sans méchanceté, mais avec vigueur, sur son dos autant dodu que découvert.

Joë m'assure que l'invitée d'honneur au bal

ministériel ne releva point tout de suite ce manque de civilité. Toutefois, avait-il constaté, son sourire de parade s'était évanoui plus rapidement que la trace, dans son dos, de la main protocolaire.

Aujourd'hui, le député est mort de sa belle mort. Mais il n'est pas mort sénateur. Son ascension à la Chambre haute, affirme-t-on, lui avait été refusée à cause de l'intervention de la belle invitée auprès d'un proche parent, membre à cette époque du cabinet de Sa Majesté. On peut venir de l'Ouest, n'est-ce pas, et ne point s'adapter aux us et coutumes du bord de l'eau.

Cette « taloche », grâce à la discrétion des chroniqueurs parlementaires, n'est pas destinée, si politique fût-elle, à survivre dans l'histoire. Joë Folcu, simple employé civil, n'avait pas autorité à se faire entendre par delà une session. Tant mieux pour la petite histoire à Ottawa. Oublions cet incident.

Celui qui va suivre, et qui a trait au fameux *shake-hand* américain, n'est pas raconté ici comme « faisant pendant », et par simple

opposition, aux anecdotes canadiennes. Puisque nous « tapons » dans le dos, nous ne pouvons en vouloir aux Étatsuniens d'avoir la poigne trop solide. À chacun son enthousiasme et ses façons de l'exprimer.

Mais nous ne pouvons terminer ce récit sans que le *shakehand* de nos voisins, rappelé au début de ces propos, ne fût pas illustré, tout comme la tape « canayenne ». Entre touristes, pendant les vacances, échangeons des histoires vraies.

Celle-ci, nous la tenons de mademoiselle Ève Curie, fille de madame Marie Curie, le découvreur, avec son époux Pierre, du radium et de ses effets thérapeutiques sur le cancer.

Dans la biographie de la récipiendaire, par deux fois, du prix Nobel, Ève nous raconte, et nullement par dépit pour les Américains (elle habite d'ailleurs chez nos voisins en ce moment), un fait bien caractéristique de l'enthousiasme américain.

Lorsque le président Harding offrit à madame Curie un gramme de radium (100 000 dollars à cette époque) il avait fallu à la chimiste qu'elle se

rendît elle-même à la Maison-Blanche pour y recevoir les fameux tubes, don d'une souscription des États-Unis « à la bienfaitrice de l'humanité », disaient d'elle, en manchettes, les journaux.

Après avoir reçu l'exceptionnelle « franchise de la cité de New York », madame Curie avait cru sa dernière heure arrivée, tant l'enthousiasme américain s'était par trop exprimé.

Ève nous dit qu'aux cérémonies du lendemain et du surlendemain, où cinq cent soixante-treize représentants des sociétés scientifiques s'assemblèrent au Waldorf Astoria pour la fête, Marie, déjà, vacillait de fatigue. Entre la foule robuste, bruyante, et une femme frêle qui vient de quitter une vie de couvent, la lutte était inégale. Marie fut étourdie par le vacarme et les acclamations. Les innombrables regards sur elle l'épouvantaient, et aussi la violence avec laquelle le public se bouscula sur son passage. Elle craignit vaguement d'être broyée dans ce terrible remous. « Une fanatique lui meurtrira bientôt la main par un *shake-hand* trop exalté, et la savante devra achever le voyage avec un poignet foulé et

le bras en écharpe – en blessée de la gloire¹. »

Inutile d'ajouter que, pour sauvegarder la vie de la « savante visiteuse », mademoiselle Ève Curie, de connivence avec les organisateurs du *spectacular trip*, dut, en plusieurs occasions, se substituer à sa mère et grâce à un maquillage savant, recevoir des milliers de poignées de main qui eussent, probablement, « achevé » Marie Curie.

Joë Folcu, à son tour impressionné par cet authentique récit, va-t-il proposer ici aux organisateurs des fêtes du troisième centenaire de Montréal d'interdire le décolletage « arrière » dans certains bals où le choix des invités serait, quelquefois, négligé ?

¹ Marie Curie, N.R.F., Paris.

Jamais la fin ne se devance

Yvette voulait en *finir* avec sa belle-mère ; en *finir* avec Réal qui n'en *finissait* plus de ne pas l'épouser ; en *finir* avec sa béquille qu'elle ne *finissait* pas de porter ; avec son déhanchement qui faisait d'elle la risée de Saint-Ours ; avec son père qui « prenait » toujours pour la belle-maman. Et pour en *finir* avec cette vie de chien, la pauvre Yvette était résolue de *finir* à la rivière.

Cette résolution d'en *finir* avec tous ses embêtements, et avec elle-même, fut plutôt spontanée. Yvette ne s'était pas embarquée dans son canoë avec la détermination d'en *finir*. Cette idée lui était venue d'un spectacle qui n'avait pourtant rien de répréhensible : le fond de la rivière, près de la grève.

Doit-on attribuer au fond gluant du Richelieu un aspect capable d'inciter au vertige ? La végétation sous-marine y est minuscule. Un

canoë qui la surplombe y dépose une ombre mouvante, comme celle dont s'accompagne, sur un paysage survolé, la présence fugitive d'un avion. Voilà bien une vision, parmi les soleillées d'un beau matin, qui fausse la proportion.

Les yeux fixés sur le fond, près de la grève, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, avait coutume de comparer le phénomène de sa dérive en embarcation à la non moins phénoménale légende d'une Chasse-galerie. Il est permis, n'est-ce pas, lorsque nous survolons « le lit d'une rivière », d'évoquer le spectacle que le panorama devait offrir à nos grands-pères, les *lumberjacks*, lorsque ceux-ci, aviron en mains, enlevaient d'un seul han ! un canoë d'écorce au-dessus des forêts hivernales. On se rappelle que les « histoires » de Beaugrand et d'Henri Julien permettaient ainsi à nos ancêtres de désertier la forêt, la veille de l'An, et de voler en canoë jusque chez leurs « blondes » assemblées par un petit « bal à l'huile » traditionnel, au 5^e Rang d'une arrière-concession de Saint-Ours, si vous voulez.

Sa béquille des dimanches posée au fond du canoë, Yvette, agenouillée dans la pince de son embarcation, admirait donc le fond de la rivière (avec un œil de *lumberjack* en Chasse-galerie peut-être), lorsque le lit du Richelieu s'était mis subitement à prendre de la profondeur.

Pour un être impressionnable qui fixe le fond, une sensation d'envol est fort justifiable. De fait, cette vision d'optique est familière aux êtres contemplatifs, sans pour cela qu'ils soient poètes. Lorsque le fond s'éloigne de vous, et que vous ne le quittez pas des yeux, vous éprouvez un subit allègement, comme si votre canoë prenait de la hauteur plutôt que le fond descendît.

Sous le canoë, les soleillées révèlent une eau glauque. Vous perdez alors votre ombre. La profondeur vous invite au vertige et aux idées sombres. Il fait « noir » vers un fond de rivière qui sombre lentement.

Comment ne pas admettre que la jeune Yvette

ne fût pas encline à songer à la fin de ses embêtements. Une simple dérive de son canoë avait pu changer son état d'âme. Ici, la nature se prêtait, malgré le soleil, aux idées sombres.

Avant de se laisser choir et de verser son canoë, Yvette, la malheureuse infirme, avait lancé un défi à l'eau de la rivière de la porter et aux rives de lui déléguer un secours opportun. Son isolement sur le Richelieu lui était une garantie. Tout concourait à vouloir qu'elle en *finît* sans recours.

C'est à ce moment que son attention fut attirée par sa propre image sur les eaux. Cette figure renversée au fil de l'eau, Yvette ne s'était pas efforcée de la comparer au visage d'une morte revenue en surface. Le Richelieu lui renvoyait encore l'image d'une Yvette pleine de vie. Mais une brise imprévisible avait ridé ses traits, et la physionomie de sa mère, ce visage confié aux rides, lui était apparu dans son propre décalque.

Pour une fois, avant de mourir, Yvette avait revu sa mère dans ses propres traits. Il avait fallu que son visage fût couvert de rides pour qu'elle

lui ressemblât en tous points.

Le visage implorant de sa mère n'était pas de nature à lui inspirer une répulsion de la mort. Bien au contraire. Cette mère, à côté du canoë, sur la rivière, invitait plutôt la jeune fille à la rejoindre dans la mort.

* * *

Somme toute, rien n'eût empêché Yvette de *finir* dans la rivière si, au moment du plongeon, une lourdeur ne s'était apposée avec autorité sur ses épaules.

Jusqu'à présent, Yvette ne croyait pas au surnaturel. Mais au moment de la mort, cette présence « maternelle » sur ses épaules, car la comparaison de deux mains se posant sur elle s'était imposée à son esprit ; cette présence ne pouvait venir que de l'intercession inexplicable de sa mère dont le portrait s'était révélé, au fil de l'eau, dans ses propres traits.

Et la jeune fille, impressionnée par un fait,

croyait-elle, au-delà de la perception, avait réagi subitement contre une première idée de mourir ; une idée fixe qu'elle pouvait avoir confondu avec le vertige d'un fond de rivière la quittant à la mesure d'une dérive.

Et c'est alors qu'elle avait regagné la rive, l'œil rivé cette fois sur le faite des arbres, les beaux arbres centenaires de Saint-Ours.

* * *

Quelques heures plus tard, le long du quai flottant, le canoë fut retrouvé, la quille à l'envers. Le cadavre d'Yvette n'avait pas quitté la pince de l'embarcation, et la transparence de l'eau, peu profonde à cet endroit, nous la montrait la tête en bas.

L'enquête du coroner a démontré que la jupe de la jeune fille s'était accrochée à un clou, au fond du canoë. Comme elle voulait en descendre, précisa le verdict de « mort attribuée à des causes accidentelles », Yvette, surprise par le heurt d'un

vêtement accroché à son canoë, avait perdu l'équilibre.

Sa béquille fut retrouvée au fil de l'eau, deux milles plus bas.

Une pieuvre en plein Richelieu

J'ai longtemps porté foi à la survie des crins de cheval.

Mais non, ils ne pouvaient mourir puisque les violonistes les fixent toujours à leur archet et que le mobilier de mes ancêtres en est encore garni ? (N'est-ce pas suffisant, comme preuve d'inamovibilité ?)

À l'âge des impressions durables, je devais avoir cinq ans, n'avais-je pas assisté à la résurrection d'un crin plongé dans une eau bouillante ?

Voilà donc un poil long, arraché à un fauteuil, chez une grand-tante, et qu'un oncle, pour mon édification, sans doute, venait de plonger (pas ma tante, mais le crin), dans une bouilloire. Le poil s'était frisé, comme une branche de céleri confiée à l'eau froide.

Ce que l'on peut abuser d'une naïveté ! N'est-ce pas d'ailleurs les enfants trompés qui maintiennent, jusque dans l'âge adulte, certaines crédulités absurdes ?

Lorsque, vers la trentaine, j'appris d'un entrepreneur de pompes funèbres que la barbe et la moustache continuaient de croître sur les cadavres, après l'inhumation, comment vouliez-vous que les crins de mon enfance ne me revinssent pas en mémoire ?

À quarante ans, aujourd'hui, je ne pousserai pas la croyance jusqu'à soutenir que le poil des morts puisse friser dans l'au-delà, tout comme les crins de chevaux dans les matelas de ma grand-mère. Mais que la démonstration m'en fût donnée et je serais lent à retrouver le sommeil, la nuit suivante.

Les impressions de l'enfance, je les crois aussi durables que les préjugés. Et pour en finir avec les crins, je dirai en plus que je leur porte rancœur, car ils étaient raides à mon petit derrière, sur les coussins de mes ancêtres.

Si je ne puis, encore de nos jours songer aux crins des chevaux, sans éprouver une démangeaison incommensurable, et par tout le corps (signe indubitable de la durée) Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne saurait, de son côté, me dit-il, évoquer le faîte des arbres, sans frémir d'effroi, et même sans entrer dans une peur panique.

Est-ce à dire que Joë ait poussé l'impressionnabilité jusqu'à confondre le bruissement des feuilles avec le crissement ressenti, par tout enfant, chaque fois qu'un ongle se « promène » sur un tableau d'ardoise ?

Ce réflexe, qu'il ne faut pas confondre avec une envie de se gratter trouve sa justification en d'autres causes.

Je préfère m'en rapporter à l'histoire entendue de Joë, plutôt que d'analyser ce genre de réaction.

Joë Folcu, enfant, se trouvait à une époque où les Saintoursois se devaient d'impressionner les leurs, s'ils voulaient en venir à bout. Non pas que tous les petits Saintoursois eussent été à cette époque plus fermés aux notions que ceux de nos jours. Mais pour démontrer à leurs enfants les dangers des allumettes, il fallait qu'ils leur brûlassent, avec un feu d'allumette, qui un doigt, qui un genou, qui une paume.

Joë Folcu se trouvait à une époque où l'exemple prédominait toutes les données.

On savait donc, par expérience, combien il était dangereux pour les enfants de prendre leurs ébats de baigneurs sur les rives dites du Bout-de-l'Île. Le sable y abondait, mais ce n'était là qu'un trompe-l'œil, puisque cette plage ne se prolongeait pas très loin sous la rivière. À quelques pieds de la rive, le fond était constitué par une glaise aussi traîtresse qu'un « ventre de bœuf » ou un terrain mouvant.

Au Bout-de-l'Île, le baigneur qui prenait pied au-delà du sable ne risquait pas de s'enliser. Mais

un enfant de moins de dix ans pouvait y enfoncer suffisamment pour y être submergé. Que de fois avait-on arraché du fond visqueux des enfants menacés de suffocation. Même un nageur épuisé ne risquait pas de prendre pied avant que d'atteindre la plage de sable.

Au milieu de l'été, malgré toute défense et menace de punition, trois petits Saintoursois s'étant noyés au large de la plage, une rumeur commença de circuler. Une pieuvre aux « cent pattes » avait été aperçue au Bout-de-l'Île. Gare à ses tentacules !

Inutile d'expliquer la frayeur des enfants et leur abstention de s'y baigner. Leurs trois petits camarades avaient dû être victimes de la bête aux « cent pattes ».

* * *

Un matin que le petit Joë Folcu, moins poltron que les autres, s'était aventuré sur la plage de sable, non avec l'intention de s'y baigner, mais afin, tout simplement, d'y apercevoir la pieuvre,

et de la décrire une fois pour toutes à ses camarades, ne voilà-t-il pas que la bête aux « cent pattes » s'était laissée « apercevoir ». Ses tentacules, dont plusieurs surnageaient, ne prenaient-elles pas leurs ébats au fil de l'eau ? La bête s'était laissée surprendre à deux arpents de la rive.

À peine le récit de Joë était-il commencé, parmi un groupe de petits dont les bouches bâillaient déjà, qu'un Saintoursois, un grand celui-là, survenait avec le même récit effroyable.

Avant que le soleil fût haut, une foule s'était formée sur la côte en face de l'île. L'heure devait être mal choisie. La pieuvre, à ce moment-là, était sans doute retenue au fond de la rivière. Ou peut-être la foule avait-elle, par sa présence, effrayé quelque peu l'intruse ?

Plutôt que de remettre à plus tard la constatation de l'« épouvantable » vérité, ou la confirmation du récit, la foule avant de se retirer jusqu'au lendemain avait « posté » quelques surveillants plus braves ou plus patients que les autres. Ceux-ci étaient armés. À la première

manifestation, un coup de fusil devait alerter la population.

Le même soir, vers six heures, on tirait du fusil au Bout-de-l'Île. Ce fut une bousculade par toutes les rues de Saint-Ours. Des femmes avaient même décroché de la muraille quelques vieux fusils à pierre. Quant aux enfants, plusieurs des plus jeunes s'étaient retirés sous des matelas, dans les combles.

Joë Folcu, aujourd'hui marchand de tabac en feuilles, était-il du nombre ?

Son récit personnel n'en fait pas mention. Mais il n'était quand même pas le dernier Saintoursois à reconnaître que la pieuvre du Bout-de-l'Île n'était rien de plus, en somme, qu'une épinette surnageant, au gré des courants et des remous, à quelques arpents de la rive.

Puisque la vue d'un faîte d'arbre, aujourd'hui, met encore Joë Folcu momentanément en panique, nous conviendrons qu'il ne devait pas être au premier rang des Saintoursois qui ont admis, au Bout-de-l'Île, la méprise.

Qua-vache-qué ! Quia-quia-quia !

Lorsqu'il tombe dans l'oreille d'une vache, aussi bien que dans la mienne, cet appel a toute la valeur d'un menu. Pour la vache, si peu laitière soit-elle, c'est l'heure de la traite. Pour le jeune barbouillé que j'étais à Saint-Ours, cet appel lancé à pleine gueule et à travers champs sonnait l'heure du souper. Et je m'en réjouissais autant que les vaches.

Qua-vache-qué ! Quia-quia-quia ! Voilà enfin du folklore d'inspiration « canayenne » et qui ne provient pas de la vieille Normandie. Il était de notre ressort que nous fussions entendus de nos vaches, et de nos enfants, à l'heure de la bavette. Cette langue ne remonte plus au-delà de Jacques Cartier. C'est un mot de passe entre fermiers et bestiaux purement « canayens » et, si je l'évoque aujourd'hui, n'éveille-t-il pas mon sens poétique ?

Je ne sache pas d'anciens Saintoursois « urbanisés » qui entendraient un jour, par le téléphone, susurrer cette formule, sans que leurs oreilles s'emplissent du chant des chaudières vides balancées à bout de bras, et des meuglements familiers.

Qua-vache-qué ! est une amplification du mot « quérir » et dont nos vachers ne sauraient se passer « quand ils vont aux vaches », à l'heure de la traite. Un troupeau étranger, ainsi commandé, continuerait, sans contredit, de paître, comme s'il se fût agi d'Algonquin.

* * *

Notre langue, souvent, porte à confusion. Il n'en faut pas moins persévérer. Et l'aventure survenue à René Doumic, lorsqu'il visitait notre province, pendant les fêtes du troisième centenaire de Québec, illustre, on ne peut mieux, cette confusion.

Le secrétaire perpétuel, à cette époque, de

l'Académie française, était arrivé de nuit à Québec. Par faveur spéciale, il était descendu du paquebot avant que celui-ci accostât. Et c'est ainsi que M. Doumic, en pleine nuit, était conduit à une chambre qu'on lui avait réservée dans un collège de la vieille capitale.

Notre distingué visiteur s'était promis de porter une attention toute spéciale à notre beau parler français, langue archaïque, lui avait-on expliqué.

Le lendemain au moment du réveil, M. Doumic en avait eu pour sa curiosité de savant linguiste. Un groupe de collégiens, ce matin-là, prenait ses ébats dans la cour de récréation, en pratiquant ce jeu bien canadien surnommé communément la « tague ». Une rumeur de jeu avait atteint l'oreille du savant.

Enfin l'académicien allait assister à une démonstration improvisée de la survivance française au Canada.

M. Doumic s'y connaissait en linguistique française, mais jamais il ne put, cette fois, y accorder un sens.

– Y t’a t’y ? hurlait un groupe des collégiens.

– Y t’a ! répliquait le groupe adverse.

Et le groupe des spectateurs de répondre, toujours en chœur :

– Y t’a pas ! Y t’a pas ! Y t’a pas...

René Doumic, quelques heures plus tard, racontait cette aventure à des journalistes et expliquait sa stupeur d’avoir été réveillé par une consultation exprimée en algonquin.

* * *

Selon Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, les expressions « canayennes », abstention faite, suggère-t-il, des survivances algonquines, devraient être à la portée de tous les sujets canadiens de langue française. Tout le monde n’est pas appelé à quérir les vaches, mais l’on peut connaître la nomenclature d’un métier, ou d’une profession, sans pour cela le pratiquer. Voilà comment il faut comprendre l’instruction généralisée.

Or, toujours selon Joë Folcu, cette linguistique, afin qu'elle se vulgarise, ne devrait pas s'adresser qu'aux bestiaux. Et c'est ici que le marchand de tabac en feuilles préconise l'utilisation des haut-parleurs.

– Plutôt, explique-t-il, que d'envoyer la jeunesse aux vaches, à l'heure de la traite, pourquoi des amplificateurs de la radio ne seraient-ils pas installés à l'orée des bois et des champs de pâturage ? Notre langue canadianisée serait ainsi à la portée de tous les bons « Canayens » et des touristes voulant se familiariser avec le pays qu'ils visitent.

Le problème de la diffusion des langues autochtones, ainsi résolu par la radiodiffusion, s'applique de même à celui de l'assiduité à l'école.

– Que d'enfants, dit-il encore, se voient privés d'instruction, dans les familles adonnées aux rendements laitiers des vaches ? Lorsque les troupeaux paissent loin de la laiterie, l'adolescent doit quitter la classe au début de l'après-midi afin de les quérir à temps pour l'heure de la traite. Les

vaches de chez nous doivent-elles prendre le pas sur l'instruction publique ? Appelez vos vaches au micro, mes chers concitoyens, et laissez vos enfants à l'école.

Le cri national de « Qua-vache-qué ! » poussé à pleine « gueule » par-dessus les clôtures, et par temps humide, n'est-il pas aussi préjudiciable à nos enfants doués d'une belle voix ? La cacophonie de cet appel n'a rien de recommandable pour nos futurs ténors.

Voilà un autre aspect de la question négligé par Joë Folcu dans les allégués de sa requête.

Que de grands artistes furent abîmés par les vaches ! On peut aimer la littérature régionale sans jeter aux vaches nos meilleurs choristes. Puisque les conférenciers de nos déjeuners-causeries, dans les hôtels des villes, consentent à l'amplification de leur voix, à l'aide du microphone et des haut-parleurs, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les vachers à l'égard de leur public en pâturage ?

Et, d'ailleurs, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, m'accordera que les troupeaux ont droit aux bénéfices de la science. Leurs trayons en captivité dans les trayeuses mécaniques, à l'heure moderne de la traite, ces chères vaches s'objecteront-elles à ce que les vachers, auparavant, élèvent le ton de l'appel ?

Devenue auditrice, la vache est justifiable d'exiger plus de clarté dans l'exposé des discours.

Au ciel avec un chèque de paye !

Dans la brume d'un port, midi sonne plus souvent qu'à son tour. Non pas qu'on y soit toujours affamé, mais quelquefois les cloches maritimes du quart se confondent avec la sonnerie des campaniles. Que de sirènes ressemblent à celles des chantiers à l'heure de midi et à celles des locomotives. Les équipages en congé et la relève des équipes font surgir à tous moments, comme s'il était midi, des groupes s'acheminant vers la ville. Aux restaurants, la soupe est servie à toute heure, et, dans les tavernes, le choc des verres n'est jamais confiné aux heures réglementaires de l'apéritif.

La nuit, il est toujours minuit à tous les réverbères, de même qu'il peut être midi à tous les fanaux de l'entrepont. Dans un port fluvial à mille milles de l'océan, la marée au baissant ne couche pas les barques sur les haut-fonds. À

Montréal, l'étiage est toujours haut et tous les mâts, debout, marquent midi.

* * *

Depuis trois jours qu'il occupait un poste de commis, dans les bureaux d'une compagnie maritime, un nouvel « engagé », bien en « place », les bras croisés sur son pupitre, avait occupé à l'heure du déjeuner, et les yeux tournés vers la fenêtre, son esprit de toutes ces constatations d'un ordre plutôt poétique.

Pourquoi avait-il choisi l'heure de midi pour donner un sens gastronomique à toutes les rumeurs du port ? Lui seul pouvait l'expliquer, mais sa timidité de nouveau venu, dans ces bureaux, l'en avait empêché. De son nom, disons Robert, pour ne pas trahir son identité, le nouveau commis avait tout simplement faim, et faim depuis les trois jours qu'il se trouvait en place.

À son pupitre, près de la fenêtre, si Robert entendait midi se manifester par toutes les

sonneries et par toutes les sirènes du port, c'est que son estomac était à midi, l'heure traditionnelle de la faim, même pour ceux qui manquent d'appétit. Et pendant que tout le bureau déjeunait ailleurs, ses propres boyaux, lui semblait-il, criaient famine avec plus de diversité que la rumeur du port.

Si j'avais su que le camarade endurait, près de moi, les affres de la faim, un bon déjeuner au restaurant du coin eût délié sa timidité.

Mais le nouveau commis aurait-il accepté à déjeuner ? Quinze jours après le drame dont il fut la victime inconsciente, je me posais encore la question.

* * *

À l'époque peu lointaine où notre port avait nom de Harbour Commission of Montreal (on le désignait même, par défaut de traduction, sous le vocable du Havre de Montréal), les positions de commis, grâce au patronage politique, étaient

faciles d'accès. Une lettre d'un député, vous recommandant à l'un des commissaires du port, suffisait pour offrir à l'étudiant un poste saisonnier de peu de responsabilité, mais comparativement rémunérateur. Il était donc facile d'obtenir un emploi que l'on qualifiait de *job* du gouvernement.

Ce qu'ils étaient commodes ces deux commissaires de la rue des Communes et leur vénérable président !

Cette explication et ces commentaires sont ici nécessaires au récit de cette histoire vécue, car Robert, honorable chômeur depuis des années, n'était pas, à cette bienheureuse époque, intervenu, comme quémandeur de *job*, dans le port de Montréal.

C'est bien sous le régime actuel du Conseil national des Ports, section de Montréal, que Robert avait obtenu, grâce à son entregent, nullement politique cette fois, une position de commis dans une compagnie anglaise des mieux fréquentées.

À l'époque du Havre de Montréal, une *job*

n'eût pas présenté à sa timidité les inconvénients de crever de faim. Entre camarades, si l'un manquait de monnaie, il pouvait facilement emprunter, ou présenter un « bon » à la caisse. Mais sous le régime du Conseil national des Ports, cette bohème avait quelque peu disparu des mœurs et coutumes du service civil. Et, d'ailleurs, à quoi bon faire les éloges du Conseil national, car Robert, après des années de chômage et de relâchement, n'eût pas été en état de subir avec succès l'examen obligatoire à tout candidat au service civil.

Comment vouliez-vous que Robert, en place parmi un personnel de choix, eût pu avouer à ses nouveaux camarades, et encore moins à ses patrons, qu'il attendait le jour de la paye pour s'offrir à manger ?

Dans sa timidité, Robert eût craint d'avouer qu'il arrivait en ligne droite du « secours direct » et d'ailleurs son entregent, pensait-il, ne lui aurait point pardonné un tel aveu. Pour faciliter son entrée en service, n'avait-il pas mentionné ses expériences en matière maritime et des séjours

tout récents au service de maisons sur les bords du Pacifique ? Puisque la compagnie de Londres n'avait pas vérifié ses prétentions, allait-il maintenant anéantir son avenir, en avouant « une simple petite faim » ?

* * *

Avant que d'entrer en position dans cette ligne anglaise, Robert, de peur que ses nouveaux patrons eussent appris son état précédent de secouru, s'était tout simplement retiré de la liste lamentable des allocations. Et comment, aujourd'hui, aurait-il pu frapper à la porte de la Société Saint-Vincent-de-Paul, sans qu'on ouvrit plutôt une enquête chez ses patrons ?

Le nouveau venu avait bien des amis capables de lui venir en aide. Mais il s'était par trop vanté de ses mérites et de sa belle *job* anglaise. Sa fierté personnelle n'eût pas accepté leurs railleries.

Parmi ses rêveries d'un port sonnante midi, et à toute heure du jour et de la nuit, le problème des

crédits s'était bien posé à l'esprit de l'affamé. Mais Robert ne pouvait se présenter à des restaurants de bonne tenue, sans qu'on exigeât de son caissier des garanties d'usage. Quant aux gargotes du bord de l'eau, un commis de compagnie anglaise, en était-il convaincu, ne pouvait s'y présenter et nuire à sa maison d'affaires. Quand on est le compagnon de jeunes gens portant des imperméables d'officiers de marine et des melons de lords, il faut savoir établir des distances avec les voyous.

* * *

Le cinquième jour de rêverie, près de la fenêtre, à l'heure du déjeuner, le nouveau venu n'éprouvait plus les douleurs de la faim. Il n'était que faible, et les innombrables midis de sa journée de travail se manifestaient à ses oreilles par de longues vibrations métalliques. On eût dit que quelqu'un sciait du fer, quelque part.

Le sixième soir, il s'était rapidement mis au lit

sans oser, pour une fois, avaler une seule gorgée d'eau. La veille, sa dernière ingurgitation lui avait donné des nausées.

* * *

Le samedi midi, « jour des chèques », le nouveau commis, m'a-t-on dit, ne s'était pas présenté aux bureaux. Un messenger, dans cette heure de midi, avait glissé sous sa porte de chambre une « enveloppe de chèque » bien rédigée à son nom.

À ce moment, un véritable midi devait, par ses cloches et ses sirènes de chantiers, dominer la rumeur trompeuse du port.

Ce fut son dernier midi et peut-être le confondit-il, en mourant, avec les ébats d'une cloche d'artimon comptant d'inimaginables méridiens.

* * *

Pour raconter cette histoire à Joë Folcu, j'avais choisi le jour où le marchand de tabac en feuilles, de passage à Montréal, venait de m'emprunter, en pleine taverne, et sous le prétexte qu'il attendait un règlement de notes, quelque menue monnaie sûrement destinée à ses consommations d'une couple de jours.

Vers la fin du récit, sa pipe s'était éteinte. Et pour masquer son émotion, il avait conclu :

– En voilà un, au moins, qui est entré dans l'éternité avec une pleine paye en poche !

« Paré » sans être prêt

Les termes surannés du français, qui ont notre faveur, dans les régions éloignées des « gros chars » (disons plutôt, régions éloignées des centres modernes), si pittoresques soient-ils aux amateurs de folklore, n'en produisent pas moins des quiproquos fâcheux.

J'ai vu à Saint-Ours un « prétendant » étranger rompre ses « prétentions » auprès de sa « future », le jour même de la fameuse demande en mariage.

– Voulez-vous, monsieur, avait-il proposé au père de la jeune fille, m'accorder la main de la belle Zélie ?

– « Beau dommage ! » de répondre avec empressement le futur beau-père.

Et, peu familier avec nos expressions, le « proposant » s'était cru rabroué et, de plus,

insulté.

Pouvait-il, en droit, exiger des « dommages et intérêts » ?

Par ailleurs, si le même père de la belle Zélie eût reproché au jeune étranger de ne pas « marier » sa fille, ignorant encore nos termes bizarres, aurait-il répliqué, et avec raison.

– Monsieur, j’ai voulu épouser la femme que j’aime et non la marier à un autre ?

Le « prétendant » ne représentait pas une agence matrimoniale.

* * *

Je fus moi-même, à l’égard des termes anciens, la victime d’une méprise morbide. Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, dirait « plus morbide que celle d’un mariage manqué ».

À l’époque où je négligeais la lecture pour le hockey, j’avais convoqué les joueurs de mon club pour sept heures après le souper. Vers le milieu

de la soirée, nous devions nous mesurer contre un autre groupe.

Le gardien des buts, un nommé Robert, si ma mémoire est bonne, ayant tardé à nous rejoindre sur la patinoire, nous avons pu nous en passer pour la pratique. Une demi-heure avant que la rondelle fût mise officiellement au jeu, comme il retardait encore, je fus dépêché « aux informations ». Nous ne pouvions nous passer de son adresse et de ses conseils. C'était un chef indispensable à « notre partie ».

Robert n'était pas un familier de notre groupe. Il ne fréquentait pas notre collège et son quartier d'habitation se trouvait trop éloigné du nôtre pour que le voisinage pût favoriser une camaraderie plus intime.

En fait, lorsque je me mis en route pour le quartier de Robert, je ne connaissais de notre gardien de buts que l'emplacement de sa rue et le numéro de son domicile. Ses parents m'étaient inconnus autant que ses fréquentations. Je le savais excellent gardien de buts pour l'avoir vu à l'œuvre et notre camaraderie ne s'était pas

exercée en dehors des bancs de neige.

* * *

La nuit, toutes les portes sont noires. Celle de Robert, ou plutôt, celle de son logis, l'était autant, et son père, ai-je présumé, qui vint ouvrir, me tint sous son regard quelque peu étonné, me semblait-il, avant de m'inviter à entrer.

Je dois dire ici que je portais mon uniforme de club. Est-ce ma tenue qui l'avait ainsi étonné ? Vraiment, le présumé père de ce Robert m'avait paru aussi étrange que ma propre personne à son égard.

Après l'aventure qui m'advint, je me suis souvenu des paroles que j'avais choisies pour m'informer de son fils. Au lieu d'utiliser les mots d'usage : « Robert est-il prêt à venir nous rejoindre ? » ou « Robert sera-t-il prêt bientôt pour le hockey ? » j'avais plutôt employé une formule qui me semblait d'occasion pour des gens d'une classe présumée inférieure à la

mienne.

Il faut, avais-je pensé, parler la langue même des gens à qui l'on s'adresse.

– Robert est-y « paré », monsieur ? avais-je osé dire.

Si, en définitive, on m'avait invité à entrer, n'est-ce pas que ma langue pût avoir convenu à la circonstance ? Mais pourquoi avait-on hésité à me recevoir ? Robert était-il en pénitence, et mon intervention avait-elle été pour quelque chose dans cette décision ?

D'autres mots me reviennent encore à la mémoire. Devenu subitement triste, le présumé père de Robert, dès qu'il se fut retiré devant mon passage, m'avait tout simplement déclaré :

– Attendez dans le corridor, sur cette chaise, et il sera « paré », je crois, dans un quart d'heure.

Et il avait refermé, sans un autre mot, une autre porte du corridor, mais non sans avoir jeté un coup d'œil, et un coup d'œil scandalisé, cette fois, sur mon tricot, ma casquette de joueur et mon bâton de hockey passé sous le bras.

Serait-il jaloux de mes vêtements neufs ? avais-je pensé.

Et je m'étais confortablement assis, en songeant à l'inutilité de la fatuité !

* * *

Mon attente, dans ce corridor désert, et, sous un bec de gaz triste à amplifier tous les désœuvrements, dépassa-t-elle un quart d'heure ? Aucun bruit insolite n'était venu occuper ma solitude. Dans la pièce voisine, et qui tient habituellement lieu de salon, quelques pas avaient bien troublé le silence, mais la qualité de ces mouvements n'avait rien qui pût réveiller des soupçons.

Si au moins la rue eût été plus claire, et la maison située plus près d'un réverbère, la présence à cette porte d'un camion endeuillé m'aurait sans doute mis sur mes gardes.

— Mais, je suis chez un mort ! ai-je failli m'écrier, lorsqu'une porte du corridor s'ouvrit

sur un homme en redingote et transportant des accessoires propres à un entrepreneur de pompes funèbres.

Cette porte, en effet, donnait sur le salon. C'est aussi dans son cadre que parut le présumé père de Robert, un mouchoir cette fois à la main, pour m'inviter à passer dans la chambre mortuaire.

– Je vous avais dit un quart d'heure, mon ami, dit-il, et vous pouvez maintenant le voir. Il est « paré ». Priez bien pour lui, le cher enfant !

Robert avait été tué, l'après-midi même, dans un accident de la rue. On m'avait cru au courant du drame et, malgré ma tenue de joueur de hockey, n'étais-je pas son premier visiteur ?

Quelle affreuse méprise ? N'avais-je pas été pris au mot ? Robert est-il « paré » ?

Celui qui vint m'ouvrir n'était pas le père de mon camarade, mais un parent nouvellement arrivé de l'étranger et nullement familiarisé avec les termes singuliers de notre langue d'enfant.

Mais oui, l'entrepreneur des pompes funèbres,

pendant mon attente, avait paré, des accessoires mortuaires, la dépouille de mon jeune camarade.

Tel magicien-né, apprenti sorcier

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et prestidigitateur-né, serait en outre devenu grand magicien, si des éléments de sorcellerie ne se fussent pas mêlés à ses formules rituelles.

– Mes « charmes », disait-il, jetés « en bonne terre », et sur commande, ont guéri bien des furoncles et circonscrit des orages de grêle. Mais les mauvais génies, enchantés de ma popularité parmi les paroissiens de Saint-Ours, m'incitaient trop souvent à lancer des « sorts ».

Aujourd'hui, Joë Folcu se prêtera bien, pourvu qu'on l'en supplie, et la piastre entre les doigts, à faire quelquefois tinter, du fond même de sa boutique, le bourdon de l'église. Mais ses magies ne vont pas au-delà.

Oh ! n'allez pas vous imaginer qu'il est de connivence avec le bedeau pour mettre la cloche en branle. Avant de prononcer les formules

« ordinaires » au magicien, qui forceront la cloche à émettre un coup de glas, il invite invariablement le suisse à se tenir à ses côtés, les clefs du vestibule en mains. Les incrédules, il les engage même à se placer sous le portique de l'église, afin qu'on ne le soupçonne pas d'avoir caché, à proximité des cordes, quelque sonneur clandestin.

Toutes les supercheries sont prévues. Le temple n'est qu'à un arpent de l'échoppe, isolé du presbytère et du couvent, bien en vue du village, et quiconque se fût installé dans le clocher, avec l'intention de servir les fins « merveilleuses » du magicien, aurait été dénoncé. Dans ce clocher, ouvert aux quatre vents, nul abat-son ne l'eût dissimulé.

J'ai moi-même assisté à cette bizarrerie et qui ne tient pas de la magie noire, ni de la sorcellerie. D'ailleurs, Joë Folcu est bien vu de son curé et celui-ci, eût-il appris le « sort » ou le « charme » qu'il voulait jeter à ses cloches, ne l'y aurait pas autorisé. Le vénérable prélat, pourvu que le truc ne se renouvelât point trop souvent, aurait fermé

les yeux sur cette petite manigance, tant elle était anodine.

Or, le jour fixé pour la démonstration, Joë Folcu s'était tenu derrière son comptoir, enveloppé dans la fumée de son tabac fort, vous savez celui qu'il engraisse au « fumier de cochon » ?

– Vous n'ignorez pas, messieurs, déclamait-il, que le bourdon peut sonner le tocsin pour le plus grand, ou le plus petit des incendies. Et les fausses alertes, qu'en faites-vous ?

C'est à ce moment que la cloche avait tinté, comme si elle eût pris la fumée de Joë Folcu pour un commencement d'incendie.

Je dois ajouter que le magicien m'aurait roulé facilement, si je n'eusse été dans le jeu. Ce glas venait tout simplement d'un coup de carabine tiré de l'autre côté de la rivière par un complice et dont la balle de plomb s'écrasait contre l'airain de la cloche.

Avant que la sorcellerie intervînt dans ses croyances et jetât le trouble dans ses séances de

prestidigitations, Joë Folcu s'amusait au truc de la pièce des vingt-cinq cents. On sait que l'escamotage en est facile. Un étranger ne passait pas chez le forgeron sans qu'il tombât dans le panneau.

Pour ceux qui ne connaissent pas Saint-Ours, et, à cette époque, son unique forgeron qui répondait au nom de Kœnic, je leur dois le récit de cette séance.

Le forgeron, en cette année, et pour le bénéfice de Joë Folcu, n'exigeait que vingt-cinq sous pour ferrer un cheval. La monture bien chaussée, chaque fois que le maréchal-ferrant tendait la main vers son client étranger, Joë Folcu intervenait, dès que celui-ci tirait une pièce de son gousset.

– Laisse donc voir ton trente-sous, disait-il. À Saint-Ours, on ne prend que du bon argent !

– Pour qui me prenez-vous, monsieur, rétorquait l'autre... Vérifiez donc par vous-même, si vous en doutez...

À cette époque, la pièce de monnaie était

toujours soumise à une morsure, comme on porte une tablette de chique à sa bouche. Si l'alliage n'en était pas parfait, la pièce conservait une trace de dent.

Le magicien improvisé qu'était Joë Folcu ne soumettait pas la pièce de trente-sous à l'épreuve de ses mâchoires. Il se contentait de la fourrer dans sa poche de pantalon et de se replier sur lui-même, comme s'il eût déployé un grand effort pour tordre la monnaie entre ses doigts.

C'est alors que le client étranger, confondu de stupeur, constatait pour son humiliation que sa pièce lui était remise dans un état de vieille tôle fripée et tordue.

– Le plomb, déclarait Joë, en lui tendant sa pièce, on connaît ça, dans Saint-Ours.

Il était rare que l'étranger eût le temps de comprendre qu'il venait d'être le dupe d'une bonne farce paysanne. Joë Folcu, habituellement, portait en poche une pièce de trente-sous auparavant tordue à l'aide d'une paire de pinces. Et craignant les réactions d'un homme si fort, notre étranger s'empressait de « vider » les lieux.

Il n'en reste pas moins que Joë Folcu, grâce à la connivence de Kœnic, a toujours eu dans Saint-Ours la réputation d'un homme fort.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, avait tous les talents pour devenir grand magicien. On raconte, qu'enfant au berceau, il était prédestiné à la magie. Que de fois sa pauvre mère s'exaspérait à retrouver son biberon. À peine avait-il bu sa potion de lait que la bouteille était infailliblement lancée par une fenêtre. Avant que la maman lui reconnût des dons pour l'escamotage, c'est toujours parmi les langes et les couvertures du berceau qu'elle poursuivait ses recherches.

Mais Joë ne devait pas éterniser ses prouesses, dès qu'il se crut sorcier. C'est au simple maniement d'un râteau qu'il fut pris de peur.

Un jour qu'il se trouvait dans l'entrée de sa grange, par un beau matin, un chevreuil, le museau tendu au vent, s'en était approché à une portée de fusil.

D'abord stupéfait, le magicien, en bon chasseur, avait tendu le bras vers une arme possible. Sa main n'ayant rencontré qu'un râteau

accroché par les dents à une muraille, il s'en était saisi puis l'avait instinctivement épaulé.

– Si c'était mon fusil, avait-il gémi, c'est dans la tête que j'y fourrais ça !

Le chevreuil, à ce moment, s'était tourné de flanc.

– Au cœur, sous la patte gauche, avait-il de nouveau murmuré !

À contrevent, et un doigt crispé sur une dent du râteau, Joë Folcu n'avait pas entendu, venant de chez le voisin, une détonation de carabine. Et lorsque le chevreuil est tombé au bout du râteau, Joë Folcu, à son tour, s'était affaissé de surprise dans l'entrée de la grange.

Par esprit de vengeance, le voisin n'admit jamais, par la suite, s'être servi d'une carabine, le fameux matin où le magicien avait métamorphosé son râteau.

Des pétards d'outre-tombe

À l'époque où l'embaumement des cadavres n'était pas de tradition à la campagne, souvent des fossoyeurs « tendaient » l'oreille à de singuliers murmures venus des charniers publics, des caveaux de famille, ou même des fosses avant que l'inhumation fût achevée.

Je n'évoque pas ici, pour faire couleur locale, certain bedeau, en réaction de peur, quittant pelle et collerette, et ne conservant que jambes à son cou. Un « cri de mort », par temps sonore, n'a rien de rassurant, surtout dans un cimetière. Mais tous les entrepreneurs de pompes funèbres, à l'époque où les certificats de décès étaient signés à la diable, ne réagissaient pas de la même façon.

L'appel d'un pseudo-mort, voisin d'une fosse entrouverte, ou s'exprimant des régions satinées d'un cercueil, dans un caveau luxueux, se confond quelquefois avec le bruissement des

feuilles, le susurrement des souffles errants parmi les montures des couronnes mortuaires.

Avec un peu de courage, que de gardiens de cimetières ont délivré de malheureux paroissiens souffrant, après l'enterrement, de mortalité apparente, ou revenant de catalepsie ?

Sans recourir aux récits de quelque fossoyeur en mal d'imagination, la *Premature Burial* nous raconte nombre d'histoires vécues, par le bedeau autant que par les « morts », dans lesquelles des moribonds avaient été mis en fosse, prématurément, et sur le conseil du médecin.

* * *

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, avait coutume de jurer, chaque fois que sa pipe s'éteignait, en laissant des traces de morsure dans ces mots pour le moins bizarres : « Eh ! pétard d'outre-tombe ! »

Par simple analogie avec les documents de la *Premature Burial*, je craignais, au premier abord,

que ce blasphème ne fût emprunté à quelque ancien fossoyeur. À la première supposition que je lui exprimai, voici comment il me remit sur la piste.

– Malgré le respect que je dois aux morts, je n'ai rien à emprunter aux fossoyeurs. Bien au contraire, puisque plusieurs bedeaux me doivent aujourd'hui d'avoir sauvé des vivants trop bien enterrés par eux.

Et c'est alors que j'appris du marchand de tabac en feuilles comment il avait pratiqué autrefois le métier consistant à prévenir la mort dans la tombe « de ceux qu'on enterre vivants ».

Joë Folcu avait le culte des morts bien morts. Je doute fort qu'il éprouvait plutôt la peur des vivants enterrés et de leurs manifestations.

Avant qu'ils écoutent le marchand de tabac en feuilles discourir sur son appareil de « sauvetage » à l'usage des vivants enterrés, je conseillerai aux lecteurs de ces propos de recourir à l'invention du comte de Karnice-Karnicki, noble polonais, chambellan du czar de Russie à cette époque, et dont la découverte était destinée

à prévenir la mort dans la tombe de ceux qu'on enterre vivants. Peut-être y trouveront-ils quelques analogies avec l'appareil surnommé alors *Karnice* ?

* * *

Le cercueil de l'appareil de sauvetage, expliquent de concert Joë Folcu, marchand de tabac à Saint-Ours, et le comte Karnice-Karnicki, chambellan du czar de Russie, est un cercueil de bois. Mais il pourrait être de métal. Un trou circulaire doit être laissé dans le couvercle du cercueil, au-dessus de la poitrine du cadavre, ou du ventre ou au-dessus du visage.

Dans ce trou s'emboîte un tube qui se rend jusqu'à la surface du sol. Ce tube est garni d'un obturateur qui empêche l'air de s'introduire dans le cercueil, pour le cas où le mort serait « bien mort ». Ainsi on évite au cercueil d'empester nos cimetières.

Le tube dit de délivrance contient une verge de

fer surnommée tringle. Cette tige, qui sert à ouvrir le tube, au besoin, naturellement, est servie par une poignée ou boule de sauvetage. On doit, recommande-t-on, laisser un petit espace de quelques pouces entre la boule en question et la poitrine du mort ou du faux mort. Cette précaution est prise pour le cas où les gaz de la putréfaction pourraient soulever la poitrine ou le ventre du mort et causer ainsi la mise en action du mécanisme.

Supposons que le mort revienne à la vie. Que se produira-t-il ? Rien de plus simple. Il pressera la boule de sauvetage soit avec la main, soit avec la poitrine, soit avec le ventre, ou soit avec l'épaule en se « retournant » dans le cercueil. Au même instant, un couvercle bascule dans le tube, l'air de l'extérieur pénètre dans l'atmosphère du cercueil et si, dans le domaine des vivants, quelque imbécile « prend le mors aux dents », en percevant des appels venus du tube, le « mort » peut respirer et attendre, confortablement, que le bedeau, ou le gardien du cimetière, s'amène à la rescousse, pelle à l'épaule.

Selon Joë Folcu, le dispositif de surface, c'est-à-dire sur la tombe, peut être garni d'une sonnerie d'alerte qui avertirait le passant, et le fossoyeur, par surcroît. La nuit, une ampoule électrique serait, en outre, moins tapageuse pour le voisinage du cimetière. Le poète qui se promène habituellement la nuit dans le domaine des morts en serait alors averti. Le crayon à l'oreille, rien ne le retiendrait de se rendre chez le bedeau et de frapper discrètement à sa porte.

* * *

Joë Folcu, aujourd'hui marchand de tabac en feuilles, eût sans doute amassé une fortune, en s'accointant avec le comte polonais, si les entrepreneurs de pompes funèbres n'avaient accoutumé leurs patients aux usages de l'embaumement. Disons aussi que le nombre des médecins est aujourd'hui plus important que celui des « ramancheurs » d'autrefois. Les certificats de décès sont donnés avec plus de prudence. La catalepsie n'oblige plus certains moribonds,

comme le cas s'est produit plus d'une fois, de revenir à la vie sur une table de dissection, dans un cours universitaire, avec la poitrine ou le foie déjà ouvert par le bistouri.

* * *

Mais toutes ces explications n'ont pas justifié, me direz-vous, Joë Folcu de jurer, sous le vocable de « pétard d'outre-tombe ».

Le piquant de cette histoire, je le tiens d'un étudiant en médecine qui se procurait habituellement ses morts, pour fins d'études, du cimetière même dans lequel Joë Folcu surveillait les résultats de ses « appareils de sauvetage ».

J'ignore si l'étudiant redoutait la présence de Joë Folcu, la nuit, au cimetière en question, mais il avait remplacé, dans un « cercueil patenté », le cadavre « bien mort » d'un nouveau défunt, par une « pochette de chats » bien vivants.

Cette fois, le tube sauveteur n'était pas garni d'un gong, ni d'une ampoule, mais d'une fusée

qui devait éclater dans le ciel pour le bénéfice d'un mort apparent. Or, les chats, prisonniers du sac, n'ayant pas exercé de pression sur la boule, ou sur la poignée libératrice, les miaulements des chats, si lugubres eussent-ils été, nulle pièce pyrotechnique n'avait fusé pour identifier leur réveil.

C'est bien le fossoyeur, malgré son épouvante, qui libéra les chats. N'est-ce pas aussi le même fossoyeur qui dénonça, au village, l'efficacité du « cercueil patenté » ?

Profitant de la disparition du cadavre, Joë Folcu s'était essayé à justifier son invention en invoquant le principe bien connu des « témoignages non confirmés ».

– Le cercueil n'étant pas habité, mes pétards ne pouvaient pas être d'outre-tombe !

Où la pluie peut avoir goût de sel

La vieille fille Béatrice n'est pas acrimonieuse d'hier. Avant la mort de son père, le vieux Arpin, ne disait-on pas que mademoiselle était avenante ? Mais cette époque est lointaine.

À quel moment le caractère d'une vieille fille commence-t-il de s'aigrir ?

– Dès que l'âge l'assèche ! répondra stoïquement Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Je préférerais m'en rapporter à l'époque où les contrariétés l'assiègent, si mademoiselle avait eu une jeunesse de tout repos. Au contraire, Béatrice est contrariée depuis l'âge de quinze ans, au moment où, devenue orpheline de mère, elle dut la remplacer auprès de ses sœurs et frères. Et quelle excellente figure de petite mère faisait-elle dans cette grande famille !

Pourquoi la mort du vieux Arpin en fit-il une vieille fille acariâtre et pénible à supporter dans la vie des siens, comme jamais un ivrogne n'eût agi avec sa propre famille ?

Nous remonterons plutôt à la mort du vieux Arpin afin de suivre les étapes de cette transformation. Peut-être en trouverons-nous la cause ?

* * *

Le jour où le vieux est mort, il pleuvait à Saint-Ours. Le père Arpin est donc mort sans grand bruit, et même ses glas n'eurent pas d'écho. Sous la pluie, les toits près de l'église avaient joué le rôle de caisses de résonance, et l'annonce de ce décès, ramenée au sol par temps humide, ne dépassa pas les régions les plus avoisinantes.

Il n'est pas à dire que Saint-Ours n'apprit pas la mort de ce cher paroissien. Dans un brouillard qui transmet à peine les sons, il ne faut pas

conclure que les sonneries du bourdon furent confinées à des fonds de cour, et que seuls certains animaux de la ferme tournèrent la tête, dans les étables, vers les portes ouvertes. La nouvelle des funérailles fut lente à parvenir dans tous les foyers et loin de nous l'idée que la mort du vieux Arpin passât inaperçue.

Toutefois, le matin des obsèques, il pleuvait encore, et les parapluies furent plutôt rares sur le parvis du temple. Quelle déveine pour la pauvre Béatrice. N'avait-elle pas offert des funérailles de première classe à son père, comme il se doit dans les familles « en moyens » ?

Au cimetière, il pleuvait encore ! C'est dans la glaise molle que fut enterré le vieux Arpin. Le fossoyeur dut passer le dos de sa pelle afin de glacer la tombe du vieux : le dos de sa pelle, comme on lustre un gâteau.

Mon Dieu, qu'il pleuvait ! qu'il pleuvait donc ! pendant la descente de la bière. Il y a des températures où les sentiments s'expriment bien mal ! Dans le cimetière, au moment des prières ultimes, la famille et les assistants durent par

respect fermer les parapluies. L'eau ruisselait sur tous les visages, mais aucune de ces larmes n'était salée.

* * *

Béatrice aimait son père comme il se doit. Les funérailles de première classe en font foi. Mais combien fut-elle contrariée par la température ?... Une demoiselle ne peut, derrière le corbillard, faire montre, comme un frère, d'un deuil bien ressenti. La marche « courbée » se prête si bien à une douleur. C'est au cimetière, parmi la confusion d'une foule sans discipline, autour d'une fosse, que la vieille fille eût aimé donner libre cours à un grand chagrin désordonné. Mais comment la pauvre fille eût-elle pu se rouler dans la boue, sans encourir le risque de voir les plus jeunes de la famille l'imiter ? On disait bien d'elle, dans le village, s'était-elle imaginée, qu'elle désirait la mort de son père afin de pouvoir enfin se marier. Mais comment prouver son chagrin en salissant de boue toute une

famille ?

Mademoiselle Béatrice ne songea jamais au mariage. Son père n'eut pas, sur son lit de mort, à lui en arracher la promesse. Mais il aurait fallu, toutefois, que le village n'ignorât point son sacrifice consenti à la famille. La pluie, au cimetière, en éloignant la foule, ne s'était pas, en plus, montrée propice à ses intentions. Devant la fosse ouverte, sa froide attitude n'avait pas répondu à ce que les voisins eussent attendu de sa personne : une véritable crise justifiant un triple deuil : la perte d'un père, la perte de sa propre jeunesse et le sacrifice d'une vie qu'elle aurait pu terminer au milieu de sa propre génération.

* * *

De nos jours, la pluie ne peut que faire fleurir une tristesse inavouée et que les siens s'accordent, avec les voisins, à qualifier de tempérament de vieille fille acariâtre. Il a fallu ces funérailles manquées pour donner à Béatrice

l'aspect ennuyé qu'on lui reproche.

Peu de gens comprendront une douleur inexprimée. Béatrice n'eut pas d'impresario pour expliquer le spectacle de sa froideur et d'ailleurs combien de personnes auraient compris que l'averse eût pu inonder des pleurs sur un visage ?

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'est-il pas le premier à ne ressentir un chagrin qu'à sa manifestation ? Il est maintenant assez mal en posture pour attribuer l'humeur de Béatrice à son « assèchement ».

Les grandes pluies du jour des morts, en novembre, n'avaient-elles pas suffisamment aspergé son visage de martyr ? En fait, sur la tombe inculte de son père, pour elle seule cette pluie avait eu un goût de sel...

Nuit de couvre-feu vue par un buveur de bière

La qualité et la variété des impressions ressenties par Joë Folcu, pendant le dernier exercice à Montréal du couvre-feu réglementaire, démontrent que l'esprit du Saintoursois ne se confine pas toujours au négoce du tabac en feuilles. Il ne prend pas son unique nourriture « spirituelle » dans une simple morsure de chique.

De même que la Rome éternelle a fait de Léonard de Vinci » peintre, un sculpteur, un musicien, un écrivain, un architecte, un ingénieur, un botaniste et un anatomiste, pourquoi Joë Folcu ne devrait-il pas à Montréal, sous l'obscurcissement, des révélations poétiques et des formules toutes neuves d'inventeur ?

Écoutons-le d'abord nous décrire l'obscurcissement et nous jugerons ensuite ses

dons d'observation, s'il n'est pas permis de se prononcer à la légère sur l'efficacité de cette séance populaire. Si le marchand de tabac en feuilles propose, à la fin de son récit, des améliorations quant à la commodité du service dans les tavernes pendant le couvre-feu, nous lui en concéderons le droit, comme celui qu'avait Voltaire de nous décrire, à l'époque des chevaux, le fonctionnement d'un char d'assaut, bien avant que le moteur fût perfectionné.

Pourquoi chacun se mêlerait-il uniquement de ses affaires, dans un monde où la « spécialité » commence à nous alourdir l'esprit ?

* * *

Lorsque la C.P.C. décrétait l'obscurcissement pour le 10 novembre, ses officiers d'ordre se doutaient-ils que Joë Folcu, de passage à Montréal, pût établir un rapprochement entre cette séance de prudence et l'armistice du lendemain et ses cérémonies de commémoration

aux morts de l'autre guerre ? L'obscurité de la veille allait coïncider, dans l'esprit de Joë Folcu, avec le deuil qu'évoquait la célébration du lendemain.

Or, dans un esprit adonné à la poésie, dès que Montréal éteignit ses lumières, le mont Royal est apparu à Joë comme un catafalque soumis à des brises infernales qui en auraient soufflé tous les cierges.

– Dans le Temple de la guerre, quel courant d'air, messieurs !

Joë Folcu n'est pas à court d'images poétiques. Montréal, dira-t-il, s'est noirci de suie, comme si les hélices aériennes d'Europe eussent poussé vers l'Amérique les cendres des villes incendiées.

– À 10 heures, messieurs, disait-il à ses compatriotes de Saint-Ours, il faisait noir à Montréal comme dans un livre fermé de géographie. Dans mon cœur j'entendis une marche funèbre jouée au piano sur les touches noires. À l'heure de l'obscurcissement, les vivants se couvrent d'un linceul, comme un

mourant qui « tire sur ses draps ». Dans les rues et sous les portes, pendant le couvre-feu, les aveugles sont rois. Pourquoi ne les a-t-on pas engagés dans le service d'ordre. Ils auraient pu jouer le rôle de chiens d'aveugles et passer leurs bras sous celui des *policemen*.

* * *

Trêve de débordement poétique. Joë Folcu m'assure qu'il a passé sa demi-heure d'obscurité dans une taverne et qu'il y trouva les éléments d'une grande découverte. Je préfère ici que le marchand de tabac en feuilles abandonne quelque peu son ivresse toute poétique pour me parler de science.

Avant l'heure convenue d'« éteindre », poursuivit Joë Folcu, certains taverniers s'étaient entendus pour pousser la vente. Et c'est alors que les garçons du service avaient déclaré, tout en circulant entre les tables :

– *Last call !* avant l'obscurcissement ! Il est

facile de boire à la « noirceur », m'explique Joë, mais le transport des verres et l'échange de la monnaie pouvaient entraîner des quiproquos et une confusion qui cadrent mal avec l'obscurité.

Selon Joë, dans plusieurs tavernes, la lumière s'éteignit à bon escient et l'obscurité recouvrit des tables « chargées » de bière. Les bons buveurs avaient pris leurs précautions. Il est interdit de fumer pendant la demi-heure réglementaire, mais combien de clients auraient accepté de mourir de soif à défaut de torpilles aériennes ?

N'est-ce pas alors que l'on dut entendre quelques mots de protestation ?

– Saudit ! tu bois dans mon verre !

Joë Folcu est assez familier avec la multiplication des vins, mais il ne croit pas au miracle de la confusion parmi les verres de bière.

Dans la taverne obscure de Joë Folcu, il s'était pourtant produit un événement assez inexplicable. À 10 h. 30, comme la lumière retrouvait son empire, des discussions s'étaient

engagées à plusieurs tables. L'un prétendait qu'il lui manquait des verres. Un autre soutenait que le compte des verres y était, mais que plusieurs de ceux-ci souffraient dans leur contenu.

Quant à Joë Folcu, nulle protestation ne s'éleva de sa part. Il s'était muni de dix verres de bière, au moment de l'obscurité, et il en avait retrouvé cinq de plus et qui n'avaient pas été bus.

Ce que l'obscurité peut être parfois prodigue... Cette prodigalité était-elle attribuable au garçon du service ou à quelque voisin mis en erreur ?

Joë n'a pas dû pousser l'enquête bien loin puisqu'il était aux prises, dès le retour de la lumière, avec un autre problème, celui même qui devait, selon ses propres dires, le rendre à jamais célèbre.

Et voilà comment la science trouva libre cours dans son cerveau pourtant brûlé par l'usage immodéré des tabacs.

Puisque, s'était-il dit, sans avoir recours à la règle de trois simple, cinq verres de bière peuvent, en pleine obscurité, surgir de ma table,

pourquoi cinq autres, une autre nuit d'« obscuration », ne pourraient-ils pas, sur la table d'un voisin quelque peu éméché, lui donner à confondre miracle et prodigalité ?

Afin d'enlever à l'obscurcissement un certain sens de confusion, ne valait-il pas mieux que l'« obscurci » puisse y voir clair sans contrarier les conseils de la C.P.C. ?

Comment, direz-vous, peut-on utiliser la lumière sans venir à l'encontre de l'usage ?

C'est ici que Joë Folcu devint indispensable.

Si les lois, assure-t-il, ne peuvent interdire aux yeux des chats de briller dans l'ombre, et aux étoiles de scintiller dans les soirs de couvre-feu, aurait-on raison contre un tavernier qui déposerait, sur chacune de ses tables, une bouteille remplie de mouches à feu.

Lorsque les pays belligérants utiliseront les rayons ultraviolets pour assurer la circulation dans leurs rues, et même dans leurs tavernes, les grandes nuits de raids, Joë Folcu se prévaudra-t-il d'en avoir été l'inspirateur ?

– Ne sait-on pas, conclura Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que le rayon ultraviolet ne peut être visible à distance, tout comme l'éclat émanant des mouches à feu ?

Quatre « boulés » qui s'ignorent

Les hommes forts les plus redoutables d'un comté sont généralement ceux dont les tours n'eurent pas de spectateurs. Il y a bien ceux qui s'ignorent, comme Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et qui se refusent à « ramasser leurs muscles », tant ils craignent de se donner le coup de mort. Parlons plutôt de ceux qu'on évoque, chaque fois qu'un bon piquet fortement fiché en terre, fut enlevé d'un seul redressement de la colonne vertébrale.

– C'est beau, tout ça, mais t'as pas connu, toué, Pit Lanoue !

Le fameux Pit Lanoue, un jour de grande chaleur, a lancé son cheval par-dessus une clôture. Il s'en est vanté, mais son cheval, un beau percheron, fut le seul témoin d'une pareille impatience.

Pit Lanoue vit donc sur la réputation que lui

fait son cheval en le regardant de travers, dès qu'il monte en voiture, surtout s'il s'est attardé à la taverne. Sur la voie du retour, ces jours de relâchement, le cheval se couvre d'écume.

– On aurait dit toute la mousse de la bière que le bonhomme a bue au village, racontait Joë Folcu en évoquant les puissants muscles de Pit Lanoue.

Et, pourtant, à la sortie du village, l'homme fort ne maintenait-il pas sa monture au pas ? Au moindre coup de tête, si elle eût tiré sur sa bride, la bête eût su son maître capable de raidir les rênes et de lui remonter le mors jusqu'aux oreilles.

Faut-il ajouter que le cheval de Pit Lanoue n'était pas le seul à redouter ses impatiences. Les autres chevaux de rencontre, qui voyaient le percheron de Lanoue couvert d'écume, n'hésitaient pas à longer dangereusement les fossés.

– Pour les chevaux qui ont de l'œil, dira encore Joë Folcu, la gourme qui laisse des étoiles sur une route, après le passage d'un confrère,

prend un sens d'épouvante, tout comme une mousse de bière, échappée sur le parquet d'une taverne, après la fermeture, peut mettre le client en panique de grande soif.

Or, les bêtes n'étaient pas seules à redouter la force de Pit Lanoue. S'il n'est pas drôle, en définitive, pour un cheval, d'être lancé par-dessus une clôture, que penser de la colère renfrognée d'une fermière qui recevrait, par-delà la clôture, un cheval en pleine figure.

Avec une forte ingurgitation de bière, ne sait-on jamais de quoi était capable Pit Lanoue ? Et comment exiger d'un homme fort une réparation d'honneur ? Un cheval peut ruer en manière de protestation et se faire ramener sur la route par la manière forte d'un coup de main. Quant au Saintoursois, dont la blonde eût été renversée par le flanc d'un cheval au vol, il eût fallu avoir recours à un boulé de comté voulant bien se rencontrer avec les impatiences d'un Pit Lanoue. Et quel boulé reconnu eût osé se « planter », même s'il était bien payé, devant un confrère dont les exploits étaient légendaires.

Avant que de frapper un homme fort, faut-il savoir jusqu'où va sa résistance et comment réagirait-on s'il rappliquait du poing ou d'un coup de tête « à la nègre » !

* * *

Pour l'instant, nulle réclamation, pour coup de cheval à la figure, n'avait été présentée à l'homme fort, mais sa réputation lui valait un bel isolement parmi les boulés de comté. Son cheval avait beau le regarder de travers, aucun des hommes forts n'osait l'imiter.

Joë Folcu, homme fort non avoué, s'était promis de tirer la présumée force de Pit Lanoue au clair. Non pas qu'il allait le provoquer. N'a-t-on pas déjà signalé que le marchand de tabac en feuilles ignorait la puissance et la portée de ses propres coups ? Si l'autre n'allait pas résister ? Belle affaire devant les tribunaux, n'est-ce pas ?

Joë s'était quand même proposé de mettre la force de Pit Lanoue à l'épreuve et enfin

l'occasion se présenta. Voici dans quelles circonstances.

* * *

Devant la boulangerie Lusignan, un pâle matin d'automne, quatre beaux boulés, côte à côte sur un banc de galerie, se chauffaient au soleil. Joë Folcu avait choisi la bordure du trottoir pour sa sieste, et Pit Lanoue, trop énorme pour ajouter son poids au banc des boulés, faisait les cent pas.

C'est alors que Joë Folcu, avisant une pièce de bois de chauffage sur un cordon, un beau rondin dont les nœuds pointaient comme des éperons, avait déclaré avec emphase :

– Des rondins pareils, nos grands-pères les cassaient d'un seul coup, sur leurs genoux.

S'emparant de la pièce, du merisier frais coupé, il l'avait lancée par terre, près du banc des boulés. Et sa moue signifiait, à ne pas s'y méprendre : « Vous autres, on vous appelle des hommes forts » !

Le banc avait gémi légèrement. Il faut croire que les quatre boulés, sans bouger, avaient raidi quelques-uns de leurs muscles. Devant l'insinuation, une poussée sanguine était sans doute justifiable. Toutefois, comprenant l'intention dissimulée du marchand de tabac en feuilles, aucun d'eux n'avait relevé la silencieuse apostrophe. Le moment devait appartenir à Pit Lanoue puisqu'il s'était approché du rondin pour n'en pas détourner les yeux. En appréciait-il la résistance ?

– En as-tu peur, susurra quelqu'un ?

– J'ai pas connu mon père, avait répliqué le lanceur de cheval, mais s'il en a cassé des pareils, « j'sus son fils, ou j'l'sus pas... »

Puis il avait brandi des deux mains le rondin au-dessus de sa tête, et levé un de ses genoux.

Sur le banc, les hommes forts, les yeux hors de l'orbite, retenaient leur souffle. Je crois que le banc avait encore craqué. Du moins, la planche du siège en pliait.

Pit Lanoue, en rabattant le rondin, d'un seul han, ne s'était pas fracturé le genou, comme le veut le conte de Jules Renard, mais il se l'était écorché en diable, et à la grande hilarité de l'assistance.

Pour sa part, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, en avait avalé sa chique.

L'homme fort, le genou dans les mains, ne poussa aucun juron. C'eût été donner trop de prise à ses camarades. Mais il ne pouvait demeurer indéfiniment dans la vallée de l'humiliation. L'homme qui passa un cheval par-dessus la clôture ne pouvait ainsi se faire désarçonner en public.

Ramassant de nouveau le rondin, et fonçant d'une enjambée vers le banc des boulés, il avait hurlé :

– Avez-vous la tête plus dure que mon genou ?

Le banc avait basculé avec le groupe, et, avant que chacun pût se remettre sur pied, le rondin fit des dégâts à la volée. Les hommes forts, quelque

peu blessés, ne s'étaient pas précipités d'ensemble sur l'assaillant. Entre hommes forts, dans le comté, la lutte doit être égale, foi de boulé.

Mais comment auraient-ils pu organiser, à l'instant même, un combat légal puisque chacun d'eux souffrait d'une blessure ?

Il y a vingt ans aujourd'hui que l'on parle à Saint-Ours de la prochaine rencontre, à force égale, de Pit Lanoue et de chacun des quatre boulés du comté.

Un père Noël pour adultes

La nuit, toutes les barbes sont grises ; à plus forte raison, celles des pères Noël. Comment vouliez-vous, conséquemment, que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, pût admettre, en toute bonne foi, que la barbe d'un Santa Claus rencontré, par hasard, la nuit de la Noël, ne fût nullement postiche ? Auriez-vous exigé qu'il tirât dessus ?

Avant de conclure à la naïveté de Joë Folcu, mettons un peu d'ordre dans l'exposé des faits attachés à cette étrange aventure dite de Noël.

* * *

Lorsque Joë Folcu accepta le rôle d'un père Noël dans la fête organisée pour les enfants du maire de Saint-Ours, ce n'était pas sans une

certaine appréhension.

Le futur père Noël disposait bien d'un masque garni d'une belle barbe, d'une tuque à pompon, d'un uniforme à passementerie d'imitation d'hermine blanche, et de bottes russes semblables à celles du père saint Nicolas.

Toutefois, son dernier maquillage lui avait nui. La petite fille qu'il avait voulu émerveiller n'avait-elle pas failli mourir de peur ? Pouvait-il, en outre, deviner, dans l'encadrement d'une fenêtre, pendant le réveillon de la famille, que les yeux creux de son masque puissent mettre la petite en émoi ? La barbe et les hermines blanches de son déguisement n'avaient probablement pas donné le rendement de joie qu'il attendait. Et, d'ailleurs, la petite était cardiaque et la famille l'avait auparavant ignoré.

Or, Joë Folcu s'était juré, cette fois, de remplacer le masque par un maquillage approprié. Une belle barbe se détachant sur un teint rose n'allait-elle pas apporter à la famille du maire un air traditionnel de fête ?

Pour les enfants, cette fois, le bonhomme se

devait de porter beau. Comme le veut la légende, Joë Folcu allait faire son entrée après la messe de minuit, vers la fin du réveillon. Le sapin était fixé par la base dans une chaudière à charbon parfaitement dissimulée. Une belle besace de cadeaux sur l'épaule allait sans doute attirer sur Joë l'admiration des petits.

La nuit était belle comme il se doit après de si grands préparatifs. La messe de l'aurore achevée, à l'heure du réveillon, toutes les maisons du village portaient les reflets de leurs fenêtres allongés sur la neige. On eût dit une nuit de pêche au flambeau, lorsque les feux, au printemps, se tiennent debout dans la rivière.

Au moment de se diriger, travesti en père Noël, vers le bas-côté de la maison du maire, Joë Folcu avait oublié ses mésaventures.

Par une nuit semblable, nuit de belle lune, une lune, pour une fois, qui n'avait pas de coton dans les oreilles, comme dirait René Chopin, des chiens de garde l'avaient déjà confondu avec un vagabond et lui avaient quelque peu mangé la barbe. On comprend qu'à cette époque il portait

un masque. Aujourd'hui, dans ses bottes russes et parmi la neige canadienne, ses yeux n'étaient pas creux. Aucun chien ne se serait mépris.

Avec un flacon dans sa poche arrière, et le pied bon, que cette nuit de la Noël était belle ! Dans quelques bancs de neige, car il neigeait tôt à cette époque, des pelles oubliées donnaient l'impression de pattes de chevaux en bois dépassant d'un sac de Santa Claus. Tout concourait à vouloir que ce fût une véritable belle nuit de la Noël.

* * *

Dans la cour du maire, entre les bâtiments, Joë Folcu avait différé quelque peu son intrusion de père Noël, afin de goûter davantage son bonheur. C'est alors qu'une ombre s'était avancée de l'une des granges vers le bas-côté de la maison.

Qu'est-ce à dire ? avait murmuré le père Noël factice, en se dissimulant derrière une haie de cenelliers, monsieur le maire aurait-il retenu les

services d'un autre père Noël ?

Ce premier ressentiment était parfaitement justifié, puisque l'autre portait également une belle barbe de Santa Claus. À contre-jour, la lune en face, Joë Folcu ne pouvait dire si le second père Noël était mieux déguisé que lui-même. Toutefois, il ne pouvait y avoir d'erreur et l'autre le concurrençait.

– Drôle d'idée, me disait plus tard Joë Folcu. Le maire voulait-il un père Noël pour la petite et un autre pour grandes personnes ?

– Peut-être votre sosie, lui fis-je remarquer, avait-il été engagé par le maire pour son jour de l'An et qu'il se trompait de date ?

– C'est peut-être moi-même qui me trompai de date, me répondit-il !

Abîmé dans ses conjectures, Joë Folcu était encore derrière sa haie, lorsqu'il constata la subite disparition de l'autre. Avait-il eu la berlue ? Cette ombre sur la neige était bien celle d'un profil garni d'une barbe de Santa Claus. C'est sans doute un père Noël se méprenant de

maison au clair de lune, avait-il songé en définitive.

Comme l'autre devait, en ce moment, faire son apparition ailleurs, Joë Folcu s'était décidé à frapper à la porte du bas-côté et à remplir son rôle de père Noël. La petite, une fois couchée, puis la barbe postiche bien roulée dans sa poche, Joë Folcu s'était abstenu de faire allusion à l'autre bonhomme, son concurrent de quelques minutes. Le vin de cerises aidant, il eût été la risée du maire et de ses invités.

* * *

Le lendemain, grand brouhaha dans Saint-Ours. Chez le maire, après le réveillon, et chacun dans son lit, bien assoupi par la fête et les ingurgitations de vin de cerises, la porte du bas-côté avait été crochetée et l'argenterie de la maison, dérobée.

Et Joë Folcu de m'expliquer :

– J'ai déjà été déchiré par des chiens, une nuit

où ma barbe fut confondue avec celle d'un vagabond. Pour une fois que la barbe du voleur était véritable, si je l'avais su, monsieur, j'eusse mangé mon homme par dépit.

Une idée nouvelle pour l'An nouveau

Minuit, le trente et un décembre, je serai tel un sage à ma table de travail.

Les coudes posés sur un buvard neuf, et le menton dans les mains, c'est là que ma solitude recroquevillée envisagera les « résolutions » du Nouvel An.

Comme autrefois, avant que le bedeau se pendre à ses cloches, et que les sirènes d'usines couvrent les belles harmonies nocturnes, le temps hésitera devant ma porte. Puis j'entendrai décroître ses pas sur l'autre versant.

Minuit aura sonné à ma gauche dans une vieille horloge grand-père, tout ce qui me reste de mes ancêtres, comme dans un cercueil debout et ouvert sur le temps. Le cadran qu'il renferme est un visage sans âge.

Tous les trente et un décembre, à minuit, dans

les cloches bien ordonnées et le désordre des sifflets d'usines, je cherche une idée appropriée au temps nouveau, une idée neuve.

Le buvard de ma table est aujourd'hui, quelques jours avant le trente et un décembre, couvert d'une écriture basculée. Sont-ce là mes idées neuves de l'an dernier ? Peut-être bien, puisque je ne puis les relire. Dans un petit miroir renversé, toutes ces écritures vont retrouver un sens. Mais oui, des vieilleries, et sans doute, plus vieilles d'une année.

Le trente et un décembre, il n'y aura probablement que le buvard de vraiment neuf. Des livres vont l'encercler, comme une place déserte entre des immeubles, et l'encrier remplira le rôle d'un abreuvoir à chevaux. Sous l'abat-jour de ma lampe, une ampoule conservera une même intensité de lumière, tout comme les lacs, endigués sur les plateaux du nord, à la ligne de séparation des eaux, se déversent avec monotonie vers les turbines.

Ce qu'une table de travail peut être déserte !...

Mais, auprès de l'encrier ou de l'abreuvoir à

chevaux si vous désirez, quel est donc ce grand corps étendu dans la place ? Une plume inactive de conteur, direz-vous ? Jamais de la vie, c'est Joë Folcu, mon inspirateur et marchand de tabac en feuilles, profondément endormi sur mon buvard parce que je ne l'ai pas encore questionné sur ses aventures et sur les propos qu'il tient habituellement avec des Saintoursois.

Je cherche des idées nouvelles pour le trente et un décembre. Mais il faut le consulter. On ne laisse pas ainsi dormir un conteur sur une place publique.

Debout entre mes doigts, le voilà qui se prononce enfin sur mes angoisses de chercheur d'idées neuves.

Bêta ! qu'il me dit, pourquoi le goût des images te prend-il encore en fin d'année ? C'est déjà assez ancien que de comparer des horloges grand-père à des cercueils et d'évoquer des lacs se déversant sur des comptes d'électricité. Laisse là tes créances impayées et des miroirs de poche, qui déforment le sens pratique. Tu veux une histoire du jour de l'An ? Viens à Saint-Ours et

écoute-moi. Ferme tes livres et tes souvenirs et, comme tu en as l'habitude, si le sujet t'agrée, trouve-toi une parenté avec l'héroïne. Ça fait plus intime dans le récit ; tu as l'air d'évoquer les souvenirs de ta vieille mère. De véritables anecdotes, expliqueras-tu.

Et voici le conte du jour de l'An que me prêta Joë Folcu et qui lui fut raconté à Saint-Ours, un trente et un décembre, vers minuit.

Dans le troisième rang du village, lorsque la petite madame Rochon, après une année à peine de vie conjugale, fut abandonnée par son époux, les commérages allèrent bon train et ces cancans moururent pourtant d'eux-mêmes par manque de commentaires.

Après un mois d'absence, dès que Rochon, par une lettre, probablement, eut donné à entendre à sa femme qu'il ne reviendrait pas auprès d'elle, on supposa tout. L'homme semblait bien aimer sa femme, et celle-ci le lui rendait. Avait-il fui un créancier ? Faisait-il de la prison ? Avait-il trouvé un foyer plus apte à ses goûts ? La petite madame Rochon, pourtant bien gentille, cachait-elle à ses

voisins et parents un caractère acariâtre et que Rochon était seul à souffrir ? On imagine facilement de quoi s'entretenaient les commères.

La petite madame Rochon recevait des rentes de famille. Le départ subit de son mari ne l'avait nullement inquiétée dans ses finances. Qu'aurait-elle gagné à chercher des consolations parmi ses voisines ? Des expressions de colère ou de regret eussent donné prise à des bavardages sans fins, et combien inutiles. Mieux valait feindre l'indifférence : souffrir en silence.

Après trois mois d'abandon, la petite madame Rochon devait à son attitude remplie de dignité de vivre chez elle comme une veuve dont un second mariage fût impossible. Elle n'avait qu'à se féliciter d'une existence où l'équivoque ne pût entrer.

* * *

Cinq ans plus tard, une nuit de trente et un décembre, la petite madame Rochon, plus petite

encore d'être près d'un grand foyer, reposait dans une chaise à haut dossier et s'était quelque peu endormie en attendant que sonnât le minuit de l'An nouveau.

La délaissée n'entendait pas que l'on cherchât à distraire sa solitude. Aucune invitation n'avait été remise à ses rares amies et encore moins à ses voisines. Le respect dont elle avait entouré sa personne en imposait dans le troisième rang. Jamais on n'eût songé, au retour de la messe de minuit, la messe de minuit du jour de l'An qui subsistait encore à cette époque dans nos campagnes, à lui faire une visite d'usage et toujours imprévue. Un tel chagrin devait demeurer inconsolable puisqu'il ne s'était pas manifesté de la façon ordinaire, grands reproches, colères, expressions de vengeance, dépit, projets, etc.

* * *

Or, à minuit, lorsque des coups discrets se

firent entendre à sa porte, la petite madame Rochon n'avait pas sursauté. Aucun autre que son époux ne pouvait s'être ainsi présenté chez elle.

Le verrou poussé, la porte ouverte lentement, c'était bien le visage de Rochon que la lueur de la lampe avait éclairé dans le portique d'hiver. Après cinq années, les traits de l'homme n'avaient pas changé, de même que ceux de la petite madame Rochon. La femme semblait peut-être quelque peu courbée, mais ce n'était là qu'un effet visuel. Avec une lampe en mains, il faut marcher plus lentement et, partant, plus courbé.

Sans étonnement, après un accueil plutôt bienséant, comme si l'homme ne fût rentré que d'une absence de quelques jours, il avait repris son fauteuil, près de l'âtre, et sans un mot la petite madame Rochon avait déposé une bûche d'érable sur la braise du foyer.

Jusqu'à deux heures du matin, le couple échangea des souvenirs qui venaient de loin, dans cette nuit de Nouvel An, mais qui ne dépassaient pas l'époque de la séparation.

Avant que la vie conjugale reprît son cours, les

époux Rochon s'étaient dirigés, sous les combles de la maison, vers une chambre d'enfant où dormait paisiblement une petite fille de cinq ans.

Lorsque la lampe eut réveillé l'enfant, celle-ci leva des yeux endormis vers l'homme qui tenait la lumière, au pied de son lit.

– Le père Noël ? demanda la petite.

Le nouvel arrivé ne portait pas de barbe blanche et gardait le silence. Mais une larme descendait lentement vers un coin de sa bouche et la petite l'avait aperçue qui brillait dans le reflet de la lampe.

Les yeux de cet homme, la petite ne les ignorait pas. Ce regard, elle l'avait déjà vu dans un miroir, chaque fois qu'elle s'y était mirée. Cet homme lui ressemblait trop pour être le père Noël dont ses petites camarades lui parlaient aux premières tombées de neige. Puis elle avait souri avant de se rendormir paisiblement.

C'était le même sourire doux qu'arborait sa mère depuis que, dans cette nuit du Nouvel An, on avait frappé à sa porte.

* * *

Infernal Joë Folcu ! ton histoire a mis dans mon cœur un sentiment nouveau et qui remplacera, le trente et un décembre, à minuit, des milliers d'associations d'idées parmi les sonneries et les hurlements des sirènes.

Je m'efforcerai l'an prochain d'obtenir ton pardon... et sans grimacer.

Une cause de célibat servie par un chien

Lorsque Joë Folcu s'engagea dans la rue Saint-Joseph, rênes en mains et grandi par le buggy de la vieille demoiselle Élianne, la mission qu'il remplissait, au pas d'un ancien cheval de trait et le fouet haut, lui donnait une allure de responsabilité peu ordinaire.

Aussi, les Saintoursois se tenaient-ils cois, sur le seuil des portes. Tous les regards se posaient d'abord sur le marchand de tabac en feuilles, pour se fixer ensuite sur le chien danois Médor, qui suivait la voiture, à bout de corde, comme un veau conduit à l'abattoir.

Disons, pour achever la description, que Joë Folcu s'était efforcé à se bien conformer à l'antithèse que présentait cette étrange apparition. Il portait haut le chef entre un cheval et un chien qui n'en finissaient pas, en plein village, « d'avoir le caquet bas », et la tête plus basse encore.

Le village de Saint-Ours ne pouvait ignorer que le chien Médor eût commis un crime infamant, sur la ferme de mademoiselle Élianne, et que Joë Folcu, grand justicier occasionnel, conduisît le coupable vers une destinée encore incertaine. Quant au cheval, s'il ne portait pas le cou arrondi et de la gourme, n'était-ce pas qu'il eût conscience de son rôle ?

Tout comme le village, le cheval ne devinait pas le genre de punition que Joë Folcu entendait imposer à Médor, mais il n'en conduisait pas moins un ami vers une expiation, quelle qu'en fût la sévérité.

* * *

Pendant que l'exécuteur des hautes œuvres traverse le village avec sa monture et son condamné en laisse dans la poussière des chemins, informons-nous du crime dont s'était rendu coupable le chien Médor.

Mademoiselle Élianne, en fille unique, avait

hérité la ferme de son père et un chien de haute taille, comme sont tous les danois. Et celui-ci avait nom de Médor.

Médor s'était attaché à sa maîtresse et celle-ci le lui rendait bien. Nous ne dirons pas qu'Élianne avait reporté sur le seul danois tout le respect qu'elle devait à son vieux père. Mademoiselle avait aussi beaucoup d'estime pour la ferme, ses instruments aratoires, ses arbres et ses granges. N'avait-elle pas grandi avec Médor sur cette terre ?

Par respect, toutefois, pour l'héritage de son père, elle avait même résolu de ne pas toucher à toutes ces choses qui lui venaient de son vénérable père. Et la ferme avait lentement moisi.

Il ne faut pas ici conclure que ce respect s'était étendu jusqu'au chien Médor. Les animaux de la ferme, un à un, suivant leur capacité de résistance, moururent lentement de faim. Mais le camarade Médor avait échappé à cette décision. Avec les petites rentes paternelles de la succession, Mademoiselle Élianne s'était appliquée à engraisser dans le souvenir de son

père et le chien danois avait lutté de circonférence avec elle.

* * *

Habitué qu'il était de vivre en compagnie d'une vieille demoiselle, Médor en avait pris la plupart des habitudes. Il la suivait comme son ombre, même par temps sombre, et, pour la pluie, Élianne avait élargi son parapluie. À table, il partageait son menu, parce qu'il était autant carnivore qu'elle était végétarienne. Dans cette maison, les provisions de bouche venaient de l'épicier et du boucher. Dans les premiers temps du deuil, alors que les animaux mouraient un à un, Médor s'était nourri à même l'étable. C'est peut-être ce qui explique aujourd'hui les différences d'embonpoint entre Médor et mademoiselle.

Mais le drame n'était pas loin parmi cette gent grasse, et le premier élément qui devait le déterminer s'était présenté sous la forme d'un

personnage plutôt maigre : un notaire à la retraite et sans étude, comme il se doit.

Or, le notaire, qui connaissait tout de la succession, et rien de l'héritière, devait tout ignorer en plus de la jalousie de son chien, lorsqu'il s'approcha d'Élianne.

* * *

Présenté dans la maison sous un prétexte d'affaires, le maigre notaire avait mis six mois pour expliquer à mademoiselle que la succession ne parviendrait pas à se passer de ses services.

Dans l'intervalle, Médor, qui avait assisté aux entretiens, s'était mis à maigrir. Non pas qu'il mangeât moins. Mademoiselle s'en fût aperçue. Mais l'animal devait souffrir de troubles gastriques, malaises dont s'accompagnent généralement les premières manifestations de la jalousie.

Le soir des fiançailles, le chien danois avait hurlé du côté de l'étable.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui ne croyait pas à cette époque les animaux capables d'éprouver de la jalousie, en avait tout simplement conclu :

– Médor est peut-être désespéré que les étables ne renferment plus que des os.

Le chien, en effet, s'ennuyait quelque peu des ossements et nous allons nous en rendre compte.

Un soir de brouillard, où le notaire venait de quitter la ferme de mademoiselle, un cri s'était fait entendre du premier tournant de la route. Comme Élianne, encore sur la galerie, se souvint que son fiancé portait à ce moment une partie de ses rentes mensuelles dans ses goussets, elle n'avait pas manqué d'inciter Médor à le secourir.

– Vas-y ! chienchien ! avait-elle ordonné à la bête. On attaque le notaire !

Dans le brouillard, deux hommes étaient aux prises. Médor, ventre à terre, avait-il fait son choix ?

C'est dans la gorge du notaire qu'il enfonça ses crocs.

* * *

Avant l'enterrement du fiancé, Joë Folcu avait réclamé le chien Médor. Ce n'était sûrement pas à Élianne d'abattre son chien. Ça porte malchance.

Qu'allait faire le grand justicier, le matin où nous le vîmes, conduisant le gros danois par les rues de Saint-Ours ? Avait-il le courage d'exécuter une si belle bête devenue sa propriété au nom de la Justice ?

Joë Folcu, le village ne l'apprit que le lendemain, conduisait Médor chez une autre vieille fille d'une paroisse voisine.

– Ce chien danois, avait-il conclu, servira la cause du célibat.

Une belle jambe d'écriture...

Bienheureuse était l'époque, selon Joë Folcu, où les patins de bois frisaient du bout comme un traîneau. Cependant qu'elles mordaient moins la glace, combien ces chaussures se conduisaient avec facilité sur la croûte, les lendemains de pluie, et sur les routes, entre les ornières durcies.

Comme la raquette sur neige folle, ces patins d'autrefois se prêtaient aux longs voyages.

– Je les revois, suspendus au dos des *lumberjacks* et garnis de pompons rouges, sinon de grelots, aux pieds des jolies filles, sur la glace des savanes, avant les premières neiges, précisera Joë Folcu.

Ceux qui ont connu les patins de bois, garnis de lames rondes, évoqueront les bordages de la rivière, les jours de noroît. Le vent prenait dans les jupes des compagnes, les après-midi de dimanche, et, pour rivaliser de vitesse, les petits

gars s'agrippaient à des sapins fraîchement coupés.

– Sans effort des jambes, comme ça « déménageait » !

* * *

À Saint-Ours, dès que le Richelieu se congelait, n'était-ce pas grand honneur pour le premier patineur de la saison qui traversait à Saint-Roch, sur patins, avant qu'un Saintoursois atteignît la rive d'en face ?

– Quel bon vent vous amène, disait-on, dans un village comme dans l'autre, à celui qui traversait le premier ?

Avant que le pont de glace fût solide, les villageois riverains étaient quelquefois plus de cinq jours sans se visiter. Qui eût osé marcher sur les flots ? Même la livraison du courrier n'incitait pas le passeur à déchirer les flancs de sa chaloupe contre les glaces en formation. Et le premier patineur était félicité dans la proportion de son

propre poids.

Souvent la glace d'automne si mince fût-elle, gondolait sous le passage d'un premier patineur. Avec sa lame tranchante, le patin d'aujourd'hui n'eût pas remplacé, en l'occurrence, les anciens patins de bois.

* * *

Qui parle aujourd'hui des patins de bois ne peut négliger, à Saint-Ours, de faire l'éloge de Joë Folcu sur le patin.

Chaque fois que le Richelieu se congelait de nuit, les bons patineurs, le lendemain, se chaussaient toujours en vain pour être les premiers à « essayer la glace ». Joë Folcu les avait devancés, irrémédiablement. Non seulement le patineur expert se trouvait déjà sur l'autre rive, à Saint-Roch, mais le pont de glace portait sa signature...

– Oui, oui, sa propre signature, m'expliquait l'un de ses contemporains ; son nom écrit d'un

seul patin dans la glace, vers le milieu de la rivière, et s'étendant sur une couple d'arpents.

– Quel beau pied d'écriture !

Joë Folcu, revenu de Saint-Roch en traîneau, quelques jours après son exploit, s'abstenait de fournir des détails sur son aventure.

– J'ai traversé la nuit même de la congélation, se contentait-il de dire, et j'ai d'un seul pied apposé ma signature gravée dans la glace comme on endosse un chèque.

Et les connaisseurs se représentaient Joë Folcu à l'action, en pleine nuit, sur la petite couche du Richelieu.

Ce n'est pas tout de savoir signer son nom, en exécutant des paraphes, d'une seule patte, sur la glace. Joë n'était pas le seul, dans Saint-Ours, à éduquer ses pieds jusqu'à ce qu'ils observassent l'orthographe. De nombreux patineurs avaient déjà signé, sans se ramasser au bout du paraphe. Mais encore fallait-il que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, pût juger, en pleine nuit, de l'épaisseur de la glace, avant que de s'y engager.

Il est tout naturel, disait-on, à n'importe quel cheval de ne jamais monter sur la glace avant que le pont fût capable de le porter. Joë était-il doué, comme les chevaux, de prévision instinctive ? Autrement, de qui eût-il pris ses informations quant à l'épaisseur de la glace en plein Richelieu et, de plus, en pleine nuit noire ?

* * *

Vers la fin de décembre, avant les fêtes, lorsque Joë Folcu faisait son apparition dans Saint-Roch, la bonne nouvelle se répandait :

– La glace tient !!!

Et, naturellement, les citoyens de Saint-Roch s'honoraient, et se vantaient par la suite d'avoir été les premiers à avoir connu l'état de la glace entre les deux villages. L'arrivée de Joë Folcu dans Saint-Roch était un sujet d'orgueil pour ces villageois et un sujet d'humiliation pour les gens de Saint-Ours.

On comprend les raisons qu'avait Joë Folcu de

ne revenir à Saint-Ours que quelques jours plus tard. Non pas qu'il craignît les reproches des siens et leur accueil maussade. Quand on rentre victorieux chez soi que peuvent quelques égratignures sur un si beau vernis ?

Le retard de Joë Folcu à rentrer dans Saint-Ours venait surtout du fait que le grand patineur ne refusait pas à Saint-Roch de mouiller l'événement par quelques petits « blancs ».

Et, d'ailleurs, puisque Joë Folcu apportait, par son exploit, des nouvelles sur la formation de la glace, l'honneur ne lui revenait-il pas d'être le premier à s'y engager en traîneau pour le retour ? Avant que la glace pût soutenir un cheval, le premier patineur de la saison n'était-il pas digne qu'on eût pour lui quelques attentions ?

Or, Joë Folcu revenait chez lui en traîneau, et pour cause. D'abord, après de telles libations, comment se serait-il tenu en équilibre sur ses patins ? Et, puisqu'il connaissait la glace pour l'avoir inaugurée, le droit ne lui revenait-il pas d'en indiquer le capricieux parcours et de déterminer, sur la glace, pour le prochain chemin

d'hiver, l'emplacement des balises ?

Souvent, les routes hivernales du Richelieu sont quelque peu fantaisistes de tracé. Le Saintoursois ne le doit-il pas aux retours intempestifs du marchand de tabac en feuilles ?

* * *

Aujourd'hui, les patins à lame tranchante ne permettent pas à Joë Folcu d'empiéter si tôt, en décembre, sur la saison hivernale du Richelieu. Seule, une lame ronde, propre aux patins de bois, permettait au pont de glace de le porter.

Le grand patineur devant l'Éternel reviendra toujours, dans ses vantardises, « aux époques bienheureuses des patins de bois », mais gardera le secret de ses manœuvres de nuit sur une glace à peine épaisse d'un demi-pouce.

Pourquoi gêterait-il le souvenir qu'on a conservé de ses exploits, en révélant qu'il s'en acquittait la nuit pour que l'ombre cachât ses tricheries ?

Pendant la formation de la glace, Joë n'avait qu'à monter dans une chaloupe et, profitant des mares, avant le gel, graver de son patin, à bout de perche, sur la glace déjà affermie, la signature qu'il eût tracée, en d'autres occasions, de sa plus belle « jambe d'écriture ».

L'indiscrète en fut punie

La vieille Clémentine, comme une fleur en pot, a toujours vécu dans une fenêtre : l'été, derrière les persiennes ; l'hiver, masquée par un rideau. Pour compléter l'image, disons qu'elle avait le cou aussi mince et long qu'une tige de bambou ; la tête, à la toque serrée, ressemblait à un bouton qui n'arrive pas à fleurir.

Est-il superflu d'énumérer les avantages d'un tel poste d'observation ? Rien des « choses cachées » du village n'échappait à la vieille fille, et l'astuce était son fort.

Lorsque les premiers appareils de téléphone furent installés entre le village de Saint-Ours et les principales fermes des concessions, la vieille demoiselle, on le comprend, n'avait pas hésité à faire inscrire son nom dans l'annuaire de la nouvelle compagnie.

À certaines heures du jour, après le déjeuner,

par exemple, dès que les rues se vident et les cancons s'endorment, la vieille Clémentine décrochait le récepteur.

À cette époque, on sait qu'un réseau unique desservait tous les appareils des clients. Il suffisait d'établir le contact et l'indiscret ne perdait rien de toutes les conversations, qu'elles s'engageassent d'un bout à l'autre de la paroisse, ou du cinquième Rang avec le village d'en face.

Sans quitter sa fenêtre, quelle joie dissimulée n'était-ce pas, pour mademoiselle Clémentine, que de surprendre les secrets les plus usuels sans doute, mais toujours nouveaux pour qui sait les déformer à l'occasion. Et les occasions étaient plus nombreuses que les causeries téléphoniques elles-mêmes.

Dans sa revue mentale de la semaine, Clémentine connaissait, au printemps, toutes les naissances de veaux survenues dans chacune des fermes.

Que le bedeau, après certaines soirées, confiât l'angélus du lendemain à son fils aîné, ou à l'homme engagé du troisième voisin, la

transmission de ces détails ne pouvait échapper à l'écouteuse professionnelle.

Que le garde-chasse mît en conserve, une année, plus de gibier que l'an dernier, et qu'il en soumît les viandes à la fumée de bouleau, à la façon indienne, mademoiselle en connaissait toutes les quantités et même le prix de revient.

Que le passeur d'un village voisin eût fourni davantage l'an passé à la caisse électorale, Clémentine savait à l'avance que le gouvernement remplacerait le vieux bac à fil par un bac neuf à moteur.

Que le bureau de poste eût échangé moins de timbres durant le dernier semestre.

Que Paul Péladeau, revenu de la ville avec un complet à la mode la plus récente, ne pût épouser sa petite voisine, pensez-vous que le téléphone ne lui en avait pas appris la principale raison ?

C'est donc par le téléphone et ses indiscretions que mademoiselle Clémentine pouvait prédire toutes les mauvaises nouvelles et prévoir tous les événements heureux. Et cela, nécessairement,

sans avoir recours aux cartes à jouer et aux lignes de la paume.

Devineresse enviée et ennoblie par ses séjours derrière les persiennes, Clémentine, grâce au téléphone, était devenue « quelqu'un » dans la paroisse.

Qui aurait pu prévoir, expliquera plus tard Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que l'une de ses indiscretions pût un jour lui être fatale ?

Et voici quelles en furent les circonstances malheureuses.

Un jour que mademoiselle Clémentine, me raconta Joë Folcu, souffrait de quelque abcès à l'estomac, le médecin avait dû intervenir, et le pharmacien de même.

Mademoiselle, après un régime de six mois, qui ne pouvait, en somme, l'amaigrir davantage, allait trouver une guérison assurée, lorsqu'elle surprit, au téléphone nécessairement, une conversation qui la concernait entre le médecin et l'apothicaire.

– Vous savez, disait le médecin, la pauvre

vieille Clémentine achève d'être votre cliente, tout comme elle ne saurait demeurer la mienne pour longtemps.

– Et qu'en savez-vous ? avait répondu le pharmacien.

– Parce que ses maux d'estomac, avait répliqué l'autre, lui viennent d'une qualité d'abcès que je ne peux guérir. Vous n'ignorez pas, mon vieux, que le cancer fait toujours un travail plus efficace dès que le patient a déjà atteint un certain âge.

À l'autre extrémité du fil téléphonique, mademoiselle Clémentine, toujours derrière sa persienne, et le récepteur à l'oreille, n'avait pu cette fois le raccrocher...

Une syncope l'avait emportée avant qu'elle eût compris, au bout de sa ligne indiscreète, qu'il s'agissait bien, entre le médecin et l'apothicaire, d'une conversation sur le cas incurable d'une autre vieille fille qui portait le même prénom.

Pauvre professeur de nouveaux jurons

Convoqués à une séance de conciliation ouvrière tenue, à défaut d'un palais de justice, dans une école, des bûcherons mis en cause parce qu'ils avaient, en pleine coupe, l'hiver, quitté les bois sur leurs raquettes, ne s'étaient pas, dans le tribunal improvisé, départis d'une forte odeur de sapin, bien qu'ils eussent pour la plupart la pipe aux dents.

De leur côté, les commissaires du conflit, occupant à trois le pupitre du maître, sentaient quelque peu le cigare éteint et, par réaction sans doute, la lotion. Mais il suffisait de fermer les yeux pour se croire, quand même, en pleine forêt.

Pendant les délibérations, un arôme de souliers de bœufs mouillés n'avait pas nui, malgré l'hiver, à une impression de sous-bois dominée par un parfum de végétation.

L'exposé de la cause démontra d'abord qu'un

certain Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, pendant l'été, avait semé la panique parmi ses concitoyens d'hiver, les *lumberjacks*, en poussant des jurons inconnus, et qui étaient, soutenaient-ils, de nature à attirer des malédictions sur le chantier.

Ceci posé, laissons les chemises à carreaux s'essayer à justifier leur subit abandon des bois, pour assister à notre tour, par réflexion, à des scènes qui augmentent aujourd'hui l'aspect emblématique du litige.

Comment, s'étaient demandé les commissaires de la conciliation, ces *lumberjacks*, pourtant si mal « engueulés », avaient-ils pu se scandaliser des propos de Joë Folcu jusqu'à laisser ainsi tomber leur hache et chausser la raquette du retour ?

Remontons, tout simplement, aux bois.

* * *

Lorsque Joë Folcu « monta » aux chantiers, au

début de l'hiver, le sous-bois l'avait impressionné désagréablement, comme il se doit pour tout marchand de tabac qui fait un premier séjour dans un chantier de coupe.

L'hiver, la forêt est dégarnie et ses arbres semblent soutenir les quelques débris d'une voûte échancrée contre le ciel. L'idée d'un temple en ruine, après un bombardement, est inévitable à tout individu qui évoque les chicots d'une ville au lendemain d'un raid aérien.

Voilà donc, avait pensé le nouveau venu, un chantier où l'idée de construction est absente. De fait, les *lumberjacks* s'y efforçaient à compléter l'élément ruine en jetant bas les quelques colonnes du temple.

– Il est bien beau, avait pensé Joë Folcu, d'achever le déblaiement des ruines, après un désastre saisonnier, mais cette besogne n'a rien de véritablement constructif. Pourquoi baptiser du nom de chantier des lieux de destruction ?

Le nouveau bûcheron, bien que doué d'un esprit poétique, n'ignorait pas que l'entreprise de la coupe fournissait au monde le bois nécessaire à

la construction et au chauffage des habitations, pour n'envisager que ces usages primitifs. Toutefois, selon son esprit synthétique, c'est avec des natures mortes que les humains construisent.

Puis, le premier soir de son arrivée, Joë s'était endormi en constatant combien il ne devait pas s'étonner qu'un toit de bois, ou les murs des granges, pussent, au détriment des pauvres habitants, pourrir avec tant de rapidité.

Couché sur le dos, les mains sous la tête, il avait tristement murmuré, au moment où le dernier des *lumberjacks* à se mettre au lit mouchait son fanal :

– L'œuvre des hommes nouveaux ne peut être que temporaire.

En présence de telles données philosophiques, il n'était donc pas étonnant que l'intellectuel pût supporter la qualité des jurons utilisés par ses camarades.

Je ne ferai pas ici le procès de nos imprécations. Dans un chantier de *lumberjacks*, les impatiences, marquées de jurons, ne sont pas

moins insupportables qu'ailleurs. Mais la surveillance y est quelque peu relâchée. Les chefs de file ne peuvent donner le bon exemple, tout comme au village les sociétés s'érigeant contre notre manie de jurer. Dans le Grand-Nord, les aumôniers poursuivent leurs visites, mais celles-ci sont éloignées, et pour cause.

Or, Joë Folcu, dont les propos, derrière son comptoir de marchand de tabac en feuilles, étaient habituellement fort soignés, se scandalisa que l'on ne pût manier la hache sans pousser, à qui mieux mieux, d'horribles jurons. Pourquoi ces malheureux, s'était-il convaincu, qui font œuvre de destruction dans la forêt, prononcent-ils constamment en vain le nom de Dieu et toute la nomenclature de la liturgie ? Ne pourraient-ils pas s'exprimer sans ponctuer ou rythmer leurs propos de mots inutiles autant que scandaleux ? Si la langue des forts à bras a besoin de points d'appui, de chevilles, de points sonores et faibles, comme dans les vers, pourquoi ne remplaceraient-ils pas leurs grossières expressions modulées par des mots qui ne fussent pas blasphématoires ?

La grande forêt dénudée, l'aspect de son abandon et ses ruines, que venait amplifier la présence de copeaux sur la neige, avaient inspiré à Joë Folcu un courage digne des chevaliers et c'est ainsi qu'il s'était mis en marche, comme un croisé, la hache sur l'épaule, à défaut d'un pic ou autre armure, contre la manie irréfléchie du juron.

* * *

Aujourd'hui, les bûcherons assistent à un conseil de conciliation qui s'efforcera de comprendre la raison qu'ils avaient de quitter si brusquement le chantier.

Dans le box des témoins, un bûcheron, les yeux encore remplis d'effroi, s'était écrié :

– Comment pouvait-on rester dans le bois avec un homme tel que Joë qui employait toujours des mots inconnus ? Tous les génies étaient invoqués et, chaque fois qu'il parlait de « catacrèse », de « strocotte » et de « pulphrasse », les hommes sursautaient et

risquaient d'échapper leur hache. J'ai vu un pauvre diable, qui fuyait sous la chute d'un arbre, s'accrocher les pieds et passer près de la mort.

Et les commissaires apprirent du témoin que Joë Folcu venait de crier au camarade empressé d'éviter la chute de l'arbre :

– Ote-toué de là, « catacrèse », l'arbre va timber...

Peu habitués à des imprécations de ce genre, les bûcherons sursautaient et s'étaient adonnés à des distractions dangereuses pour des hommes du métier.

* * *

Les commissaires finirent par deviner où Joë Folcu désirait en venir avec ses substituts d'expressions. L'homme entraîné par négligence à utiliser certains mots, conclurent-ils entre eux, ne saurait se désister de ses jurons les plus familiers sans qu'on y mît quelques manières.

Joë Folcu fut expulsé du chantier et tous les

bûcherons retournèrent aux bois.

En manière de consolation, après l'enquête, le président du conseil avait expliqué au marchand de tabac en feuilles.

– Votre intention était excellente, mon ami. Nous sommes de votre avis qu'il faille épurer les expressions des nôtres, mais vous y êtes allé sans le moindre discernement. On peut remplacer, occasionnellement, un « torrieux », par un « saudit », mais vos « catacrèses », vos « strocottes » et vos « pulphrasses », tout en conservant un caractère violent et syncopal, telle une phrase ponctuée de coups de poing, avaient de quoi étonner quelque peu les habitudes chères aux bûcherons. La prochaine fois, parlez donc français, et exercez-vous dans la compagnie de gens dont les métiers s'accommodent mieux de l'étonnement et de distractions.

De l'art oratoire servi en conserve

Dans tout « Canayen » se reconnaît à la longue un orateur. Qu'il ait d'abord mésestimé son talent, vous le rencontrerez plus tard comme receveur de tramway ou dans un salon de coiffure. Les autres, qui négligèrent de s'ignorer, s'acheminent aujourd'hui vers les parlements. C'est dans les tavernes et aux marchés des légumes qu'ils s'exercèrent avant que de monter sur le *husting*.

Depuis qu'ils ont établi, en estrade, leur capitale dans Québec, mes concitoyens ont le verbe haut. Ils se juchent pour « adresser la parole », qui sur une terrasse, qui sur une boîte de savon ou de gin, qui sur une chaise, à moins qu'il ait des auditeurs dans la rue. C'est alors qu'on le rencontre devant les bulletins des journaux ; comme négociant ambulant de bouteilles (*medecine man*), ou démonstrateur, sur table

pliante, de « nouvelles patentes », au coin des rues, dans le quartier des affaires. Celui-là fait ici le boniment pour la diffusion des lames de rasoir et son public se renouvelle sur les places. Comme c'est distrayant, en attendant le tramway, ou les jours de rendez-vous !

* * *

Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde, avait coutume de dire Archimède. Nombre de « Canayens » se rattachent à une autre formule, non moins courageuse : « Donnez-moi un attroupement et je lui vendrai de l'eau de pluie. »

Que de troubadours-nés sont aujourd'hui diseurs de bonne aventure, à défaut d'un entendeur cultivé ? Fatigués d'écrire des épîtres, ou des lettres d'amour, comme écrivains publics, des femmes sont devenues célèbres dans les sciences occultes, en lisant l'avenir dans les paumes et, plus spécialement, en expliquant les

rêves. Ce genre de bavardage se rattache encore à la narration.

Généralement, chez la diseuse de bonne aventure, il y a foule, mais dans le salon d'attente, ici, il se dit plus de choses que pendant la séance. Et c'est ainsi que les esprits se préparent à la réception des messages occultes.

C'est dans ces réunions, en attendant de passer chez la diseuse, que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se familiarisa avec la signification des rêves.

« LIT. – Dans un lit, danger. Incapable de dormir, maladie. Étranger dans votre lit (en rêve, naturellement), querelle conjugale. Lit bien fait, vous aurez bientôt une situation sociale. Voir un lit étranger, trouble. Dormir dans un lit, bonne chance.

« MAINS. – Rêver de travailler de la main droite, bonne fortune. De la main gauche, malchance.

« LUNE. – La voir luire, votre femme vous aime ; vous recevrez aussi de l'argent.

« MORTALITÉ. – Rêver d'un ami défunt, pour une personne malade, signifie mort prochaine. Rêver que vous êtes mort, longue vie et bonheur. Avant de mourir, apercevoir en rêve un grand nombre de mouches signifie personne raisonnable qui vous scandalise.

« Quant aux nuages aperçus en rêve, les explications sont infaillibles. Nuages blancs, prospérité ; à grande altitude, voyage ; retour d'un absent, secret révélé. Nuages de fumée ou noirs, colère. »

* * *

Parmi les démonstrateurs ambulants de « nouveaux produits », ceux-là mêmes qui professent aux croisements des rues, j'ai rencontré un autre orateur-né dont la voix s'était abîmée à toutes les intempéries. Incapable, certains jours de grande affluence, de se faire entendre par-dessus la rumeur de la rue, il avait eu recours à un disque de phonographe et à un

amplificateur radiophonique.

Appelé à faire son boniment, pour la vente d'un nouvel aiguiser de lames de rasoir, un disque dissimulé dans sa table de démonstration « faisait l'article » en son nom, et il n'avait qu'à s'occuper de la partie vulgaire de la narration : le geste complémentaire.

Je le revois encore, l'œil inspiré et la bouche close, manipulant ses lames et ses pierres, pendant qu'une voix de ténor, amplifiée par un haut-parleur, également dissimulé, récitait le boniment. Le démonstrateur n'avait qu'à s'agiter comme un ventriloque. La rumeur de la rue ne surmontait pas son discours en conserve et il faisait d'excellentes recettes.

* * *

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui fut témoin de cette extravagante substitution d'orateur, se propose d'en imposer la méthode aux prochaines élections municipales de son

village.

À l'aide d'un disque, ne pourrait-il pas lui-même donner la réplique et tenir ainsi, à une seule personne, une assemblée contradictoire ?

– Et pourquoi, soutiendra-t-il, deux disques dissimulés ne s'engueuleraient-ils pas sur un seul *husting*, pendant que je circulerai, subrepticement, dans la foule, afin de recueillir ses réactions.

Alors, lui fit-on remarquer, tu t'écouterais parler de la foule, et c'est toi-même qui conduirais la claque ?

Joë Folcu sait tirer partie des enseignements de la ville.

– Et pourquoi pas ? Avec les campagnes électorales diffusées par la radio, le votant se plaint-il, en pantoufles, chez lui, que la voix seule de son candidat domine en l'absence de ses gestes et grimaces familières ? Nous apprendrons aujourd'hui à nos électeurs comment négliger la mimique de l'orateur, pour ne s'occuper que des idées et des programmes. Ne voilà-t-il pas de l'art

oratoire pur, dégagé pour une fois de ses accessoires ? Avec le vote des femmes, il est recommandable à certains orateurs de ne pas trop se montrer sur les *hustings*. Quant aux têtes frisées, rien ne les empêche de faire distribuer leur photographie dans les rangs de l'auditoire ?

Cette discussion peut sans doute attirer nombre de discordances au prochain candidat Joë Folcu.

– À quoi bon, direz-vous, tenir des assemblées dont les orateurs seront absents ? Les émissions radiophoniques ne prévaudront-elles pas en l'occurrence ?

Et le marchand de tabac en feuilles, qui doit aux lecteurs de *La Patrie* d'emporter le morceau, dans toute discussion prolongée, finira bien par vous donner un cours sur la nécessité pour tout individu de ne jamais s'isoler, en temps électoral, précisément.

– C'est dans la foule que la semence de la parole doit tomber. Donnez-moi un attroupement, et je lui vendrai de l'eau de pluie.

Peut-on faire « maigre » avec du sang de cochon ?

Souvent, au village, l'égorgement des porcs met le dentiste en vedette. On aime à comparer les cris se dégageant des granges pendant la saignée à ceux des patients sur la chaise de l'« arracheur de dents ». De fait, les jours d'abattage, l'écho déforme quelquefois la grande rumeur de la tuerie domestique. Si plusieurs paroissiens « font boucherie », certains coins du village rappelleront le voisinage d'une cour de collège à l'heure de la récréation.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles et grand commentateur, par surcroît, de nos mœurs villageoises, avait coutume, les jours consacrés à la boucherie, de conclure au rapprochement de l'homme et du cochon en présence de la mort.

– Que les cris de la douleur sont humains, qu'ils soient poussés d'un abattoir ou d'un

hôpital !

La même comparaison peut s'établir entre les cris arrachés aux chatouillements d'un goret et d'un bambin, mais nous n'en appellerons pas ici à Joë Folcu. Nous risquerions de sortir du sujet sans y revenir.

* * *

Puisque les jours d'abattage s'accompagnent habituellement à Saint-Ours de divertissements intellectuels, pourquoi, demandai-je à Joë Folcu, les saignées du cinquième Rang, l'automne surtout, n'apportent-elles aux quatre échos que les hurlements des gorges tendues ? La chaise du dentiste en est fort éloignée, sans doute, et la cour du collège de même. Pourquoi ici la jeunesse, fort éveillée pourtant, s'abstient-elle de commenter ? L'art dentaire et l'instruction seraient-ils seuls sujets de divertissement ?

Cette interrogation m'a apporté les données d'un drame qui ne cadrent nullement avec les

égorgements, en plein village.

Dans le cinquième Rang, chaque fois que le fermier Goudreau « faisait boucherie », les hurlements de la victime s'incrustaient dans le plus complet silence. Ici, le souvenir d'un drame obligeait au respect.

* * *

Pit Goudreau, comme ses voisins, a toujours « fait boucherie », tous les automnes, dans l'entrée de sa grange. Le porc le mieux engraisé de la saison est destiné à la cuisine de la famille, et les autres s'acheminent vers les abattoirs des villes.

Le fermier a toujours suivi la tradition de la paroisse en matière de saignée. Le porc est pendu par les pattes d'arrière, à deux pieds du plancher de la grange. Une corde, passée en nœud coulant dans le groin, le cochon tend la gorge au couteau du sacrificateur, comme le veut la pratique parmi les confessions israélites.

Après le coup de grâce, le porc hurle jusqu'au bout de son sang. Dès qu'il finit, graduellement, son concert, l'animal est descendu dans un baril d'eau bouillante pour être ensuite dépouillé de ses soies. Une vieille coutume voulait autrefois que le porc fût confié aux flammes d'un amas de paille. C'est ainsi qu'on l'épilait, après l'avoir assommé d'un coup de maillet. À cette époque, la saignée venait en troisième lieu.

Le fermier Goudreau, toujours comme ses concitoyens, préférait planter son couteau dans la gorge toute vibrante de l'animal. Le sang, on le sait, tiré ainsi d'un cochon se « vidant en pleine vie », se prête mieux à la confection du boudin.

Le sacrificateur des hautes œuvres, en plus de faire comme les autres, préférait la manière moderne, puisqu'elle lui permettait d'offrir une tasse de sang frais et chaud à son jeune fils. Non pas que l'enfant, son unique petit, aimât tout particulièrement ce germe de breuvage. Mais la mère était poitrinaire et Pit Goudreau [...]*

* Omission d'une ligne dans le texte de *La Patrie*.

conseils pour prévenir la tuberculose du petit.

* * *

Or, un automne que le porc venait de se faire ouvrir la gorge, et que le sang tombait dans une chaudière, Pit Goudreau s'était emparé d'un gobelet à l'usage de son fils et, sans songer que le récipient contenait encore un fond de whisky blanc, l'avait rempli de sang et offert d'une main distraite au petit.

L'enfant n'était pas d'âge à se réjouir d'un petit « goût piquant ». Il était plutôt d'âge à obéir et à boire d'une lampée afin d'en finir avec cette corvée.

Occupé à débiter son porc, le fermier n'avait pas constaté que le petit se dirigeait en titubant vers la maison. Quelle tête eût-il fait, si le visage de l'enfant lui était apparu ?

Sur le seuil de la maison, le petit Goudreau avait d'abord lutté contre la nausée, puis, vomi sur sa chemise blanche. À ce moment, ses

cheveux devaient être en broussailles, et sa bouche, pendante. Quant aux yeux, seul le regard d'un ivrogne endurci eût pu les apprécier.

Et c'est ainsi que le jeune Goudreau s'était présenté à sa mère.

Une couple d'heures plus tard, lorsque le fermier eut terminé sa besogne de boucher, un spectacle, que le village n'évoque pas aujourd'hui même, sans frémir encore, s'était offert au malheureux, sur le même seuil de sa maison.

Dans la cuisine, l'enfant dormait, effondré au pied d'une chaise. La bouche baveuse de sang, et la chemise maculée, le petit ronflait comme un ivrogne, et ses joues portaient les couleurs d'une santé toute réjouie.

Au milieu de la pièce, la mère baignait dans du sang... son propre sang. C'était à croire que la mère et son enfant eussent été égorgés, en dépit des joues colorées du petit et du teint blême de la femme.

Madame Goudreau, en présence du petit, tout

couvert de sang, et les yeux révulsés par l'alcool, avait poussé le cri affolé d'une mère apprenant l'assassinat de ce qu'elle a de plus cher au monde...

La femme de Pit Goudreau était poitrinaire. L'effort de son cri d'horreur avait déclenché, dans ses poumons, l'hémorragie funeste. Et la mère, tandis que le petit culbutait pour dormir, s'était vidée de son sang, comme une chaudière renversée.

* * *

Cette histoire me fut racontée par Joë Folcu dans la salle à manger d'un hôtel. C'était un vendredi. Le menu portait comme plat de résistance du sang de mouton à la sauce blanche et du boudin.

Je me rappellerai toujours que nous n'avons pas discuté longtemps sur la qualité de ces mets, un jour maigre. Ce jour-là, vendredi, Joë Folcu et moi avons jeûné.

La maison qui meurt d'ennui

Certaines maisons de village ont une physionomie qu'elles n'empruntent pas à la rue, ni au paysage. Leur caractère est immuable. Le soleil ne s'attarde pas sur leur seuil et la galerie y est toujours humide, comme du bois frais ou pourri. Jamais la lune, dans les fenêtres, ne fera trembloter ici une source de lumière parmi le feuillage. Ces maisons ne vivent pas et même les cris d'enfants qui s'en échappent semblent venir du voisinage.

J'ai vu des maisons habitées sur un coteau, mais dont une seule fenêtre bâillait au bas-côté. Ces maisons ne voyaient que de profil, comme les oiseaux ou les lièvres.

Certaines maisons s'ennuient à mourir. J'en ai connu une qui en est morte... celle du vieux Cormier, à Saint-Ours, au bout d'une rue inachevée. Les deux demoiselles Cormier l'ont

quittée à temps, après la mort de leur père. Elles avaient risqué de le suivre de près.

* * *

Le père Cormier, avant son mariage, craignait l'ennui et les femmes. C'était, de plus, un timide. Pourtant, il convola dès que l'ennui eut raison de sa solitude. C'est à ce moment qu'il vint habiter la maison du bout de la rue. Son épouse la lui avait apportée en mariage. Ne se débarrasse pas qui veut de l'ennui...

Lorsque les deux demoiselles Cormier, des jumelles, vinrent au monde, le père s'était écrié :

– Au moins, la mère aura de quoi s'occuper et les enfants, entre eux, de quoi se distraire !

Madame Cormier est morte. Les jumelles se sont ennuyées à deux. Et le père s'est ennuyé seul, avant que les enfants atteignent l'âge où l'on s'ennuie.

La maison, qui avait attiré l'ennui, était immuable de caractère, comme une de celles que

nous avons décrites au début de ces propos. Sa victoire ne devait pas la dérider. Jamais la lune, même dans son plein, ne fit surgir des sources de ciel dans ses fenêtres. La galerie ne s'est pas asséchée, et pour une double cause, tant que les jumelles portèrent des couches.

* * *

Lorsque les jumelles Cormier, après vingt-cinq années de célibat, songèrent à réagir contre l'ennui, l'expérience malheureuse de leur père ne devait pas les induire à la moindre idée du mariage.

Disons aussi, comme Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, de qui je tiens ce triste récit, que la maison se prêtait mal aux fréquentations, si désintéressées fussent-elles.

Les deux vieilles filles s'étaient donc pourvues d'un chien et d'un chat.

La maison ne devait pas céder son ennui pour si peu. Les gambades du colley sur la galerie ne

la firent pas sourire, au bout de la rue, pas plus que les cris des enfants, au début, n'avaient aigri son ennui. Les siestes du chat noir dans ses fenêtres, même si les yeux jaunes de celui-ci eussent évoqué la présence d'un hibou aveugle, ne donnèrent pas à ses combles l'aspect d'un décor de Grand Guignol.

Toutefois, les Cormier avaient eu de quoi se distraire quelque peu et, sans une mauvaise interprétation qu'elles se firent subitement de la gaieté, toute nouvelle pour les deux demoiselles, et attribuable à leur manque d'entraînement, l'ennui ne serait peut-être jamais revenu dans leur cœur.

Mais voilà, le père Cormier venait de mourir, et le colley l'avait suivi de près.

Qu'est-ce, en somme, direz-vous, que cette fausse interprétation de toute nouvelle gaieté dans la maison ? Laissons Joë Folcu s'expliquer.

* * *

La mort du père Cormier, d'une part, n'eut rien de réjouissant pour les deux orphelines, ni celle, d'autre part, du chien, une fois leur chagrin atténué par le temps, comme il se doit.

Plus de gambades sur la galerie, à l'heure de la sieste, et dans la cuisine, pendant les repas, comment vouliez-vous que le chat et ses airs méditatifs pussent remplacer, auprès des demoiselles, les jappements du colley ?

La maison, incapable pour l'instant de reprendre son empire d'ennui, avait confié une mission au chat.

Le chat noir et ses yeux jaunes, gravés d'une pupille verticale, ne broyait pas que du sombre, comme un hibou perché sur un dossier de chaise. Mais la pensée, dans une maison de vieille fille, qui se passe d'expression bruyante, ne pouvait se prêter à autre chose qu'à l'ennui né un jour de l'immobilité.

Pour mieux faire comprendre à quel point un chat peut stigmatiser l'ennui d'une maison, et au-delà de toute réaction, même si les occupants ont raison de leur hérédité, Joë Folcu décrira de

nouveau un chat noir symbolisant l'ennui.

Les yeux d'un chat noir, avec leur pupille aussi étroite qu'une porte ouverte à peine d'une ligne, évoquent naturellement ou mirent l'ennui d'une maison où rien de nouveau ne survient et qui ne dissimule aucun mystère, même si les portes laissent passer le jour, ou l'ombre d'une chambre close.

Ces demoiselles avaient mal interprété le message de bonheur qu'apportait maître félin, et la maison y avait compté. Ce message d'un bonheur de tout repos était celui qu'éprouvent les êtres vivant loin des imprévus.

Heureuse la maison et heureux le chat qui n'ont pas d'histoire, auraient dû comprendre les demoiselles.

* * *

Le jour où les demoiselles Cormier se mirent en route pour l'hospice, le chat dans un panier, porté au bras, l'animal leur avait faussé

compagnie, comme elles le libéraient dans le train, au moment du départ ultime.

Un chat s'attache mieux à une maison qu'à sa maîtresse.

La maison du bout de la rue tombe aujourd'hui en mines. Les descendants du chat noir y vivent encore à l'état sauvage.

Trop de veaux aux prodigues

Le retour de l'Enfant prodigue est accueilli avec enthousiasme par la famille. Le père, au sommet de la côte, lui a ouvert ses bras et versé des larmes de béatitude. Ses frères et sœurs dansèrent en rond. La mère s'est précipitée à la cuisine.

Sur la ferme, le coq a chanté même par temps sombre, et tous les animaux ont tourné la tête vers l'Enfant avec sollicitude. Mais que dire du veau le plus gras du troupeau ? Savait-il que ce retour allait lui valoir qu'on le transformât, lui, le veau gras, en blanquette ?

Ainsi, de la parabole, disait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles. Et si le veau eût été d'or, la famille l'aurait-elle inscrit sur le menu du banquet de ralliement ?

* * *

Pauvre veau !...

Pendant que l'on s'embrasse en famille, et que l'Enfant prodigue raconte son coûteux voyage, les artistes, inspirés par ce retour, ont-ils songé à nous transmettre les impressions du veau ?

Selon Joë Folcu, le veau gras évoquera toujours le *sportsman* défait que la foule bafoue, dans le forum, en lui lançant des feuilles du programme, des sacs vides, et même des casquettes.

* * *

Joë Folcu est trop humain pour se réjouir de ces retours. Pauvre veau gras !...

Et le marchand de tabac en feuilles, qui vient de lire *Le Retour de l'Enfant prodigue*, attribué à André Gide, s'applique à me démontrer, pour la circonstance, le manque d'à-propos de ce récit.

Gide, continue Joë, s'intéresse au retour de l'Enfant prodigue et néglige le veau gras. L'Enfant dont il parle est ici dans sa chambre à coucher et le seul peut-être à ne pas dormir dans la maison. L'aube ne s'est pas encore levée, et il fait chaud sous les combles.

L'Enfant prodigue n'a plus rien à prodiguer. Tout le monde est endormi de bonheur et de fatigue. Ce fut un grand événement à la maison et demain l'on mangera le veau gras. L'Enfant, qui fut prodigue, car il n'a plus rien à distribuer que ses souvenirs, n'est pas heureux. Dans ses voiles de grand voyageur, le vent de terre a trop soufflé et il s'ennuie du large.

Subitement, dit Joë Folcu, un bruit insolite, dans la nuit de la maison, retient l'attention de l'ex-prodigue. Dans la chambre voisine, quelqu'un s'agite parmi les draps. La paille du sommier a crissé. Qu'est-ce à dire ? Est-il seul à veiller ?

Le prodigue a compris que son frère cadet ne peut s'endormir. Il entend même des sanglots comprimés dans la chambre voisine. Les récits du

prodigue enchantent l'imagination du petit. Le nouvel arrivé, l'homme aux récits innombrables, ne peut pas ignorer que le cadet porte un sang de grand voyageur. Le retour a réveillé des sirènes dans le cerveau du petit.

L'Enfant prodigue souffre trop d'un état d'âme qu'il a suscité chez son jeune frère et qui n'en continue pas moins d'être son propre état d'esprit. Et c'est alors que l'aîné s'approchera du petit et lui soufflera dans l'oreille :

– Mon cher frère, tu es sur une plage de baigneurs, toi le grand voyageur. La mer, aujourd'hui, me repousse, mais elle vient en même temps vers tes pieds impatients. Que mon exemple te serve d'expérience. Nous mourrons tous deux d'ennui. Ne songe pas aux « retours attristants » et pars. Pars ! mon vieux ! Pars !!!

Et Joë Folcu de conclure :

Malheureux Enfant prodigue ! Il sait que le puîné rencontrera les mêmes désillusions et que ses conseils sont dictés d'un grand cœur désabusé, lui qui est rentré avec une besace vide. L'Enfant prodigue mis à sec ne peut rien donner

à autrui que son propre malheur.

Et Joë Folcu disait :

– Demain, un veau gras sera tué. Le cadet, à son tour, reviendra, et un autre veau gras, à son tour, sera mis en blanquette. Quel massacre de veaux ! Le pire, c'est qu'on en prendra l'habitude au village et que tous les retours seront prodigues en veaux. Est-ce à croire qu'avec une telle formule les veaux n'auront pas le temps d'engraisser ?

* * *

Quelquefois, le repentir du prodigue se détermine par la taille du veau dit de retour. Devrons-nous ici confondre veau gras et veau d'or ?

Que n'offre-t-on du veau maigre à tout repentir ?

Ainsi disait Joë Folcu en faveur de la conservation des bêtes à cornes.

La gigue est une invite au célibat

La chaîne des dames et des messieurs. – La poule. – Le pantalon. – La boulangère. – L'été. – L'en avant-deux. – La pastourelle. – La promenade. – Le moulinet. – Les chevaux de bois. – La farandole. – Les tiroirs. – Les lignes. – La visite. – La grande chaîne. – Les coins.

Voilà bien les figures, les mouvements et les mesures des contredanses de quadrilles en usage, les soirs d'hiver, dans nos campagnes. Sur ces rythmes, paysans et leurs compagnes se doivent de lever haut les genoux et le croupion, comme des chevaux harnachés, et le « calleur », d'improviser les recommandations personnelles. Pour ordonner les tourniquets, il clamera :

« Swing la baquaise dans le fond de la boîte à bois ! »

Pendant la « soirée dansante », le plancher de la cuisine s'est mis en branle dans le rythme des « grosses filles » ; dans les globes de lampes, les flammes ont cligné de l'œil, tout comme s'il y avait eu de l'eau dans le pétrole ; le poêle à deux ponts, dans le corridor, perdit des cendres ; à l'appel grincheux du violoneux, la vaisselle était bruyante dans les armoires ; dans les solives, de même que si la nuit eût été froide, des clous ont « sauté dans leur trou » ; des mobiliers de chambre à coucher se sont déplacés sous la trépidation.

Quel « ménage » pour le lendemain !

Certaines vieilles maisons à Saint-Ours doivent leurs crevasses aux quadrilles interfamiliaux, et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, m'assure qu'il a déjà vu, de ses yeux vu, des paratonnerres frétiller encore, au sommet des cheminées, longtemps après que les invités, la jambe molle sur les routes, se fussent retirés, les lendemains de fête.

Dira-t-on, maintenant, avec Joë Folcu et Paul Valéry, que la danse et l'architecture soient les premiers des arts ?

* * *

Dans toute manifestation d'art, Joë Folcu n'appréciera que le côté pratique, de même que des mondaines, appelées à se prononcer, au salon de l'automobile, sur le choix d'une voiture, ne s'informeront que du confort des fauteuils, de l'air climatisé et de son parfum et de la couleur de la carrosserie.

Vues de cet angle, la danse et l'architecture offrent des similitudes.

Dans les arrière-concessions de Saint-Ours, les qualités d'une femme sont déterminées par l'odeur de sa cuisine, entre les repas, et la tenue de ses ustensiles. La fortune de son père et ce qu'elle apporte en mariage s'évaluent à la toilette printanière des galeries et des granges de la ferme. La toilette vestimentaire, en quelque sorte,

est secondaire.

La qualité architecturale ayant été définie et son influence quant au choix d'une femme, nous dirons, avec le marchand de tabac en feuilles, que ces dames, au milieu d'un cotillon, où la gigue *Voleuse* apporte des surprises, ne se tromperont jamais sur l'élégance et la valeur sentimentale d'un danseur.

Que de mariages furent malheureusement amorcés pendant des quadrilles ? De plus, ces manifestations chorégraphiques ne donnaient-elles pas lieu à des réunions dites annuelles. En dehors des fêtes de fin d'année, qui ont généralement un caractère purement familial ou religieux, les danses de rangs offrent une occasion exceptionnelle aux paysans de se retrouver et de s'apprécier.

* * *

Au cours d'une soirée de galerie, derrière les concombres grimpants, un prétendant peut

embellir son caractère de futur époux. La politesse se résume ici au protocole en usage dans la causerie. Ce genre de fréquentation ne révèle pas les qualités exigées par la finance. Ici, on se connaît imparfaitement et que de désillusions s'amoncellent ainsi pendant les époques de fiançailles.

Pendant un quadrille d'hiver dit « petit bal à l'huile » (pétrole à lampe, n'est-ce pas), qui pourrait dissimuler, après quatre heures de danse ininterrompue, les défauts et les qualités de son caractère ? C'est dans la gigue *Voleuse* que le jeune partenaire livre ses intentions et ses ingéniosités d'y parvenir.

Au début d'une danse, la discipline conserve ses droits. Tous les danseurs présentent les mêmes caractéristiques : politesse empressée, sourires d'usage, recherche d'élégance et maladresses, etc. Le violoneux mène un monde qui s'étudie et nulle constatation de caractère ne fait rougir d'orgueil ou d'humiliation certaines prétendantes appréhensives.

N'est-ce pas toujours après quelques heures de

manœuvre que le bon ouvrier se différencie de l'apprenti sans talent ? La discipline de la danse devenue familière, les trémoussements s'expriment davantage, les ambitions, les renoncements, l'élégance naturelle née un jour de l'exquise simplicité.

Comment une gigue à deux, et qui se prolonge selon l'entêtement éprouvé à deux, pourrait-elle s'accomplir sans quelques mouvements d'impatience, dès qu'un danseur ordinaire se trouve en présence d'un gigueur capable de trouver les meilleurs planchers de cuisine ? Dans ces concours de résistance, organisés après minuit, pendant l'intermède des quadrilles, les défauts d'un homme prennent le dessus, telles des sueurs à la fin de l'exercice.

Quand les semelles d'un gigueur sont brûlantes sur le parquet et que son squelette, comme celui d'une marionnette, se désosse ; quand sa tête pointe du menton comme celle d'un coureur, le naturel retrouve son empire et l'homme oublie ses spectateurs pour ne songer qu'à une victoire d'endurance. S'il lui faut

changer de chique, les crachoirs les plus éloignés de l'arène seront incontinent choisis ; les jurons, pour une tête de clou exhibée du plancher, s'ils n'ont pas de renvoi, trouveront bien des échos. Ici, la prétendante, le dos contre le mur, derrière l'alignement, évoquera son homme aux prises avec une vie difficile, au lendemain d'une lune de miel.

Après le duel des gignes-concours, pendant la reprise des quadrilles, le danseur, qui en a connu bien d'autres, ne se présentera plus à la chaîne des dames, les bras arrondis comme des anses de cruche, mais entrera dans les ritournelles comme une toupie ronflante et sans égard pour les nausées de sa compagne. L'homme des labours et des bois se révélera dans tout ce qu'il a de plus brutal et de plus décisif.

* * *

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne nous dira pas que les jeunes débutantes, conduites

par lui au bal, revenaient à maison aussi éreintées que par un retour à pied.

– C'est au chantier, la hache aux poings, et au bal après minuit, qu'une demoiselle peut apprécier « un bon homme » ! soutiendra-t-il.

Joë Folcu n'a jamais convolé.

Le nez long, un indice de bonté

Dans l'album familial de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, je constate que la coiffe d'une garde-malade retient souvent l'attention parmi des groupes champêtres. Qu'il s'agisse de photographies prises en chaloupe, sur une galerie ou dans un salon, l'infirmière y est toujours en uniforme.

– À cette époque, dis-je, quelqu'un de votre famille retenait-il en permanence les services d'une infirmière ?

Sur ces photos d'amateur, chacun semblait pourtant en excellente santé. Une grand-tante aurait-elle gardé le lit pendant des années ? Cet album s'étend bien sur un demi-siècle et la garde-malade y apparaît à différents âges.

– Chez nous, de répliquer Joë Folcu, on ne se couche que pour mourir !

Et c'est alors que je dus convenir à quel point j'avais tort d'évoquer la maladie chaque fois que je me trouvais en présence d'une infirmière. Mademoiselle ou madame Angèle, infirmière de profession, portait l'uniforme, qu'elle fût en repos ou en piquenique. Dans la famille de Joë Folcu, on s'était habitué à la bavette et au tablier d'Angèle, et sans prendre un air souffreteux d'hôpital, tout comme certaines familles vivront dans la société d'un vétéran galonné, sans que l'on se crût en guerre.

* * *

Angèle devait vivre en état de grâce professionnelle. Qu'elle eût ou non des bassines à transporter, l'uniforme convenait à son visage au grand nez. Non pas que le dévouement d'une personne se mesure à la dimension de son nez, mais il faut admettre que la bonté se retrouve généralement sur les figures garnies d'un nez plutôt tombant.

Comme physionomiste, je ne m'étais pas trompé. En plus de tenir à sa profession, Angèle se faisait remarquer par ses excès de bonté. Un tel nez était tout désigné à se compléter d'une coiffe. Et d'ailleurs, le nom d'Angèle n'était-il pas prédestiné ?

Tout le monde, m'explique Joë Folcu, était heureux dans son voisinage. On se sentait en sécurité avec la médecine et son dévouement, dès que l'infirmière se montrait le bout du nez. Dans une veillée, elle symbolisait non pas une menace de maladie, mais la gaieté d'un état normal ou celui de la convalescence, tout au plus.

– Je n'ai jamais vu Angèle autrement qu'en uniforme, continuait Joë Folcu. Elle le portait même le jour de ses deux noces !

– Elle aurait donc convolé par deux fois, m'écriai-je.

– Oui, monsieur, et chaque fois par pure bonté !

Ce cas de bonté disciplinée, ne devais-je pas me le faire raconter dans tous ses détails ? Joë ne se fit pas prier.

Angèle s'était donc éprise, vers la trentaine, d'un vieux richard de la paroisse. Le bonhomme ne fut pas épousé pour son argent. Mais, à soixante-cinq ans, il avait l'air tellement enfant ! Angèle frottait ses rhumatismes, chaque fois qu'elle veillait dans sa famille, en face de chez elle. Le vieux s'était attendri. Un tel bâton de vieillesse, comment s'en serait-il passé ?

Avec tous les soins dévoués et scientifiques, le vieux Dubreuil avait mis vingt ans à mourir. Jamais il n'eut recours au médecin. Sa seule maladie avait été celle d'être tombé en enfance depuis l'âge de soixante-dix.

Pendant ces vingt années de dévouement et de désintéressement, le couple était donné en exemple dans tout le comté.

L'uniforme d'Angèle, toujours immaculé, présentait bien un étrange contraste, sur la galerie

de la maison, avec la tenue négligée du bonhomme. On sait que l'uniforme national, dans nos villages, les jours de semaine, consiste en une paire de bretelles, bien en vue, sur une camisole de laine, et sur un tricot, l'hiver. Mais Angèle s'était familiarisée avec cette tenue.

Des étrangers, de passage à Saint-Ours, s'informaient quelquefois de l'emplacement de l'hôpital. Rien d'étonnant qu'ils aient cru à la présence d'un hôpital, dans le voisinage, puisque le couple Dubreuil en comportait bien au moins deux éléments : la garde-malade et le chauffeur des fournaises.

Que l'on ne se méprenne pas. Angèle n'était que bonne et nul désir de fonder une infirmerie n'avait troublé son bonheur. Saint-Ours n'eut pas d'hôpital, mais un couple parfaitement heureux et son exemple chassait au moins nombre de mécontentes parmi les couples souffrant d'incompatibilité de caractère. Quel bon désinfectant contre le spleen !

Quand Dubreuil eut atteint quatre-vingt-cinq ans, Angèle assista en uniforme de garde-malade

à ses funérailles et la blancheur de sa toilette apporta de l'émoi parmi le deuil en noir et en violet de la famille. Mais le contraste s'atténua quelque peu lorsqu'elle lui apprit que le blanc était aussi l'emblème du deuil.

* * *

L'infirmière de cinquante ans ne porta son deuil en blanc que six mois et se remaria, également en blanc, à un autre Saintoursois, celui-là âgé d'une trentaine d'années.

– Qu'est-ce à dire ? m'écriai-je. Votre histoire, mon cher Joë Folcu, ne correspond pas au dévouement habituel de votre héroïne. Était-elle fatiguée des rhumatismes de son vieux et des niaiseries propres à l'enfance ?

J'ai eu peur, pour un instant, d'apprendre que l'infirmière abandonnât son uniforme.

– Pas du tout, rétorqua Joë Folcu. Une garde-malade, tout en conservant sa coiffe, sa bavette et ses poignets, n'a-t-elle pas droit à une retraite, et

sans que, pour cela, son dévouement et sa bonté en souffrît ?

Et c'est alors que je connus l'énigme. À cinquante ans, le bon nez d'Angèle n'était pas racorni. La bonté se lisait toujours sur ses traits. Toutefois, après le dévouement dont elle avait fait preuve auprès d'un premier époux en décadence, n'était-elle pas en droit de l'exiger, à son tour, d'un mari capable d'en prendre soin pour le cas où l'enfance du vieil âge se fût emparé d'elle ?

Joë Folcu ne demande ici à personne de confondre le bon destin avec la loi des compensations.

Ceci est une tout autre histoire...

Les absents ont toujours tort, dites-vous ?

Mais que fait-on de ceux qui s'abstiennent de s'absenter et de se prononcer tout à la fois ? Et de ceux qu'on n'arrive pas à comprendre ; ceux qui gesticulent, par exemple, devant une fenêtre ?

Ainsi pensait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, après que son église paroissiale fût incendiée.

Joë aurait pu dire des menteurs qu'ils ont tort autant que les absents. Mais ceci est une tout autre histoire.

* * *

Il y avait à Saint-Ours un pauvre infirme-né que l'on surnommait, par dérision, le Fou. Le sobriquet lui était-il attribué parce qu'il mentait à

tout bout de champ ? Ceci est une tout autre histoire.

Or, le Fou, dont l'infirmité et les allures effrayaient les femmes et les enfants, était habituellement mis au rancart par les hommes valides et les vieillards.

On ne portait pas attention à ses propos. Quant à ses allures, qui se résumaient à regarder par les fenêtres, chaque fois que les portes étaient closes, les hommes se contentaient de le signaler par un haussement d'épaules.

Avant que les lampes fussent allumées, il n'était quand même pas rassurant d'apercevoir, contre les carreaux d'une fenêtre, le front large de l'infirmes, ses yeux vagues, tels ceux des aveugles, et son rictus dans la broussaille d'une barbe rousse.

Pour les enfants, quel que soit le moment de ses écornifleries, l'infirmes symbolisait le bonhomme Sept-Heures. Et souvent, les petits, suggestionnés, « avaient du sable dans les yeux ».

Quand le Fou traversait la rue principale du

village, certaines maisons ouvraient toute grande la porte pour éviter qu'il appuyât son front contre les vitres.

Des individus, m'assure Joë Folcu, ne haussaient les épaules que pour remonter leur pantalon à bout de bretelles. Mais ceci est une tout autre histoire.

Voilà bien un type de village qui n'avait pas besoin de s'absenter pour être toujours dans le tort. En fait, on n'arrivait pas à le comprendre.

Le Fou habitait, par charité, le couvent de la paroisse. Comme il préférait ses aises champêtres, il avait son coin dans une des dépendances.

Comme un dogue à bohémiens, qui aurait fui la roulotte de ses maîtres, l'infirmes avait adopté le pays de Joë Folcu parce que celui-ci s'était trouvé sur sa route.

Il était survenu un matin, bâton de pionnier en main, et avec une besace vide, comme tous les mendiants de comté. Il arrivait de nulle part, et, selon la discrétion encore de son tempérament, il

n'avait pas, semblait-il, déterminé la date de son départ.

Non plus qu'il n'était voleur, le Fou ne s'adonnait pas à la mendicité occasionnelle. Le couvent le nourrissait, de même qu'il lui donnait abri, et il avait renoncé à la variété des aumônes bénévoles.

Après cinq années de séjour, cet importé, dit le Fou, avait perdu la coutume bien sociale d'adresser la parole à ses semblables et de répondre à leurs propos. Était-il devenu muet ?

Voilà pour le moins un passant, ou un résident, qui aurait dû cesser d'avoir tort, comme le veut l'usage. Il était partout, mais pourquoi l'accusait-on de s'être trouvé partout où personne, de connu, ne pouvait être accusé ?

Si un enfant ou une jeune fille retardait à la brunante, et que les soupçons ne pouvaient être attribués aux loups, ou aux pièges à renard, le Fou encaissait, tout simplement.

Et comment pouvait-il s'expliquer, lui, le présumé privé de la parole ?

– Et pourquoi aurait-il parlé ? disait Joë Folcu, puisqu’il regardait toujours derrière une fenêtre fermée ?

Pour le Fou, chacun devait être sourd, derrière une fenêtre, mais ceci est une tout autre histoire.

* * *

Mais la véritable histoire de Joë Folcu ne commence qu’ici, la nuit même où l’église paroissiale fut incendiée.

Le Fou devait porter la responsabilité du sinistre. Comme toujours, il n’était pas absent des lieux de l’incendie, et il emporta tous les torts.

L’infirmes, nous l’avons déjà dit, couchait dans une dépendance du couvent, non loin de l’église. Après minuit, lorsque des flammes s’échappèrent du clocher, il en avait été le premier témoin et il s’était rendu au presbytère pour en aviser le curé. Le bedeau habitait trop loin, dans le village, et les religieuses lui avaient déjà interdit tout accès au couvent, en dehors des heures de repas.

Trop pressé pour réveiller la ménagère du presbytère, le Fou avait frappé à la fenêtre du curé. Le prélat, trop frileux pour ouvrir sa fenêtre en novembre, et ayant reconnu son étrange visiteur, ne lui avait prêté qu'une intention habituelle de maniaque.

Pour une fois, l'infirmes ne s'était pas contenté d'appuyer son front contre la vitre. S'était-il essayé à donner l'alerte par des cris ? Le lendemain, le curé n'aurait pu le déterminer. Il avait eu, devant lui, à la hauteur de sa fenêtre, le spectacle d'un fou s'efforçant à de grands gestes de fou.

Trop habitué qu'il était aux incursions du bonhomme, dans les fenêtres de ses paroissiens, le curé s'était contenté de lui adresser un salut fort engageant de la tête avant de regagner son lit.

De son côté, le Fou s'était-il appuyé contre plusieurs autres fenêtres du village ?

Personne ne sut le dire et lui non plus puisqu'il avait décampé, la nuit même, de son village d'adoption.

Avait-on eu tort de lui prêter le tort d'un incendiaire ?

Ceci, répondra Joë Folcu, est une tout autre histoire...

Pour savoir vendre, il faut acheter...

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles et le meilleur vendeur du comté, pour ne pas dire le meilleur agent de relations extérieures, le meilleur voyageur de commerce, le meilleur démarcheur, le meilleur agent de liaison ou le meilleur chargé de missions en matière de négoce, venait d'offrir, bénévolement, et contractuellement, ses services à l'Emprunt de la Victoire pour la vente, par consentement de bonne grâce, des obligations d'État.

Or, nanti de tous ces titres gratuits, d'une serviette empruntée et de formules autorisées, il s'était mis en route, à minuit d'horloge, pour la ferme de Pit Vaudreuil, située comme on sait, dans Saint-Ours, au cinquième Rang de la troisième concession, à l'arrière.

Pit Vaudreuil, le plus fortuné du comté, ne valait-il pas que Joë Folcu se levât de nuit afin

d'être le premier, dès l'aube, à le solliciter au saut du lit ?

Sur la route des rangs, les pieds dans les ornières et les mains aux poches, ainsi pensait, le 16 février, jour inaugural de la souscription, le meilleur marchand de tabac en feuilles et le meilleur par surcroît, occasionnellement d'obligations nationales.

* * *

Mais le nouvel agent du ministère des Finances de guerre n'était pas le seul à s'attribuer toutes ces recommandations, voire même ces ambitions.

Deux routes conduisaient au cinquième Rang de la troisième concession, à l'arrière, et un autre Saintoursois occupait, également, à minuit, ce deuxième chemin.

Puisque les deux routes conduisaient au même endroit, chez Pit Vaudreuil, et qu'elles prenaient leur source aux deux extrémités du village,

disons, pour être d'époque, et avec patriotisme, que les deux vendeurs improvisés d'obligations cheminaient sur le V symbolique de la Victoire.

* * *

Le confrère ignoré de Joë Folcu, et qui luttait sur le même terrain, se prévalait de prétentions identiques à celles de son concurrent. Quelle que fût sa spécialité de vendeur (il était marchand d'instruments aratoires), il jouissait des mêmes relations extérieures puisque tous ses clients fumaient du tabac en feuilles, ou le chiquaient.

Or, comme l'agriculteur ne saurait se passer de charrue et de tabac, le marchand d'instruments aratoires, devenu patriotiquement vendeur d'obligations d'État, n'était-il pas le meilleur agent de relations extérieures, le meilleur voyageur de commerce, le meilleur démarcheur, de même que le meilleur chargé de missions en matière de négoce et, en somme, le meilleur vendeur du comté ?

Et c'est ainsi qu'en cette nuit d'hiver, le 16 février, aux toutes premières heures, les marcheurs s'étaient retrouvés, avec une même surprise, dans la cour d'un même client présumé.

* * *

Joë Folcu, en homme honnête, avait pris l'autre pour un voleur aux aguets derrière une talle. Le marchand d'instruments aratoires n'avait pas différé d'opinion sur l'aspect que présentait, derrière une charrette renversée, le marchand, incognito à cette heure, de tabac en feuilles.

Avant que les fenêtres du fermier Pit Vaudreuil ne s'allumassent et projetassent un peu de vérité lumineuse sur leur visage respectif, les deux vendeurs s'étaient observés avec une crainte également ressentie. Puis ils s'étaient reconnus avec une même réaction exprimée par les mêmes mots.

– Qu'est-ce que tu fais icitte, à six heures du matin ?

(Joë Folcu, de qui je tiens cette histoire, m'assure que les deux questions, provenant d'un même soulagement, et lancées dans ce triste matin avec le même esprit d'appréhension, s'étaient terminées sur la même imprécation. « Nous avons prononcé tous deux, dit-il, et dans la même tonalité : Sacré bout de crime !!! »).

Et c'est alors que la femme de Pit Vaudreuil était apparue dans sa porte de cuisine.

Est-il besoin, pour la clarté du récit, d'ajouter que sa première exclamation fit écho à ses deux visiteurs.

– Qu'est-ce que vous faites icitte, à six heures du matin ?

Et peut-être bien a-t-elle ajouté comme le veut Joë Folcu :

– Sacré bout de crime !!!

* * *

Le Comité de publicité des éditeurs canadiens

sur la Finance de guerre nous écrivait, quelques jours après l'ouverture de la souscription :

« Il paraît qu'à certains endroits en dehors du Canada (ils n'ont pas dit de Saint-Ours), les gens sont portés à croire que l'effort de guerre des Canadiens (ils n'ont pas dit des Saintoursois) n'est pas aussi considérable qu'il l'est en réalité. Nous avons la conscience en paix à ce sujet et nous ne devons pas nous tracasser outre mesure à cause de l'opinion des autres. Cependant, une nation qui a sacrifié la vie de 55 000 jeunes gens durant la dernière guerre et en a vu revenir des dizaines de mille malades et blessés ne tient pas à ce que les étrangers considèrent qu'elle n'accomplit pas son devoir dans le nouvel effort de guerre mondial pour conserver la liberté. »

* * *

Cette constatation cadre bien avec la fin de cette histoire.

Dans la cuisine de madame Pit Vaudreuil, les

deux vendeurs d'obligations étaient arrivés à la même heure, et avec les mêmes intentions, pour apprendre que leur futur client avait pris le train, la veille même, pour la ville, afin d'être le premier du village à s'acheter des obligations de l'Emprunt.

Et l'empressement de Pit Vaudreuil n'a-t-il pas eu de bienfaits réflexes ?

– Puisqu'il a acheté, s'écria Joë Folcu, avant qu'on lui ait vendu, faisons comme lui avant qu'on se sollicite mutuellement, et avec les mêmes formules, sacré bout de crime !!!

Le jour même, le train conduisait à la ville un marchand de tabac en feuilles et un marchand d'instruments aratoires.

Un harmonica qui appelle la pluie

Aux coassements des ruisseaux et des savanes, lorsque la campagne de Saint-Ours connut enfin l'installation des lignes téléphoniques, une autre voix s'était ajoutée, dans le chœur discordant des criquets et des batraciens : la vibration sonore des fils de cuivre, le long des routes.

– Ça flûte, messieurs, par temps calme, avant même que les grives s'y viennent percher, avait constaté Joë Folcu, déjà, à cette époque, marchand de tabac en feuilles.

Fixés à des poteaux, ces fils chantaient, par toutes les températures, comme un air mental, sur une portée de musique, avant l'inscription des blanches et des noires.

Quel motif d'inscription pour le Saintoursois, qui ne s'était familiarisé qu'avec la rumeur des grenouilles et les meuglements inattendus des vaches !

* * *

Des paroissiens moins poétiques s'étaient réjouis de la publicité qu'apportait cette exposition de poteaux sur les routes conduisant au village. N'était-ce pas du « bois debout », annonçant la forêt industrielle du comté ?

Avant que le Saintoursois s'initiât aux commodités du téléphone, cette installation présentait nombre d'avantages. Les lendemains de tempêtes, l'hiver, les routes ne pouvaient être mieux balisées. Le jour de la Fête-Dieu et à la Saint-Jean-Baptiste, ces poteaux symétriques, pompeusement garnis de rubans et de sapins, remplissaient un rôle décoratif sur le parcours des défilés.

Les commerçants de Saint-Ours furent les premiers du comté à faire servir ces poteaux à des fins publicitaires. Puisqu'ils y annonçaient leurs négoce et leurs ventes d'occasion, n'ont-ils pas inspiré le panneau-réclame si en usage

aujourd'hui aux approches des villes ? C'est peut-être de là que nous est venue l'idée du tourisme ?

Quant à Joë Folcu, il les avait utilisés pour annoncer ses tabacs. Un jour, d'un poteau à l'autre, on pouvait suivre tout un cours sur les bonnes propriétés du « quesnel ». Vingt-cinq mots par poteau, et c'est ainsi que le paroissien traversait le village tout en s'instruisant.

* * *

Grâce à l'installation des lignes téléphoniques dans Saint-Ours, Joë Folcu s'attribue l'invention d'un nouveau genre de baromètre. Il suffit de se familiariser avec la tonalité des vibrations émises par les fils pour déterminer à l'avance le beau et le mauvais temps.

Si, véritablement, il n'est pas le découvreur de ce phénomène, il est, au moins, le premier de son comté à y avoir enregistré des constatations météorologiques. Et c'est ainsi que nous devons à

son bavardage de nous être initié à ce genre de notion que nous retrouvons maintenant dans les encyclopédies.

« En passant, a-t-il appris, sur la route, auprès d'une voie ferrée, tout le monde a entendu vibrer les fils télégraphiques. On s'est même amusé à faire croire aux ignares que ce ronflement était produit par le passage des dépêches. »

L'opinion commune de même que les encyclopédies et Joë Folcu attribuent ce ronflement à l'agitation de l'air dans le voisinage des fils de cuivre.

Or, un savant, qui n'est pas nécessairement Joë Folcu, un savant météorologiste a « constaté que les fils peuvent être très sonores par calme plat et, au contraire, silencieux comme toutes les carpes de l'onde en pleine tempête ».

« L'action du vent n'aurait donc aucune influence sur ce phénomène. Le ronflement des fils téléphoniques est toujours un indice de mauvais temps. Les sons aigus annoncent un changement de température à brève échéance. Le son grave, le mauvais temps, dans un délai

maximum de trois jours. »

Toujours selon les savantes données, « les observations faites peuvent être expliquées, scientifiquement, de la manière suivante :

« Les mauvais temps sont toujours la conséquence de dépressions barométriques et celles-ci produisent souvent, à des centaines de milles de distance, des vibrations du sol, dénommées agitations sismiques. Tant que dure cet « accès », la terre vibre d'un mouvement périodique qui dépend de la nature du sol et dont la période varie entre deux et cinq secondes. Pourquoi ne pas admettre que les fils téléphoniques prennent part à ce mouvement vibratoire et participent à cette danse sans musique ? »

* * *

À l'époque où Joë Folcu était garçon de ferme, avant de s'occuper du tabac en feuilles, les jeunes filles de Sorel retenaient ses attentions autant que

la nicotine et ses usages domestiques. Aussi, dès que les routes se prêtaient à ses escapades, s'y acheminait-il toutes les fins de semaine.

Pendant l'été, au moment des récoltes, l'engrangement des foins contrariait ses absences. Lorsque le foin est coupé, il faut le rentrer.

Comment se rendre à Sorel par beau temps, lorsque la récolte est déjà en meulettes ? Souvent, de peur que la pluie ne s'interpose, des permissions sont accordées par l'Église pour la mise en grange, le dimanche même, après la grand-messe.

Un jour que la température se prêtait à la récolte des céréales, à leur mise en meules et en grange, Joë Folcu avait fait intervenir la science pour tromper le fermier sur la prévision de la température.

Rien de plus simple. Puisque le patron avait foi en la météorologie des fils téléphoniques, et que la tonalité des vibrations indiquait une température sèche et propice aux travaux des champs, pourquoi n'en aurait-il pas changé l'intensité du ronflement.

Choisissant l'heure où le fermier faisait sa promenade sur la route, Joë s'était dissimulé dans un fossé et, grâce à un harmonica, bien en bouche, il avait empli l'atmosphère d'un son grave et continu.

– Il pleuvra dans vingt-quatre heures, avait conclu le patron. Et c'est ainsi que le garçon de ferme avait pu prendre sa fin de semaine.

Les grimaces des points de repère

Nos grimaces ne sont pas toujours conformes aux idées et aux sensations qu'elles ont pour mission d'exprimer.

Trop uniformes, elles prêtent souvent à la confusion.

Que dire d'une personne aux prises avec le rire, sinon qu'elle ne pleure, et vice versa ?

N'avons-nous pas l'expression : pleurer de joie ?

* * *

Ainsi pensait Joë Folcu, son album de photographies ouvert sur les genoux.

Cette collection de photos de famille n'était pas seule responsable de ce genre de constatation.

Il faut tenir compte que le marchand de tabac en feuilles était assis devant son miroir et que celui-ci lui renvoyait, consciencieusement, ses propres grimaces.

Sur une photographie de ses quinze ans, prise au premier tournant de son adolescence, le soleil avait fait grimacer le jeune homme et le Joë Folcu d'aujourd'hui, se confrontant avec l'époque des petits chapeaux melons, se demandait si sa postérité n'irait pas un jour confondre le « grand-oncle braillant à l'âge de quinze ans chez le photographe » avec le « beau jeune homme regardant à l'âge de quinze ans le soleil en face ».

Et le Joë Folcu contemporain, son album de photographies sur les genoux, et devant son bureau de toilette, s'était mis à grimacer afin de se retrouver des airs de ressemblance avec sa binette d'antan.

Pauvre Joë ! Son visage avait bien vieilli, mais non ses grimaces !

Ces réflexes, que sont nos grimaces, combien nous les trouvons restreintes en nombre. Quelle pauvreté humiliante d'expression en regard de la diversité de nos pensées, de nos sentiments et de nos sensations !

Autrefois, la colère du petit Joë Folcu se traduisait par des trépignements. La joie, de même, ne lui faisait-elle pas frapper le sol de ses pieds ?

Aujourd'hui, avec l'âge, il est avare de ses pas, même sur place. Au grand air, toutes les subtilités de ses mouvements d'âme, il les extériorise, faute de mots, par des expulsions variées de salive.

N'est-ce pas le fait d'un homme qui chique ? Et ces expectorations s'accompagnent de grimaces bien insuffisantes en nombre, dirions-nous encore, en comparaison de ce qu'elles sous-entendent.

Debout, mains aux poches, lorsque Joë Folcu

crachote à contrevent, ce réflexe n'est-il pas celui d'un homme souffrant d'indécision ?

Pourtant, la même distribution légère indique chez d'autres le désir de jouer sur les mots.

Souvent, la décision d'un chiqueur de tabac noir se mesure à sa trajectoire.

J'ai connu des bouches molles aux lourdes sécrétions ; des salives de poids avoir du poids et « pesantes » de conséquences.

Et combien d'autres, qui crachent de l'encoignure, ou de profil, et dont le geste est vide de sens ?

Ah ! que sont limités nos réflexes !

* * *

Et c'est alors que Joë, aujourd'hui marchand de tabac en feuilles, reconnut dans une photographie d'antan un petit fantoche qui n'était autre que lui-même à l'âge de huit ans.

Nos vêtements sont absurdes autant que nos

grimaces. Et voilà bien, malgré les changements de la mode, un absurde inamovible en soi auquel on se reconnaît à tout âge.

La mode se rajeunit, croit-on. Mais dans le même ordre que nos traits vieillissent. Nos vêtements, de véritables travestis, ne sont que les grimaces de nos importantes personnes à travers les âges.

* * *

Le petit bonhomme que j'étais à huit ans se révèle dans la photographie avec des yeux en tout semblables à ceux d'aujourd'hui. Malgré les coups de poing qu'il a reçus et mes chutes d'enfant inhabile, mon nez a toujours le même aspect d'ornement postiche. Je ne saurais le reconnaître de profil, à moins que des gens le fissent pour moi et que j'en acceptasse la sincérité. En fait, je ne reconnais pas mes traits au repos, non plus que je leur accorderais une noblesse horizontale au cas où par-delà mon

décès je pourrais m'apercevoir sur mon lit de parade.

Je me reconnâitrai, quand même, de tout temps, à l'absurdité de ma tenue vestimentaire, ainsi qu'à tout âge mes grimaces furent uniformes.

À moi les cols empesés, mon pardessus de fillette nullement masculinisé par mon béret écossais écarlate ; à moi les culottes *Buster Brown* et mes poches engluées par des mâchées de gomme clandestine ; à moi le petit élève d'Eton que je n'étais pourtant pas avec un haut-de-forme et vêtu de la jaquette à pointe ; à moi la casquette grise et mes poings dans les poches ; ma blouse de dimanche, mauve autant que je me souviens, et mon humiliant collet de dentelles brochées ; à moi mon premier pantalon et le trente-sous qui ne s'y trouvait pas ; à moi les bottines à boutons et les « caps » ronds comme des sabots de cheval.

Dans les vingt ans, lorsque je retrouverai, sur des photos d'aujourd'hui, le civil de guerre que je serai demain, avec mes vêtements racornis par le

rationnement des tissus, et sans revers à ma bougrine, et sans revers au bas de mon pantalon, je reconnaîtrai toujours l'homme de mes grimaces.

Ainsi pensait Joë Folcu devant son miroir, et son album ouvert sur les genoux, le jour où il portait déjà, patriotiquement, son nouveau complet réglementé par les mesures de guerre.

Un matin de soleil noir

Depuis quand le pilote Angrignon, aujourd'hui à sa retraite, se pare-t-il contre le soleil ?

Non seulement il lui tourne le dos, mais il met constamment sa main en visière.

À l'heure de la sieste, dans le parterre, le vieux ne regarde que son ombre. On dirait la tige d'un cadran solaire.

À vivre la face dans l'ombre, son teint n'est même plus embruni. Il ne lui reste plus d'un marin que la casquette.

La sangsue en captivité dans une bouteille d'eau ne se tient en surface, dit-on, que les jours de soleil, même si la bouteille est dans l'ombre. Le reptile suit la lumière d'instinct. Depuis quand le pilote cherche-t-il le fond ?

Le navigateur, en repos à Saint-Ours, était autrefois attaché à l'Association des pilotes unis

du Saint-Laurent. Pour sa retraite, il avait choisi le Richelieu, un affluent du fleuve, comme on recherche l'oubli dans un recoin ?

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles et de n'importe quoi, s'était proposé de convaincre le vieux de se munir d'un parasol. Mais il avait appris que le soleil dont l'autre se détournait ne pouvait pas l'importuner.

J'ai mis des mois à connaître enfin les causes de cette répulsion. Elle devait provenir d'une impression de son passé, puisque jamais le bonhomme ne parlait de navigation.

Cette attitude se prêtait à des associations d'idées.

Si la vue du soleil lui déplâit, pensai-je, autant que tout sujet se rapportant au pilotage, n'aurait-il pas appris à détester la cause de son aversion ?

Un jour que je revenais d'une partie de pêche, les yeux rougis par la réverbération du soleil sur les eaux, j'avais rencontré le pilote et maugréé, en me frottant les paupières, contre la violence de la lumière.

En présence du vieux, mon impatience n'était pas intéressée, mais lorsqu'il sembla porter attention à mon malaise, lui qui fuyait habituellement toute occasion de s'attendrir, ou même d'engager une conversation suivie, je ne pus me retenir d'ajouter :

– Le plus drôle, c'est que j'ai sommeil comme si j'avais ramé pendant des heures.

Le vieux avait eu un mouvement de colère.

– Mon aventure vous revient en mémoire ? Avez-vous conservé les journaux ?

Enfin, le bonhomme prêtait le flanc. Il avait eu une aventure où le soleil et le sommeil jouaient un rôle de premier plan ? L'occasion était excellente d'en apprendre davantage.

– Ce n'était rien de grave, puisque vous recevez une pension de l'Association des pilotes.

J'avais touché juste. Pour éclaircir ce que je ne connaissais pas, somme toute, il se devait de parler.

Cet après-midi, Angrignon causa de « son affaire », et il s'y était à ce point engagé que le

soleil le rejoignit de face. Pour une fois, depuis sa retraite, il ne s'était pas retourné, mais il avait mis sa main en visière.

* * *

Le pilote Angrignon, appris-je donc, pilotait les océaniques sur la section du fleuve entre Montréal et Québec.

Le Cap à la Roche, par marée basse, constitue une passe dangereuse. Le chenal y est peu profond et les courants s'y précipitent. C'est ici que le pilote avait échoué son vaisseau, quelques minutes après le soleil levant.

Devant la Commission fédérale des accidents maritimes, tous les éléments s'étaient opposés à sa justification. Après une nuit couverte de nuées basses, l'aube, plutôt sombre, avait été transformée par un soleil éclatant ; ces soleils, dit-on, qui se lèvent dans l'eau et qui promettent un temps de pluie.

Le pilote n'avait pas manqué de lumière et

aucune « rencontre » n'était venue encombrer sa manœuvre.

C'est bien l'éclat du soleil, me dit-il, qui m'a été si nuisible.

* * *

Le hasard avait voulu que le pilote voyageât de nuit pendant une couple de mois. Son œil s'était familiarisé avec l'ombre et à ce point, m'expliqua-t-il, qu'il aurait pu négliger les bouées lumineuses et ne se fier qu'à ses repères personnels sur la côte.

On sait que le navigateur en pilotage, par saison tardive, peut se passer de toute aide à la navigation. Après novembre, les bouées sont enlevées et le pilote doit s'en tenir à ses propres observations. Une pointe, ici, alignée avec le sommet d'un coteau, peut indiquer une course.

Or, l'œil habitué à l'ombre, cette ombre qui amplifie un panorama, le pilote Angrignon, par négligence, avait tenu son regard fixé sur

l'horizon, au moment où le soleil y apparaissait.

Dans la passe du Cap à la Roche, dont l'arrière-plan était encore couvert de nuages sombres, sa vision conservait un reflet de soleil levant ; une trouée lumineuse aveuglante, tout comme l'on conserve, derrière les paupières, le dédoublement d'une lampe regardée auparavant avec trop d'insistance.

Le pilote Angrignon savait comment il faut corriger cette impression désagréable et dangereuse pour un navigateur en posant de nouveau l'œil sur une étendue lumineuse. Toute transition brusque doit être évitée.

C'est alors que le fleuve, à sa gauche, présentait une surface tout illuminée par la réverbération du soleil. Appuyé au bastingage, c'est là qu'il avait porté son regard fatigué et qu'il s'était endormi.

Réveillé en sursaut par un réflexe ou un mouvement de l'homme de roue, le pilote avait regardé intensément la passe du Cap à la Roche dans laquelle son navire s'était engagé. Cette fois, il avait eu le soleil en face et une transition

contraire s'était produite.

Dans sa vision éblouie, me dit-il, et grande comme un océan lumineux, des continents d'ombre, lui semblait-il, se déplaçaient dans sa visibilité ; des morceaux de nuit attardés sur la rétine.

– Je ne perdis pas mon certificat de pilote à cause de la discrétion de l'homme de roue, mais l'on me conseilla de prendre ma retraite, et, chaque fois que je regarde le soleil, des taches se déposent dans ma vision et j'ai sommeil.

Nouvelles images sur le printemps

Avant que de « fuir » la banalité en poésie, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'avait pas « lu », comme Stéphane Mallarmé, « tous les livres ».

Et il s'en prévalait. Ainsi, avait-il pu, soutenait-il, se dégager des fausses interprétations de la nature que nous devons à nos lauréats.

– Le poète qui écrit, les yeux au ciel et les pieds dans la neige fondante : « Entends-tu, paysan, la chanson des corneilles ? » ne connaît de la campagne, dit-il, que les seules limites du carré Saint-Louis à Montréal et le carré de la Fanfare à Sorel.

– Que faites-vous ? rétorquai-je, de la belle facture d'un vers, même si le retour des corneilles annonce prématurément la venue du printemps ? Des corneilles ont souvent annoncé des giboulées et les poètes ne sont pas tenus d'être forts en

météorologie.

Et le marchand de tabac en feuilles de pontifier :

Pour le poète en herbe, et même en herbe jaunie, la nature inspire mieux que les livres. Venez donc à Saint-Ours et vous aurez une bonne notion de la nature avant que d'en parler.

Et c'est ainsi que j'acceptai de me rendre à Saint-Ours, en compagnie d'un nouveau poète régional et de négliger l'art pur pour ne m'en tenir, momentanément, qu'au sujet.

Qu'allais-je apprendre qui pût embellir l'art poétique de nos campagnes ?

Que les corneilles du « Canada chanté » eussent fait mentir le poète, en hivernant dans les bois de Saint-Roch ou dans certain grenier de Sainte-Victoire, je savais bien que le beau vers du poète Ferland n'en serait nullement abîmé.

J'avais plutôt suivi Joë Folcu afin de me rendre compte, sur place, des réactions poétiques d'un poète sans lecture en présence de sa fameuse nature.

Le Saintoursois-poète, ignoré au parc Lafontaine, me fit ses observations en prose. Aux gens d'Ahuntsic de la mettre en vers.

* * *

Selon Joë Folcu, le croassement des corneilles annonce plutôt le retour des bûcherons que celui du printemps. Ces oiseaux plagient déjà, dans l'écho, le craquement des croûtes sous leurs raquettes.

Lorsque les corniches des galeries se garnissent de glaçons, nous devons dire que les maisons du village montrent les dents.

Dès que les neiges s'égouttent, ne sommes-nous pas à l'époque où l'hiver est aux prises avec des sueurs froides ?

La neige baisse de niveau dans les champs et facilite la croissance des piquets de clôture. Voilà la première pousse printanière.

Je vous présente ici des notes scrupuleuses. Engrangez, poètes d'aujourd'hui.

Toujours selon Joë Folcu, grand observateur de la nature, les corneilles ont survolé des chantiers de bûcherons avant de se diriger vers des tas de fumier. Leurs croassements imitent à s'y méprendre les grincements des scies-godendards contre des nœuds de bois franc.

Le survol en désordre des corneilles, au-dessus d'un tas de fumier, ne peut rappeler que celui des feuilles noircies par la poussée des feux automnaux.

Oiseaux sinistres, mangeurs de vers et de charognes, les corneilles tant chantées par les poètes citadins s'appliquent à enlever les pestiférés et portent le nom de ceux qui volent dans les cimetières.

Ces dentirostres portent malheur et rappellent les potences dans les romans du XVIII^e siècle.

Les paysans qui se réjouissent à leur vue ne sauraient vraisemblablement les confondre qu'avec des vidangeurs. Ce serait donc des ramasseurs de détritüs que nos intellectuels désirent nous offrir comme emblème du printemps ?

Ainsi pensait, naturellement, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

* * *

Le poète saintoursois, dont l'imagination, au début de ces propos, n'avait associé que de « nobles » idées poétiques, ne parlait plus maintenant qu'avec horreur et mépris des corneilles. À la façon des pamphlétaires, allait-il se changer en engueuleur ?

Les poètes livresques avaient pu se méprendre sur l'esprit campagnard, mais il fallait que Joë eût, dans son enfance, associé les corneilles à des impressions malheureuses et étrangères aux passereaux, pour en faire des oiseaux de malheur.

J'ai compris plus tard la haine du poète.

* * *

Enfant, l'arrivée des corneilles annonçait le

retour de son père à la maison. Avant Pâques, les bûcherons, paye en poche, descendaient des chantiers sur la croûte de neige et toujours le petit Joë avait confondu, dans son bonheur, les craquements des raquettes avec le croassement des corneilles.

Un jour, les corneilles, seules, avaient croassé. Le père n'était pas revenu et sa mère avait pleuré, seule au bout de la terre, près de la grange, là où le joyeux bûcheron plantait autrefois ses raquettes dans un banc de neige, avant d'êtreindre la pauvre femme, et d'enlever le petit Joë à bout de bras.

Aujourd'hui encore, une vieille femme, dès le retour des premières corneilles, fait le guet près d'un banc de neige et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, fait de la mauvaise poésie dans sa boutique fermée à double tour.

À l'époque de la blague « mouillée »

À Saint-Ours, la débâcle, tous les ans, fausse le paysage et des esprits.

Avec le gonflement subit de la rivière, dès que le pont de glace, quelquefois, se met en marche sans fissure ni cassure, c'est tout un pan de l'hiver qui s'achemine et l'effet visuel donne lieu à des invraisemblances « étourdissantes ».

Est-ce le Richelieu qui descend, se demande le peintre, ou les rives qui circulent en sens inverse ?

Voilà pour la déformation du paysage.

Quant à l'esprit, c'est la superstition qui en décide. Ici, la légende exige que la prochaine moisson soit pauvre, si les glaces ne se brisent pas avant de libérer la rivière. Avec la brisure générale du Richelieu, qui donne l'impression d'un sol labouré, les granges, naturellement,

seront pleines l'automne suivant.

* * *

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, assista à une débâcle qui dégénéra en une véritable foi dans l'intervention spirituelle.

Ce printemps, m'expliqua-t-il, le pont de glace s'était mis en marche tout d'un bloc. Le chemin d'hiver, qui unissait Saint-Ours à Saint-Roch, avait suivi avec toutes ses balises et ses ornières crottées.

– Quel spectacle ! Les sapins, en guise de balises, descendaient avec ensemble dans le paysage. On eût dit qu'un rang d'une arrière-concession déménageait.

Voilà bien une scène de vaudeville qui ferait loucher un peintre en face de ce panorama. La route passait comme un coin de paysage en marche.

Ces considérations sont plutôt d'un ordre physique. Laissons encore Joë Folcu nous parler

d'intervention spirituelle.

Le même soir, dit-il, dans une nuit sans lune, une lumière, comme un feu follet, avait été aperçue au milieu de la rivière. Et cette lumière descendait lentement avec le pont de glace.

Quelqu'un est-il prisonnier de la débâcle ? s'étaient demandés certains Saintoursois.

Pourquoi ne crie-t-il pas ou n'agit-t-il pas son fanal ? interrogeaient d'autres Saintoursois aux prises avec la logique.

Et pourquoi n'allons-nous pas vérifier ? soutenaient quelques Saintoursois plus débrouillards d'apparence.

Allons-nous risquer notre vie pour un hérétique nullement en peine de la sienne ? avaient supposé les plus consciencieux, ou les plus craintifs.

Et si c'était l'âme d'un noyé en quête de prières, suggéra un illusionné, ne lui devons-nous pas de tomber à genoux ?

Aucune démarche ne fut entreprise. Les Saintoursois, sains d'esprit, ayant dominé par le nombre, le mystère de cette lumière avait continué sa marche vers le fleuve, et chacun des villageois, regagné sa couchette.

Il reste, de conclure Joë Folcu, que l'on se raconte encore, chaque fois que la débâcle se produit, l'histoire d'une âme en peine aperçue parmi les glaces, un soir diabolique.

Le lendemain de cette vision, des Saintoursois du bout de la paroisse avaient reconnu, en plein jour, que ce fanal n'était autre que celui d'un scieur de glace, surpris de nuit par les premiers indices d'une débâcle, et qui avait fui vers la rive, sans se soucier de sa négligence.

* * *

À Montréal, les souvenirs de débâcle, qui remontent aux époques où les brise-glaces n'intervenaient pas, entre Québec et la métropole,

sont plus pittoresques. Je veux dire, avec Joë Folcu, les époques des grandes inondations dans le port et même jusqu'à mi-chemin entre la rue de la Commune et la rue Saint-Jacques.

Montréal, il y a une quarantaine d'années, ne disposait pas d'un mur de soutènement longeant la rue de la Commune, de la rue Bonsecours à la rue McGill. La crue du fleuve, produite par des embâcles au Bout-de-l'Île, envahissait le bas de la ville et que de fois s'est-on promené en chaloupe dans les rues transversales à la rue Notre-Dame.

Dans la partie est de la ville, c'était la coutume, tous les printemps, de se visiter et de faire la livraison domestique en chaloupe d'une maison à l'autre. Une moitié de la population s'installait chez des parents de l'ouest et l'autre moitié, moins « visiteuse », se contentait de rester chez soi et de monter d'un étage, même jusqu'au grenier.

* * *

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'oublie jamais le détail philosophique de la situation.

N'a-t-il pas assisté à un incendie, dans le bas de la ville, que la brigade des pompiers dut éteindre avec de l'eau de l'aqueduc ?

Manquait-on d'eau dans la région ?

Point du tout, raconte-t-il, mais les pompes à vapeur du temps n'étaient pas garnies d'appareils de suction.

Joë Folcu, le privilégié, a vu de ses yeux un pompier tenu de plonger dans six pieds d'eau afin de fixer son boyau à une borne-fontaine submergée.

* * *

À l'époque des grandes débâcles, les routes des paroisses basses étaient impraticables, ou qu'elles fussent en marche sur le fleuve, ou

recouvertes d'eau dans les champs.

Dans un rang privé de communication, toutes les blagues sont crues.

Une mangeaille pantagruélique

Nous avons eu des hommes forts dans Saint-Ours ; des fiers-à-bras, capables de « passer » une pouliche par-dessus une clôture ; des forts-engageule, qui se firent entendre à Saint-Roch, par-dessus la rivière, sans haut-parleurs ; des forts-enchique dont la trajectoire de salive s'allongeait aisément jusqu'au trottoir d'« en face ».

Nous avons eu, de même, des forts-engageuletons. Ceux-là engloutissaient, distraitement, à la cuisine, trois tourtières, avant de se mettre à table.

Parmi ces fines bouches, on attribue à Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, le haut fait culinaire d'avoir mangé, et digéré, en moins d'une semaine, cent quarante livres (la moitié de son propre poids) de fèves au lard. Cette fois-là, il rentrait de chantier, paraît-il.

Entraînés, dès le sevrage, aux beurrées de mélasse, comme hors-d'œuvre, puis au whisky blanc, après l'abandon de la petite école, des Saintoursois, aujourd'hui, ne sauraient mesurer, au gallon, ni à la pesée, la moyenne de leur appétit.

Souvent, on parle de jeunes gens qui souffrent du « mal-dans-le-corps », avant la trentaine. D'autres dormiront dans le foin, du midi au crépuscule, et passeront encore une heure à table, avant de rejoindre la paille.

On dit que de fumer facilite la digestion. À Saint-Ours, chacun cultive un « carré » de tabac, mais Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'en fait pas moins des recettes.

Sur la rive sud du Richelieu, pays de terre noire, les noces d'hiver, accompagnées de « mangeailleries », se prolongent de trente jours. Chez la mariée, la table est mise pour quinze jours et les beaux-parents rendent ensuite la

politesse jusqu'à la fin du mois.

Et ces Latins ont de qui tenir. À Rome, pour allonger certains banquets, les gros mangeurs n'usaient-ils pas de vomitifs ? Dans les arrières-concessions de nos villages, on se contente de giguer, deux à deux, entre les repas, et de « quadriller », du soir jusqu'à l'aube.

– Il faut bien que ça descende, dira Joë Folcu, entre deux bouchées !

* * *

Aujourd'hui, à Saint-Ours, on mange encore d'emblée, sans doute, mais les exploits se passent de publicité depuis que trois Sorellois ont dépassé tous les records en « mangeailleries ». Et si le village ne s'adonne plus aux rots, avec autant d'éclat, c'est que les trois mangeurs de Sorel ont abaissé les records dans Saint-Ours même.

Quelle humiliation pour de si bons mangeurs !

Je tiens cette histoire épique de ma propre famille. L'un des trois mangeurs était mon grand-père, juge à cette époque du district judiciaire de Sorel. Si je garde le silence, quant à ses deux compagnons, c'est que je désire être seul à vanter l'estomac de ma famille.

Le gueuleton historique eut lieu un automne, après une partie de chasse, dans les bois de Saint-Ours réputés pour leurs perdrix.

De grand matin au bois, avant que la feuillée fût entièrement abattue par les vents de fin d'octobre, le grand-père et ses comparses n'avaient pu s'orienter sur le soleil, par jour nuageux, et s'étaient égarés. La gibecière bien garnie, mais le ventre vide, les chasseurs étaient sortis du bois, sur les labours de Saint-Ours, à la tombée de la nuit. Il était temps, paraît-il.

– Une heure plus tard, raconte ma mère, et ton grand-père aurait mangé tout cru son gibier.

J'imagine encore mon ancêtre, petit homme de

deux cent cinquante livres, revenant du bois avec une ceinture raccourcie « de quatre trous ». Et ses compagnons, en outre, ne devaient nullement porter fiers.

* * *

Saint-Ours, à cette époque, n'avait qu'un hôtel. Si les chasseurs discutèrent, en route, à son sujet, ce ne fut pas sur son emplacement par rapport à l'église, mais plutôt sur la qualité de son menu. Le clocher, au bord du Richelieu, et vu des champs, indiquait sans doute la présence de Saint-Ours dans la brunante, mais à quel point les provisions de l'aubergiste, à cette heure, étaient-elles entamées ?

Ils ne pouvaient mieux tomber, c'était lundi et leur hôte avait renouvelé son marché de semaine.

– J'ai ce qu'il faut, avait-il déclaré, pour des bons hommes qui ont faim, mais à cause de l'heure, il est déjà huit heures et demie, je demande trente-cinq cents et pas un sou de

moins !

L'aubergiste ne connaissait pas le juge et, comme celui-ci se donnait comme Sorellois, ne pouvait redouter son appétit. Il ne reconnaissait que les siens comme véritables mangeurs.

– Peut-on manger à notre faim ? avait eu la précaution de s'enquérir le grand-père.

La taille des trois hommes, non plus, n'avait impressionné l'hôtelier.

– À ce prix, tant que vous aurez faim.

* * *

À minuit, le trio mangeait encore.

À une heure, les glacières de l'aubergiste étaient vides, de même que les dépendances.

À une heure et demie, le trio était mis dehors, à grands coups de pieds, et sans que l'aubergiste réclamât le prix du repas. Privé de toutes ses provisions de la semaine, il avait vu rouge.

Le juge et ses compagnons s'étaient retirés,

pour la nuit, chez le curé, un vieil ami de collègue.

– Ont-ils mangé une bouchée, au presbytère, avant de se mettre au lit ? demandai-je à ma mère.

La fin d'un généalogiste

Le Saintoursois Joë Folcu n'a pas toujours été marchand de tabac en feuilles.

Le saviez-vous ? Pourtant, quiconque eût laissé le fond d'une seule culotte sur les bancs de la petite école des rangs ne saurait l'ignorer. Il suffit de l'entendre s'exprimer, qu'il soit derrière le comptoir, couteau à tabac en mains, ou dans la pince d'une chaloupe, la ligne haute.

Joë parle comme un archiviste, bien qu'il raconte comme tel barbier des villes. Son vocabulaire n'est pas celui d'un marchand de tabac. Bien au contraire, puisque ses expressions lui font quelquefois manquer des ventes. Ses tabacs sont moins variés que son bagage de verbes et moins compliqués.

Devant certains subjonctifs, dont il abuse, des chiqueurs oublient de cracher ; des fumeurs d'allumer. S'il vendait des tabacs à « renifler »,

certain prisEURs, devant une langue tellement archaïque, ne l'approcheraient que le mouchoir de dentelles aux doigts et se dandinant du croupion.

Le marchand de tabac en feuilles n'a point fréquenté l'École des chartes, mais j'ai facilement compris, tant il est fort, dans ses dénigrements, en filiation de familles, qu'il s'était bougrement occupé, jeune homme, de généalogie.

Je doute fort qu'il n'ait point consacré de longues années aux archives paroissiales des baptêmes et des mariages.

Le dénombrement des ancêtres et la rectification de la noblesse, chez les gens affublés de particule, sont pour Joë Folcu simples jeux d'enfant. Lorsqu'il parle de parenté, et de ses degrés, il élève sa main gauche, aux doigts largement écartés (on dirait un arbre généalogique en miniature), et caresse chacun d'eux comme s'il grimpeait aux branches des germains.

Mais pourquoi, m'objecterez-vous, votre

homme si bien doué s'est-il spécialisé dans la vente des tabacs en feuilles.

Avant de vous répondre, je vous dirai pourquoi, à l'âge de vingt-cinq ans, il avait renoncé à la généalogie.

* * *

Je connais, dans Saint-Ours, un rang de l'une des arrière-concessions que deux seules familles se partagent. Ne dirait-on pas, ma foi, que le chemin a été tracé uniquement pour ces deux fermes ?

La famille des Angers habite une maison de bois sise à l'entrée même de ce rang et celle des Arseneau occupe l'autre bout de la route. Ces familles se détestent autant qu'elles sont éloignées l'une de l'autre.

Les terres des Angers et des Arseneau se touchent au faite d'un coteau, et la clôture mitoyenne joue ici le rôle d'une ligne de séparation des eaux, tant les deux sols s'abaissent

après s'être touchés.

Quand je parle d'une ligne de séparation des eaux, je devrais dire plutôt *des eaux sales* dans lesquelles chacune des familles lave son linge, également sale.

N'ai-je pas indiqué suffisamment le caractère de cette haine mutuelle et familiale ? Tout ce qui sépare les Angers des Arseneau se salit à même leur haine. On a coutume de dire, dans le village, lorsque le ciel noircit de leur côté, à la veille d'un orage, « que ça doit mal aller chez les Angers et les Arseneau ! »

– Oui, messieurs, ajoutera Joë Folcu, un même ciel les abrite et se salit de ce côté plus souvent qu'à son tour.

En fait, ce rang des deux maisons est à l'ouest du village et les orages subits s'amoncellent presque toujours à l'orient. Ne concluez pas, toutefois, que la nature intervienne ici pour amoindrir la qualité de leur haine.

Il ne faut pas chercher à connaître la raison qui motiva cette dispute familiale. Elle vient des ancêtres, paraît-il, et les descendants eux-mêmes l'ignorent. Auraient-ils hérité cette haine pour la transmettre aux fils et aux petits-fils ?

Il y a vingt-cinq ans, la réputation dont jouissait Joë Folcu en filiation de familles déterminait le curé du village à insister auprès du généalogiste pour qu'il pût dresser les origines de ces groupements haineux.

Connaître les noms des premiers Angers et des Arseneau venus à Saint-Ours, n'était-ce pas simultanément localiser quelques faits d'histoire qui eussent justifié des mésententes entre les colons de l'époque. Y avait-il eu altercation sur un partage des sols ? Que de malentendus ne furent pas rétablis dès que la cause en eût été reconnue ?

C'est alors que le marchand de tabac en feuilles d'aujourd'hui s'était mis à l'œuvre. Tous les actes de baptêmes avaient été relevés dans les paroisses du comté et d'ailleurs. Son nouvel arbre

généalogique plié en quatre, sur parchemin, dans une serviette neuve, Joë Folcu avait même poussé ses recherches jusqu'en bas de Québec.

L'arbre généalogique des Angers et des Arseneau grandissait bien avec une lenteur toute végétative, mais tous les Saintoursois de l'époque, gens habitués à la patience, n'en attendaient pas moins les résultats dans son ombre.

Le fameux généalogiste ne me dit pas qu'il était rémunéré à la semaine par le curé lui-même et par plusieurs sociétés de bienfaisance désireuses de gagner des indulgences par l'obtention d'une paix définitive en ce bas monde.

* * *

Après deux années de recherches, grand brouhaha dans la paroisse ! Joë Folcu était rentré de Longueuil avec la preuve formelle que les Angers et les Arseneau étaient parents...

– J’apportais, dit-il, une merveilleuse raison de réconciliation. Toutes les présidentes des sociétés de bienfaisance versèrent des larmes. Bien que mon travail se trouvât achevé, je n’en fus pas moins ému...

Les trouvailles du généalogiste ne révélèrent aucun fait historique capable de justifier une dispute ascendante, mais ces familles n’en demandaient pas davantage. Puisque entre parents, il était interdit de s’assommer à coups de hache, comme le goût leur en était venu quelquefois, les Angers et les Arseneau renoncèrent bien à des projets de violence, mais sans discontinuer de se haïr du fond du cœur.

– C’est alors que je perdis, m’expliqua Joë Folcu, tout goût pour la généalogie pratique.

– Mais pourquoi donc, voulus-je m’enquérir, n’aviez-vous pas réussi une merveille, et à la satisfaction de tout le village ?

– Vous ne comprenez pas, de rétorquer Joë. Toute la « saudite » famille, descendants de germains, et incapable de se donner par décence des coups, avait dévolu son surplus de haine

renfrognée sur ma pauvre personne.

Irrité de se faire siffler des pierres près de la tête, chaque fois que le malheureux généalogiste quittait les limites du village, il avait renoncé à la science de la petite histoire pour se lancer dans le commerce du tabac en feuilles. De nos jours, Joë Folcu, afin d'adoucir ces germains, les approvisionne gracieusement « de quoi fumer » aux deux extrémités de ce « saudit » rang.

Bavardage de bon aloi

Pourquoi les grands bavards, ceux en particulier qui « tiennent le crachoir », disait Joë Folcu, détestent-ils prêter l'oreille aux bavardages d'autrui ? Leurs propos oiseux ne devraient-ils pas les inciter à l'indulgence ? Craindraient-ils d'être interrompus dans leurs épanchements et qu'on les surpasse en loquacité ?

Voilà bien, sans doute, autant de questions qui portent leur réponse. Qui ne voudrait être seul à « garder le plancher » ?

Mais pourquoi, me suis-je demandé, le même Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles et grand babillard de son époque, fait-il sa propre critique ?

Je ne sache pas qu'il aime rien moins qu'on lui donne la réplique en matière de bavardage. Ne l'ai-je pas entendu jaboter seul ? et caqueter et

jaser de même, lorsqu'il était en tournée de commerce par les rangs de la paroisse ? Seul témoin conforme à ses goûts, son cheval, redoutant le sommeil, se mettait quelquefois au trot.

* * *

Il reste que ce genre de monologue, ou de comméragé à personnage unique, aurait déjà servi à plus d'un écouteur, fût-il cheval ou auditeur plus éveillé.

Qui ne se rappelle certain premier ministre qui dut sa phénoménale concentration d'esprit à des bavardages en famille ?

J'anticipe... Reprenons cette anecdote à ses débuts.

Le premier ministre en question avait coutume, en pleine session de la Chambre, de lire et de signer son courrier pendant que l'opposition exprimait ses griefs.

Un jour qu'un député faisait le procès du

ministère des douanes, en citant, notes en mains, d'innombrables statistiques, le premier ministre, de son côté, s'était fait accompagner de son secrétaire et procédait à des compilations.

Plusieurs fois, le député avait interrompu dans une attitude de mécontentement ses énumérations. Toute la Chambre l'écoutait, semblait-il, excepté le premier ministre. Et l'intérêt que celui-ci portait à son travail « déplacé », disait-on, commençait de faire quelque peu scandale.

Et, plus le député élevait la voix, moins le premier ministre semblait porter attention aux accusations formelles de l'autre.

Exaspéré, le député oppositionnel s'était enfin écrié :

– Si l'honorable premier ministre est trop occupé par ses paperasses personnelles, pourquoi monsieur l'Orateur, nous fait-il l'honneur de sa présence en Chambre ?

Avant que le Président de la Chambre, mal à l'aise, pût expliquer l'attitude du premier

ministre, celui-ci avait bondi de son fauteuil.

– J’écoutais le discours de l’honorable Député, rétorqua-t-il, et je vais, monsieur l’Orateur, le lui prouver à l’instant même !

Et la Chambre avait constaté à quel point le premier ministre était doué d’une mémoire étonnante.

Après qu’il eut récité « de mémoire » une bonne partie de ce dernier discours, le premier ministre, un sourire de satisfaction aux lèvres, s’était expliqué sur son attitude.

Lorsque j’étais enfant, raconta-t-il, j’étudiais mes leçons et « faisais mes devoirs » dans l’arrière-salon d’une grand-tante. Mademoiselle, tous les soirs, recevait de nombreuses amies, et toutes les nouvelles du village étaient passées au crible.

Tout en « apprenant ses leçons », expliqua-t-il, le premier ministre écolier n’en prêtait pas moins l’oreille à tous ces bavardages. Ces longs discours intimes l’intéressaient autant que ses problèmes de mathématiques, et, tout en

apprenant « par cœur » de nombreuses pages d'histoire, les à-côtés de la petite histoire de la paroisse de même s'inscrivait dans sa petite mémoire de petit écolier.

– Et c'est ainsi, termina-t-il, que j'ai pu apprendre, dès l'enfance, comment l'on peut entraîner un esprit à « besogner » plusieurs problèmes à la fois.

* * *

Voilà pour le moins, un écouteur silencieux que Joë Folcu eût apprécié.

– Mais celui-là, disait le marchand de tabac en feuilles et par surcroît grand bavard, écoutait de tout cœur les longs monologues d'un caquetage. Voyez, comme il aurait eu tort de se mêler à la conversation. S'il eût éprouvé le plaisir de contredire sa grand-tante, ses leçons d'écolier « auraient été au diable » et il ne serait pas aujourd'hui un grand orateur lui-même.

En grand bavard qu'il était, m'avouera plus

tard Joë Folcu, il n'aimait pas qu'on l'interrompât dans ses monologues. Celui qui n'a rien à dire, et qui le dit avec beaucoup de mots, s'enivre de mélodie linguistique et le mutisme de ses auditeurs lui procure cet enchantement.

* * *

Joë Folcu est aujourd'hui un grand commentateur de comté et ses *hustings* sont aussi bien dans la pince d'une chaloupe que derrière son comptoir de boutiquier. L'État se porte bien de ses « abstinences » en matière de politique et ses chevaux de même.

À l'époque des « boulés »

Avant l'intervention des brise-glace, il y a une trentaine d'années, les riverains du Saint-Laurent assistaient à la débâcle vers le milieu de mai.

Plusieurs tributaires du sud précédaient de quinze jours celle du grand fleuve. Les glaces de ces rivières « s'enfournaient », comme on disait, « par en dessous » le Saint-Laurent.

Quant aux affluents du nord – les cours d'eau qui prennent leur source dans les Laurentides – leur débâcle tardive, en raison des régions nordiques, ne s'ébranlait vers le fleuve qu'aux époques des « eaux hautes », en fin de mai.

Le Saint-Laurent, déjà libéré, s'encombrait alors des « glaces du nord ». La saison navigable du fleuve ne commençait, véritablement, qu'après la « descente » des hivers laurentiens.

Voilà bien une « descente » saisonnière plutôt

calme, même si quelquefois des arbres changeaient de place et que des ponts de bois fussent emportés.

Dans un pays comme le nôtre, où les saisons varient leur climat et changent de caractère, le printemps eût été trop monotone si nous n'avions pas eu à compter sur une troisième « descente », celle du retour des *lumberjacks* vers nos paisibles campagnes. À ce moment, les rivières n'en avaient pas fini de la débâcle puisque d'innombrables « billots » s'y précipitaient.

– Les troncs d'arbres, et leurs trains de bois, ça passe encore, dira Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, mais l'arrivée des bûcherons n'était rien moins qu'une ruée de « billots » contre notre « civilisation ».

* * *

À cette époque, dans le haut Saint-Maurice, La Tuque était le chef-lieu de tous les chantiers de la coupe hivernale des bois. Après des journées de

raquette, sur les croûtes, ou des semaines en équilibre sur des billots, parmi les cascades, nos bûcherons retrouvaient ici le premier chemin de fer ; la première banque où encaisser le chèque d'une paye de cinq mois, et surtout le premier hôtel... et son bar...

La Tuque ! Quel nom prédestiné ! Ici, la tuque rouge des bois dominait dans les quelques rues de cette petite ville. Un véritable flot de sang... et du sang le plus impétueux !!!

Après cinq mois et plus d'abstinence, la pression en devenait difficile à porter, sous des muscles refaits à neuf par le maniement de la hache.

Joë Folcu me raconte que dans ces régions tous les débits n'étaient pas de la plus belle honnêteté.

Les premiers verres de whisky, dit-il, « fessaient » dur dans le système nerveux d'un tempérant de cinq mois. Souvent, la première bouteille faisait « verser » son homme et même toute une paye, fût-elle « changée » en cinquante sous « pour faire plus pesant dans le fond des

poches ».

– On a vu des « bons hommes », après deux semaines d'un tel régime, se réveiller subitement dans une cave, raconte encore Joë Folcu. Ces malheureux n'avaient plus un sou et le « logeur » les « ramenait » à coups de bottes dans les côtes.

Certains bûcherons furent réveillés ainsi pour apprendre que leur paye n'avait pas suffi et qu'ils « devaient » déjà une centaine de dollars à quelque prêteur de mauvais aloi. Après un hiver de chantier, il ne restait à ceux-ci que de reprendre en canoë le « montant » de la rivière et à s'engager de nouveau dans des compagnies qui « faisaient chantier l'été ».

Cette fameuse « descente » du Saint-Maurice et de la Gatineau n'était pas malheureuse qu'aux bûcherons. Il faut parler aussi des hommes forts, des fiers-à-bras de comté qui n'avaient pas « fait chantier » et qui devaient se « rencontrer », dès la rentrée des *lumberjacks*, avec de nouveaux champions des bois, ceux-là même qui s'étaient fait une nouvelle musculature et qui se hâtaient de s'en prévaloir.

C'est à ce moment, que Joë Folcu fut témoin des plus beaux combats de sa vie entre anciens fiers-à-bras de comté et les nouveaux hommes forts des chantiers.

La hache, d'ordinaire, m'assure Joë Folcu, siffle à bout de manche, pendant la cognée. Le marchand de tabac en feuilles raconte que certains poings, dès la rentrée des *lumberjacks*, avaient un han ! de hache pendant le combat.

– Et la gueule, monsieur, s'entaillait jusqu'à laisser tomber des copeaux !!!

C'était l'époque « forçante » où les hommes ne valaient qu'en fonction de leurs poings.

* * *

Joë Folcu me raconte encore que son père était homme fort dans Saint-Ours et reconnu comme tel dans le comté.

Une nuit que le père, sans compter sur le retour des bois, dormait chez lui son sommeil de juste (et à deux poings fermés, n'est-ce pas ?) le

père, me dit Joë, avait été réveillé par des cris et des coups de pieds dans sa porte.

Lampe à la main, en robe de nuit classique, et la roque des nuits sur l'oreille, le brave père de Joë s'était trouvé en présence d'une vingtaine de paroissiens, revenus de la nuit même des chantiers, et qui entouraient un nouvel homme fort, ou du moins qui s'en était vanté.

Le temps de chausser ses souliers de bœufs, raconte Joë, et le père avait dû, dans la neige de son parterre, se mesurer aux poings et à la clarté de sa lampe contre le nouveau fier-à-bras.

Joë Folcu ne me dit pas si le père fut détrôné, mais il dut quand même terminer la nuit dans sa grange à « payer la traite » au combattant et à son « public » bénévole.

Les avantages du ronflement

Devant les tribunaux, le ronflement, au lit, d'un conjoint, peut-il être invoqué dans une cause de séparation de corps ?

Le problème ainsi posé, devait-on en conclure à une incompatibilité de caractère du seul inconscient ? Car le couple, en instance de séparation, prétendait à une parfaite entente durant le jour.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui donnait ici la consultation, faute d'avocat à l'arrière-concession du village, s'était prononcé affirmativement.

Mes enfants, déclama-t-il, ne vous fiez pas aux belles heures du jour. Vous pouvez être parfaitement aimables l'un pour l'autre, ce qui n'empêche pas votre subconscient de vous faire haïr mutuellement. Pendant la nuit, c'est dans le sommeil que les systèmes nerveux s'expriment.

Pour Joë Folcu, le ronflement est une manifestation de l'inconscient ; une réaction de mauvaise humeur contre la présence de l'autre conjoint.

À vivre dans la promiscuité pendant un certain temps, suggéra-t-il pour ramener le couple à de meilleurs sentiments, le conjoint, d'abord incommodé, finira par se familiariser avec les ronflements de l'autre, jusqu'à ne pouvoir plus s'en passer.

Le ronflement de l'un, pourvu qu'il soit monotone, n'est-il pas un prétexte à l'« endormitoire » ? Joë Folcu a connu des gens qui ne pouvaient dormir sans ronfler, et d'autres qui ne pouvaient passer au sommeil en l'absence d'un ronflement émis dans le voisinage.

Il a même obtenu la confiance de bons ronfleurs qui s'entendaient ronfler dans un demi-sommeil et qui se seraient complètement réveillés sans leur propre rythme respiratoire.

La nuit, n'est-ce pas, vous transporte dans une seconde nature. C'est à ce moment que votre impressionnabilité s'exerce le mieux. Que de

femmes s'éveilleront subitement, dès que le ronflement de l'époux s'interrompra ? Car le ronflement de l'un est quelquefois tellement régulier que son interruption ferait croire à un mauvais état de santé, ou à une mort subite, en pleine nuit.

Et le ronflement, dira-t-il encore au couple en instance, peut avoir d'autres commodités. Quel voleur consentirait à s'introduire dans la maison d'un ronfleur ? C'est une garantie, et voici pourquoi.

Supposons, explique le marchand de tabac en feuilles, que le ronflement occupe tout le silence d'une maison, comment voulez-vous que le cambrioleur y puisse trouver un sentiment de paix pour l'exercice de son méfait ? Qu'il soit dans la cuisine, ou dans la salle à manger, toujours le ronflement l'accompagne et il en écoute, inconsciemment, la monotonie du rythme. Si le ronflement diminue d'intensité, une inquiétude s'empare du cambrioleur. « Mon volé, se dit-il, va-t-il se réveiller ? » Que le ronflement de l'autre s'interrompe, le voleur se met au guet,

l'œil rivé sur la porte du dormeur. Après quelques moments d'attente anxieuse, le cambrioleur se réjouit d'abord que le ronflement reprenne son concert, mais cette accalmie n'est pas de longue durée. « S'il s'est remis à ronfler, pense-t-il encore, ne veut-il pas me tromper ? » Et le voleur s'imaginera facilement que la victime fait pour l'instant mine de ronfler afin de tranquilliser le voleur et de lui sauter dessus au moment opportun.

Non, non, s'écria Joë Folcu, tout voleur impressionnable est handicapé dans son travail par le ronflement d'un mauvais dormeur. Sans vous en rendre compte, monsieur ou madame, votre inconscient aura veillé, par ses ronflements, sur votre sécurité.

Et si votre sécurité, conclura-t-il, n'en est pas une de tout repos pour votre aisance matrimoniale, songez au moins qu'elle est compensée par un équivalent d'assurance sur vos biens et immeubles.

Cette histoire ne dit pas si le couple renonça aux services d'un avocat, mais Joë Folcu ne

saurait se séparer de ses clients sans illustrer par un fait tangible ses prétentions.

* * *

J'ai connu, raconta-t-il, un malheureux ivrogne qui ne ronflait qu'en état d'ébriété. Comme il buvait de jour, au retour de la taverne, sa femme l'avait condamné à ne dormir que sur la galerie, loin de ses oreilles.

Or, entre quatre et six heures, un ronflement s'échappait tous les jours des concombres grimpants de cette galerie.

Madame eut tort, d'expliquer le conteur, de ne point se familiariser avec les ronflements de son conjoint. Et voici comment elle eut à s'en repentir.

La famille ayant changé de logis, au cours de l'automne, l'ivrogne, doublé d'un ronfleur, s'était trompé de maison pour se diriger, dans son ivresse, vers son ancienne galerie sur laquelle il s'était endormi.

C'était en hiver et la maison était inhabitée. L'ivrogne, couché en rond sur la galerie, avait ronflé son dernier sommeil d'ivrogne.

Dans la neige, et par un froid norois, sa distraction et la mauvaise volonté de sa femme l'avaient gelé à mort.

– Ronflez, ronflez, messieurs et dames, mais choisissez au moins vos heures...

Une histoire mal comprise

Le manoir de Saint-Ours, au village qui porte le nom de la famille, sur les bords du Richelieu, conserve un tableau anecdotique remontant à la fondation de cette seigneurie.

Si j'ai bonne mémoire, il occupe le fond d'un boudoir qui invite à sa contemplation. Aucun fauteuil ne lui tourne le dos. Bien en lumière et de grandes dimensions, il semble justifier une sieste. Le sujet du peintre est étrange et son explication promet de dépasser les dix minutes réglementaires d'une simple visite de cérémonie.

À l'époque de mon enfance, il fallait être un intime de Saint-Ours pour être admis dans ce boudoir. Toujours sous clef, les enfants tapageurs en étaient exclus.

Je devais avoir une dizaine d'années, lorsqu'on me fit l'honneur familial, un soir d'hiver, d'y passer une heure en compagnie de

ma grand-tante. Ce qu'il a fallu que je fusse « bon garçon » pour être enfin initié à la signification du tableau.

Dès que mon aïeule eut allumé les lampes murales flanquant le tableau, je dois avouer que le spectacle de la toile ne m'était pas entièrement nouveau. Il avait suffi qu'on l'entourât de mystère pour que j'en eusse « percé » l'énigme.

Je revois encore la scène du tableau qui m'était apparu auparavant par le trou d'une serrure et par l'entrebâillement d'un rideau de fenêtre. Mais l'explication m'en était nécessaire pour compléter ma curiosité et ce fut un régal pour mes dix ans.

* * *

Le motif était celui d'une vieille barque à fond plat qu'on eût dit abandonnée au fil de la rivière. L'embarcation donnait de la bande et deux jeunes enfants y étaient tapis entre les bancs, sous un large manteau. La figure de l'un, probablement le

plus jeune et le plus imprudent, s'apercevait sous un pan quelque peu relevé du manteau. Ses traits exprimaient une grande frayeur.

Au premier plan, une jeune fille, ou peut-être une maman, nageait avec précaution. Une de ses mains se tenait agrippée au bord de la barque. L'eau verte, qui reflétait, par son calme, la végétation d'une rive non lointaine, recouvrait la nageuse jusqu'à mi-épaules. Sa transparence, à l'un des bouts de la barque, révélait le mouvement d'une jambe.

La nageuse, pour moi, était belle, et ressemblait étrangement à une peinture qui représentait, dans le grand salon, une ancêtre portraiturée à l'âge de vingt ans. Sa chevelure était rousse comme celle de l'autre et bien que ses traits eussent indiqué la peur, elle avait les mêmes yeux bleus et les mêmes lèvres rouges et alourdis.

– Mais ! ma tante, m'écriai-je, n'est-ce pas une de mes aïeules du grand salon et même en plus jeune ?

Cette constatation dut plaire, car ma grand-

tante, me posant une main sur la tête, dramatiquement, avait répondu.

– Non seulement, mon petit, tu as le sens de la peinture, mais aussi celui de la famille. Tu es digne d'apprendre les hauts faits de tes ancêtres.

* * *

J'appris alors l'énigme de cette baignade.

Dans les premiers temps de Saint-Ours, à l'époque où les aïeuls procédaient à la construction du manoir, après que les femmes elles-mêmes eussent mis la main à la charrue, la région était souvent parcourue par les Indiens.

Un jour, me raconte la grand-tante, ton aïeule, celle que tu vois dans l'eau jusqu'au cou, s'était aventurée avec ses deux enfants jusqu'à l'île. Au retour, elle avait aperçu des sauvages sur la rive, non loin du manoir. Afin de ne pas attirer leur attention, et comme le jour baissait, elle s'était mise à nager dans sa hâte de retrouver les siens.

Femme d'action et d'initiative, cette pratique

lui avait valu, de continuer ma grand-tante, de déjouer ainsi les Indiens. Ceux-ci avaient aperçu une barque vide et à l'abandon. Comme ils étaient eux-mêmes sans canoë, le vol d'une vieille barque, ainsi délaissée, avaient-ils pensé, ne valait pas que l'un d'eux se mît à la nage.

* * *

Cette chère grand-tante serait aujourd'hui bien scandalisée d'apprendre que je n'ai pas longtemps porté foi à son récit. J'avais à peine quinze ans lorsque Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, est venu rompre le charme de cet acte d'héroïsme.

— Mais non, mon jeune homme, tout cela ne tient pas debout ! Les Indiens du temps, s'ils eussent été voleurs, se seraient mis à la nage. Mais l'époque était trop jeune, et ils n'avaient pas encore appris des blancs à voler. Ils avaient tout simplement cru ton aïeule assez ridicule pour prendre un bain d'une barque pouvant verser et

noyer les petits.

Le culte des ancêtres n'était pas assez fort, chez moi, à l'âge de quinze ans, pour que j'entreprisse de soutenir le contraire.

Et, pour ajouter du poids à sa confiance aux Indiens du temps, il m'avait donné un bel exemple de leur honnêteté.

À l'époque, dit-il, où les blancs voyageaient beaucoup en raquettes, l'un de ses ancêtres, pendant qu'il dormait dans un petit poste abandonné, en plein bois, s'était fait voler ses provisions par des Indiens de passage. Le lendemain, il avait dû, l'estomac vide, se remettre en marche. Afin qu'il ne pût pas se lancer à leur poursuite, les Indiens lui avaient même enlevé son arme à feu. L'ancêtre était à deux jours de chez lui. Mais il avait quand même continué son voyage, après avoir recommandé son âme à Dieu. La nuit suivante, il était tombé de fatigue dans un poste de relais.

C'est à ce moment de son récit que j'appris à mieux connaître les Indiens de cette époque. À son réveil, le lendemain, l'ancêtre de Joë Folcu

s'était trouvé en présence d'un beau quartier de chevreuil déposé près de son sac de couchage à la faveur de la nuit et par ces mêmes Indiens. Son arme était même appuyée à un arbre près du poste.

Les provisions du grand-père, d'expliquer Joë Folcu, avaient rendu un fier service à ces quelques Indiens et, rassasiés et ayant tué un chevreuil avec l'arme du blanc, ils lui avaient rendu la politesse.

– L'idée du vol, de conclure Joë, fut importée par les blancs en Amérique.

La meilleure façon de cacher une clef

Tout « conteur résident », qui se respecte comme « emplisseur » de comté, se doit à lui-même et à ses auditeurs de ne pas ignorer le succès que Jules Renard a obtenu avec son petit chef-d'œuvre *La Clef*.

Chacun peut en raconter l'intrigue dans un pittoresque personnel, mais l'essentiel n'en reste pas moins inamovible.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'est pas de cet avis. Ce qu'il a lu devient sa propriété à la condition bien expresse qu'il y ajoute un dénouement de son invention, qui en change la morale.

– C'est ainsi que l'art du conteur se survit, dira-t-il.

Avant que notre conteur national ne falsifie les conclusions de Jules Renard, avec l'intention

bien arrêtée de les honorer d'une couleur locale toute saintoursoise, rappelons-nous l'édition originale.

Il s'agit d'une vieille qui est vieille et avare. Jules Renard ajoutera que le vieux est encore plus vieux et plus avare. Tous deux ont une peur égale des voleurs. À chaque instant du jour, ils s'interrogent.

– As-tu la clef de l'armoire ? dit l'un.

– Oui, dit l'autre.

Joë Folcu trouve à redire tout au long du récit, mais nous ne l'écouterons qu'au moment de la conclusion. La parole est ici à l'auteur de *La Lanterne sourde*.

Les questions et réponses tranquillisent quelque peu les vieux avares. Ils ont la clef chacun à son tour et en arrivent à se défier l'un de l'autre. La vieille la cache principalement sur sa poitrine, entre sa chemise et sa peau. Que ne peut-elle délier, pour l'y fourrer ?

(Ici, il faut encore imposer le silence à Joë Folcu.)

Le vieux la serre tantôt dans les poches boutonnées de sa culotte, tantôt dans celles de son gilet à moitié cousues et qu'il tâte fréquemment. Mais à la fin ces cachettes toujours les mêmes lui ont paru de moins en moins sûres, et il vient d'en trouver une dernière dont il est content.

Or, la vieille lui demande selon la coutume.

– As-tu la clef de l'armoire ?

Le vieux ne répond pas.

– Es-tu sourd ?

Le vieux fait signe qu'il n'est pas sourd.

– As-tu perdu la langue ? dit la vieille.

Elle le regarde et s'inquiète. Il a les lèvres fermées, les joues grosses. Pourtant, sa mine n'est pas d'un homme qui se trouverait tout à coup muet, et ses yeux expriment plutôt la malice que l'effroi.

– Où est la clef ? dit la vieille ; c'est à moi de la garder, maintenant.

Le vieux continue de remuer la tête d'un air

satisfait, les joues près de crever.

Et la vieille comprend. Elle s'élançe, agile, pince le nez du vieux, lui ouvre par force au risque d'être mordue la bouche toute grande, y enfonce les cinq doigts de sa main droite et en retire la clef de l'armoire.

Ce cher Joë Folcu ne tient plus en place. Ses yeux roulent, comme s'il avait eu la clef en bouche. Donnons-lui le plancher, passons-lui le crachoir. Sa chique le fatigue.

Ce conte, s'écrie-t-il, n'est pas digne d'un Canayen. Jamais *Le Paroissien de Saint-Ours* ne le publierait.

– Un vieux de chez nous, fit-il, plus avare que le père d'*Eugénie Grandet* et moins avare que le père Poudrier de Sainte-Adèle, aurait avalé la saudite clef, et serait mort, avec son mystère, comme dans *Justine* de P.-J. Toulet.

Selon le « conteur résident », la France n'a point tort d'immigrer en Amérique. À Saint-Ours, on peut encore apprendre à conter. Ici, un avare ne confie pas à sa femme le soin même

temporaire de cacher la clef d'un trésor, que son corsage soit ou non repoussant.

Un bon chiqueur canayen, un bon client de Joë Folcu, n'aurait pas été le dupe de sa vieille. Clef en bouche, déposée comme il se doit pour une chique, entre les molaires et la joue, le vieux n'eût pas été muet.

– Chez nous, on ne se fait pas « déchiquer » par une femme, pas plus qu'on ne l'avale. Une clef se porte avec élégance, tout comme une chique, même en soirée mondaine.

Et Joë Folcu terminera le conte en indiquant un moyen plus pratique de cacher la clef du trésor.

– Ayez une bonne serrure automatique, celle qui se ferme, en poussant la porte, sans l'aide de la clef. Déposez la saudite clef dans l'armoire, avec le trésor, et fermez la porte.

Si j'ai bien compris, le « conteur résident » insiste pour que le vieux et la vieille « s'enferment dehors ». C'est ainsi que les

trésors, à Saint-Ours, se conservent plus longtemps.

Une de fermée, une d'ouverte

La mère Limoge, à l'âge de soixante-quinze ans, réunissait tous les éléments de la « bonne mort ».

Raccourcie jusqu'à une complète abréviation, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, disait d'elle :

– Y'en restait pu pantoute...

Mais la mère attendait, pour décéder convenablement, que son arrière-petit-fils, le candidat-pilote Adrien Limoge, eût gagné ses ailes. Elle voulait, en définitive, le voir survoler le clocher de Saint-Ours.

Certains soirs, lorsque les hirondelles zigzaguaient au-dessus de l'église, la petite vieille s'attardait dans sa fenêtre jusqu'à ce que l'ombre eût envahi le coq de l'église. Elle attendait de pouvoir constater que le petit pût en

faire autant, disait-elle.

Mais il est des échéances qu'on ne peut remettre indéfiniment. Lorsque la mère Limoge mourut, les hirondelles étaient encore seules à survoler le clocher.

Lorsque le cortège se forma, les porteurs, pour se conformer tout simplement à l'usage, étaient au nombre réglementaire de six, car la vieille avait été déposée dans un cercueil d'enfant.

– Le vent aurait pu nous l'arracher des épaules, disait encore Joë Folcu. Elle aurait pu voler avant le petit Adrien.

En route vers l'église, le cortège semblait pousser le corbillard plutôt que les chevaux le tirer. Chacun portait son chapeau à bout de bras, comme s'il eût fait chaud, ou après un effort. Des vieux boitaient, mais sans ondulation classique. Cette marche semblait douloureuse, mal venue, comme prématurée.

En fait, jusqu'à l'heure des funérailles, on avait cru à la soudaine arrivée, dans Saint-Ours, du jeune aviateur. Le cortège n'était pas complet.

L'uniforme bleu ciel du petit-fils Adrien manquait. Pourquoi le petit-fils de grand-mère Limoge n'était-il pas venu à Saint-Ours pour les obsèques de la vieille ? L'annonce de sa mort lui était pourtant parvenue dans son école d'entraînement.

Personne, dans le cortège, n'osait l'avouer, mais l'absence du képi bleu de l'aviateur justifiait le malaise déjà constaté derrière le corbillard. À vrai dire, dans ce beau matin de juin, les hirondelles par sympathie ne dépassaient pas la flèche du clocher dans leurs envols.

Sur le parvis de l'église, on eût dit que le cercueil avait pris subitement du poids. Les porteurs se rendaient-ils compte qu'ils manquaient de désinvolture en gravissant les degrés du grand perron ?

Après les funérailles, c'est au bord de la fosse que tout rentra dans l'ordre. Subitement, chacun fut allégé d'un poids inexplicable. L'air était plus respirable, le cercueil moins lourd lorsque les porteurs le déposèrent dans l'herbe du cimetière.

Comme chacun eut la conviction enfin que le

petit-fils Adrien ne surviendrait pas, c'est à ce moment qu'un vrombissement d'avion fit lever toutes les têtes. Une petite croix noire se dégageait de l'horizon pour se diriger au-dessus de la cérémonie de l'enterrement.

Voilà bien un semblant de bénédiction auquel tout le monde s'était peut-être attendu. Le subconscient l'avait sans doute prévu parmi l'assistance. L'aviateur était venu à son heure et le clocher de l'église allait être survolé.

Lorsque la bière fut descendue à bout de câble dans la fosse, le petit-fils de la vieille Limoge s'était livré, au-dessus du cimetière, à des manœuvres de vol que chacun s'empressa de confondre avec des exercices de salut ultime. La croix volante se faisait voir sur tous ses angles en effectuant des montées verticales et des plongées acrobatiques. Quelquefois, l'avion disparaissait pour descendre jusqu'à quelques cents pieds du cimetière.

Pendant la prière des morts, avant que la terre ne recouvrît le cercueil au fond de la fosse, plusieurs des assistants songeaient à l'orgueil

dont se fût affublée la vieille si elle avait pu suivre de sa fenêtre un tel déploiement.

Dans Saint-Ours, qui ne connut même pas la rumeur d'un chemin de fer, une vingtaine de scieries n'eussent pas recouvert ce nouveau vrombissement. Même le fracas des angélus n'aurait pas prévalu. Lorsque l'avion frôlait la terre, une trépidation s'emparait des poitrines et tenait lieu d'une grande émotion.

Autour de la fosse, le groupe ne vibrait plus de chagrin, mais de véritable joie, tant la venue du petit-fils Adrien s'était produite à son heure.

Comme les fossoyeurs allaient combler la cavité, un brusque mouvement de fuite se produisit dans le cimetière. L'avion, après avoir encerclé le clocher, fonçait à ras du sol vers le cimetière.

Avant de s'écraser contre le mur du charnier, l'avion du petit-fils Adrien avait touché l'amas de terre qui devait recouvrir le cercueil et ce n'est qu'après l'accident que fut constaté, avec horreur, le subit enterrement de la vieille Limoge.

D'une seule poussée, en atterrissant, une aile de l'aéroplane avait comblé la fosse de toute sa terre.

Quant au moteur de l'aviateur, il s'était dans sa chute ouvert une autre fosse non loin de la vieille grand-maman Limoge.

Et Joë Folcu, témoin de l'enterrement et de la tragédie, n'avait pu s'empêcher de conclure cyniquement :

– Pour une fosse de fermée, une autre d'ouverte.

La bière versée, il faut la boire

Nous étions, entre amis, attablés dans une taverne, trente minutes avant la fermeture.

Le garçon du bar, quelque peu ennuyé par notre manque d'empressement à vider nos verres, circulait derrière nous. En une demi-heure, allions-nous consommer la dernière « tournée », semblait-il s'inquiéter ? En fait, nous n'étions que cinq buveurs, les derniers d'une longue journée, et notre table portait encore une quinzaine de verres.

C'est à l'heure morne, où la bière manque de mousse, et les cerveaux, d'esprit. Tout avait, entre nous, été dit et redit. Il ne restait qu'à vider les verres et nous n'avions plus soif.

Les murs de la taverne étaient garnis de miroirs qui reflétaient notre ennui jusqu'à l'infini. Pour moi, qui ne voyais pourtant pas encore double, ces miroirs nous multipliaient avec nos

verres.

C'est à ce moment qu'un vieux monsieur apparaît, dans la fumée du tabac, près de la porte d'entrée, et s'avance vers le comptoir.

Il porte beau, de gris vêtu, et son chapeau melon est bien en place, malgré l'heure. Ses yeux sont rougis. A-t-il pleuré, ou la fumée l'incommode-t-il ? Puisqu'il vient du dehors, la taverne l'a-t-il ébloui ?

Or, ce dernier client, me semble-t-il, d'une longue journée, se dirige d'un pas solide vers le comptoir et se penche, respectueusement, à l'oreille du tavernier. Celui-ci, quelque peu endormi devant ses robinets, s'était levé puis incliné, à sa rencontre, par-dessus le comptoir.

Le vieux monsieur, pendant le mystérieux colloque, dirigeait des regards furibonds vers notre groupe.

Dans mon esprit, où la bière fermente sans mousse, il n'y a pas de doute. Le vieux monsieur parle de nous. Comme j'allais manifester, je ne sais comment, quelque impatience, mon voisin

immédiat de gauche, le jeune Siméon, me souffle à l'oreille :

– Ne t'en fais pas, c'est mon père.

Maintenant, l'entretien au comptoir doit achever, puisque le vieux monsieur ne détache plus ses yeux de ceux du jeune Siméon.

– Veux-tu que je te ménage une sortie rapide, suggèrai-je, tout bas, à mon voisin, et sans détourner la tête.

Siméon n'eut pas le temps de me répondre, ni de se lever de table. Le vieux monsieur son père venait vers nous.

– Ah ! te voilà toi..., déclara-t-il, en courbant le dos.

À notre table, personne n'avait bougé. Pas même Siméon. Chacun visait son verre, comme s'il eût été plus en danger que nous ! Le vieux monsieur fut-il impressionné par notre attitude ? Son élan s'était arrêté à quelques pas de notre table.

Et, dans mon dos, j'entendais gronder une rafale.

– Je t’ai cherché partout, dans le village, répliquait l’autre, avant de franchir cette porte de taverne !

Puis, il s’était tu. Était-il au bout de son vocabulaire de reproches ? Dans le miroir, où je lève, timidement, un œil, la fumée de nos cigarettes l’estompe. En se taisant, ainsi, pensai-je, va-t-il, de même disparaître ?

Comme tout cela est morne, vu à travers une bière sans effervescence. Malgré l’intrus, le garçon du bar continue à circuler, lentement, entre les tables désertes. De son côté, derrière le comptoir, le tavernier s’est rassis parmi ses robinets asséchés. Il regarde, sans effroi, la gesticulation du nouveau venu. Ne semble-t-il pas qu’il vient de l’autoriser à maugréer ainsi ?

Enfin, nous allons avoir de l’action ! Le vieux monsieur a fait trois pas vers notre table. Il est minuit moins un quart.

Notre groupe est toujours aussi immobile que Siméon lui-même. Devant une telle provocation d’indifférence, le vieux monsieur s’est-il décidé à frapper ? Sinon, pourquoi se rapproche-t-il ?

Pour l'instant, j'ai la tête entre les épaules. Dans mon dos, le père de l'autre s'appuie du ventre contre le dossier de ma chaise. Ainsi, de l'arrière, me prend-il pour son fils, et vais-je attraper une mornifle ?

Mais non, sa main est passée près de mon visage et, sans me frapper, se dirige maintenant dans la direction d'un verre.

J'ai compris, subitement ! Il faut que je me glisse, avec adresse, sous la table, avant que le vieux monsieur, devenu enragé, ne lançât le verre dans la direction du groupe insolent. J'ai un afflux de sang au visage, comme si j'eusse été giflé !

Pendant que l'autre recule de quelques pas, sûrement avec l'intention de lancer le verre, je constate que ma chaise est trop près de la table. Je ne saurais glisser par terre sans la repousser, et je n'en ai pas le temps !

Avant que d'être aspergé de bière (ces verres, nous aurions dit les boire !) et de recevoir au visage des éclats d'un verre fracassé, je jette un regard désespéré sur mes compagnons

d'infortune.

Que se passe-t-il ? Aucun n'a bougé ! Et je me retourne tout d'un bloc !

Dans mon dos, le vieux monsieur, le coude levé, buvait lentement son verre de bière...

C'est à ce moment que le tavermier, debout, et les mains à plat sur le comptoir, déclara, simplement :

– Minuit ! On ferme !

* * *

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que je rencontraï le lendemain, me donna quelques précisions sur ma sortie précipitée de la taverne.

– On me dit que tu as renversé trois chaises...

Le fusil et ses reculs

La première fois que j'épaulai un fusil, je suivis le mauvais conseil de fermer l'œil gauche et j'en éprouve encore un vif regret. Quant à fausser ma vision de tireur, pourquoi n'ai-je pas, au surplus, fermé les deux yeux ?

D'un seul œil, bien en joue, le candidat ne suit que l'allée, entre les deux canons, et la mire prend toute son attention au bord du néant. En dehors de l'objectif, contre lequel cette mire se pose, plus rien n'existe.

– Avec un fusil à deux coups, dira Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, pourquoi se concentrer sur un seul moineau ?

Le bon chasseur doit tirer les deux yeux ouverts. Celui de droite ajuste l'alignement et l'autre ne perd pas de vue le paysage. Que le premier coup de fusil fasse lever d'autre gibier, vous ne perdez rien de sa trajectoire et les canons

demeurent en joue pour la seconde cartouche.

– En d’autres termes, conclura Joë Folcu, il est aussi bête à un chasseur de fermer un œil qu’à un plongeur de se boucher le nez.

* * *

Mon premier gibier fut un arbre ! Et celui-là, avant que de lever le coude, comme à la taverne, je l’avais pourtant bien aperçu des deux yeux.

Que voulez-vous, j’étais tendre, à cette époque, pour le gibier, et je savais que la mort de celui-là eût été plutôt lente et même inaperçue.

Ma vieille tante saintoursoise m’avait averti.

– Un jeune arbre « mal écorcé » mourra de sa blessure, à moins que tu la cautérises avec de la peinture...

Allais-je apprendre ce sport de la chasse avec un seau de peinture suspendu au cou ? Il reste que le domaine de mon enfance est riche aujourd’hui en gibier et que plusieurs des arbres y ont grandi

avec des brassards peints comme on en voit aux bouleaux qui manquent d'écorce.

J'ai toujours craint le recul des fusils chargés à la poudre blanche. Le meilleur plan de tir, c'est encore couché à plat ventre. On parle de la solide et confortable position du tireur à genou, mais il m'est advenu, couché ainsi en joue, de verser en canoë. On dit que par temps sombre et humide, une forte détonation, par la vibration de l'atmosphère, peut décider la pluie à tomber. Cette fois-là, les nuages furent insensibles, et ce sont les flots de la rivière qui vinrent me rejoindre.

J'ai connu autrefois un chef d'information d'un grand quotidien qui redoute le recul d'un fusil jusqu'à gâcher sa carrière de chasseur.

Celui-là, le matin de ses vacances, était sorti de chez lui sous le fardeau d'un accessoire complet de chasseur aux pluviers. Il était huit heures du matin, et son train ne quittant la gare que deux heures plus tard, c'est dans une taverne qu'il s'était retiré.

De taverne en taverne, en route vers la gare, le

chef d'information avait perdu le sens de l'heure et plusieurs des articles de son bagage, dont une lampe à casquette, sa tente, etc. Quelques-uns prétendent qu'il n'avait plus son fusil, le lendemain soir, à quatre rues de la gare.

Trois semaines plus tard, le journal recevait de son chef d'information un télégramme rédigé comme suit :

« Avons blessé un lièvre stop la chasse continue. »

Les « histoires de chasseurs » sont aussi nombreuses que les coups de fusil manqués. Mais il en est qu'on ne peut oublier, après la franchise désopilante dont je viens d'être témoin. Celles-là sont relevées par le conteur qui y va de sa vie.

Un jour que le dessert d'un excellent repas se prolongeait sur des « histoires de chasseurs », nous avons considéré que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, s'était abstenu d'y aller de la sienne.

– Qu'est-ce à dire ? nous sommes-nous informés.

Et nous apprîmes que Joë Folcu ne pouvait en raconter qu'une seule, et qui ne convenait pas, puisqu'elle était authentique. Sur nos instances, le Saintoursois avait consenti à faire diversion.

Dans un sentier étroit, et gardé par des précipices, dans quelque région des Montagneuses, le conteur d'« histoires vraies » s'était trouvé en présence d'un ours qui n'avait aucun rapport avec ceux de Saint-Ours. La peur lui avait fait échapper sa carabine.

Après une fuite de quelques pas, il avait en plus échappé un revolver de ceinture. Puis son tour était venu de perdre aussi la seule arme dont il disposait, un couteau de circonstance.

– Et tu fuyais toujours, s'enquit-on ?

Pris de désespoir, le chasseur était trop faible pour continuer de fuir. Afin d'en finir, courageusement, il s'était présenté de face.

Joë Folcu, tête baissée vers son assiette, s'était tu. L'histoire, si vraie fût-elle, ne pouvait se terminer sur une pareille vérité.

– Qu'est-il advenu ? demanda l'un.

– Va donc ! Va donc !

Joë Folcu s'était recueilli pour répondre tout simplement :

– L'ours m'a mangé.

Un monsieur quelconque

J'ai connu des gens qui portent bien l'anonymat. Ce leur est une seconde nature et leur nom de famille s'oublie aussi vite qu'un numéro matricule. Ceux-là sont nulle part et habitent partout.

Ces « quelqu'uns » de n'importe où, tellement ils sont quelconques, ne s'intéressent à rien et ne retiennent l'attention de personne. Aussi, entrent-ils dans une « chambre à louer » avec la même indifférence qu'ils choisiraient un restaurant. Du prix, uniquement, s'informeront-ils. Le menu doit comporter une soupe, un plat de résistance et un dessert, tout comme une chambre leur offre une patère derrière la porte, un lit et un pot sous le sommier. Puis, à table, ils se couvriront, jusqu'au cou, d'une serviette, comme d'un drap, plus tard, avant de sombrer dans le sommeil.

Un soir quelconque dans le siècle, et quelque part dans une ville canadienne, le monsieur en question s'était déshabillé, sans changer de beaucoup sa personnalité, et s'était mis par simple désœuvrement au lit, avant que d'y être forcé par le sommeil.

Sur le dos, les pieds joints comme dans la mort, et les mains croisées sous la tête, comme tout homme sage, avant d'éteindre le plafonnier, il avait constaté que la fenêtre de sa nouvelle chambre était garnie de rideaux et de tentures avec embrasses.

Quel beau sujet de réflexion !

À y regarder de plus près, mais sans bouger dans le lit, le monsieur quelconque avait constaté que le bas des rideaux et des tentures se trouvait effiloché.

– Qu'est-ce à dire ? avait-il murmuré, sans disjoindre les pieds.

Pour l'instant, peut-être n'y avait-il, en effet,

rien à dire. Mais lorsque le nouveau locataire, d'un bras allongé vers la bordure du lit, eut vérifié combien les extrémités de son couvre-pieds étaient déchiquetées, une première angoisse commença de l'envahir.

– Je suis parmi des guenilles...

Dans cette chambre sans pénombre, tout ce qui avait nom de tissu, en passant même par une descente de lit, la carpeite et les taies d'oreiller, portait la trace d'une déchirure organisée. Tout ce qui « pendait », même les draps en dehors du sommier, laissait voir des effilochures comme des dentelles sans ordonnance. Toutefois, la partie centrale des couvertures avait été épargnée.

Et le premier envahissement de l'angoisse s'était encore exprimé par une même interrogation :

– Qu'est-ce à dire ?

* * *

Souvent, une « chambre à louer » ne saurait

conserver son caractère, en l'absence de quelques milliers de punaises. Leurs taches de sang matineuses n'ont rien, en vérité, que d'écœurant. Il faut être un nouveau venu, dans nos villes, pour s'effrayer, si peu soit-il, de leurs effusions.

Le monsieur en question n'ignore pas les assauts nocturnes de ces insectes. Il sait les repousser sans avoir recours aux fumigations et aux poudres non moins puantes. C'est assez simple pour un familier. Il dort sans éteindre le plafonnier, sachant que la lumière les force à la retraite dans les interstices des boiseries des murailles et des sommiers. Le lendemain, il change de « chambre à louer ».

Mais, que les draps, les rideaux, les carpettes et tous les tissus d'un mobilier aient été mis en pièces par les extrémités, voilà qui changeait de point de vue. Jamais des punaises, des coquerelles, ni des souris n'eussent réussi un tel désordre. L'interrogation : « Qu'est-ce à dire ? » semblait quelque peu justifiée.

Et le monsieur avait sauté du lit !

Après examen des lieux, chaussé pour la circonstance, pieds nus dans ses bottines, mais sans renoncer à sa robe de nuit avec échancrures latérales, notre locataire avait constaté que ses vêtements étaient seuls, derrière la porte, sur la patère, à n'avoir pas subi, dans cette chambre, les effets désastreux d'une morsure quelconque.

C'est alors que des plumes d'oiseaux, des jaunes et des vertes, probablement, furent découvertes sous le lit et dans les encoignures de la chambre.

De retour sous les couvertures, le nouveau locataire avait compris, avant de se livrer au sommeil. Mais une peur instinctive l'avait forcé, dans l'obscurité enfin recouverte, à remonter les draps, malgré la chaleur, jusqu'à son cou et ensuite jusque par-dessus la tête.

Il avait été, dans cette chambre, précédé, comprit-il, par un locataire habitué à élever des oiseaux en cage, pour les donner ensuite en

pâtûre à ses chats. Les plumes en faisaient foi, et les déchirures des tissus par des griffes.

* * *

Dans l'obscurité, avant l'aube, les punaises durent se mettre de la partie et des cauchemars habités par des chats innombrables aux yeux phosphorescents et aux griffes acérées. Agriffés aux draps et aux tentures, les chats ont dû labourer les chairs du dormeur. Ces cris empêchèrent les voisins de dormir.

Le lendemain, il avait de la fièvre, et le surlendemain, ce monsieur quelconque était devenu quelqu'un. Deux infirmiers, en entrant dans sa « chambre à louer », déployèrent une camisole de force.

Avis aux pêcheurs

Derrière sa canne à pêche et dans la pince de sa chaloupe, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne « déroule » plus de corde à pêcher. Sa mouche colorée flotte comme un éphémère. Trop ému pour s'en convaincre, le pêcheur a l'air d'un poisson mort.

Ces lieux ont connu mieux que ça ! pourtant !

Qu'est devenu le Joë Folcu de mon enfance ? Les eaux d'hier reflétaient encore son allure de cocher, fouet en main, sur le devant d'une victoria, et la mouche rasant le flot au bout d'une cinquantaine de pieds de corde. Ici, pour compléter la métaphore, des chevaux fringants ne sont pas attelés à la chaloupe, mais la ligne de pêche n'en calque pas moins avec superbe. Et le poisson, aguiché par la mouche, prétendait sauter comme les oreilles d'une paire de perchérons au galop.

Pourquoi, aujourd'hui, le champion pêcheur du Richelieu, bien que la comparaison soit humiliante, donne-t-il l'impression de pêcher aux vers ?

J'ai fini par le savoir. Tout se sait à Saint-Ours, et surtout sur la rivière.

* * *

Cette canne à pêche, qui pend aujourd'hui entre ses jambes, Joë Folcu n'ose pas la brandir par respect pour son vieux père de qui il vient de l'hériter.

À Saint-Ours, et sur le Richelieu en général, l'usage veut que l'héritier d'une canne à pêche ou d'un fusil ne l'utilise qu'un mois après l'enterrement du testateur. Passer outre, précise la coutume, n'est-ce pas manquer de dignité envers l'ancien propriétaire et s'exposer à des réactions conséquentes par delà son décès ?

Il en est ainsi des vêtements d'un mort. Que vous les portiez trop tôt après l'enterrement, des

puces vous dévoreraient « tout rond ». Ce n'est pas à dire que le testateur souffrait de démangeaisons avant de s'aliter pour mourir, mais un tel manque de respect se traduit par une génération spontanée de ces insectes dans tous les plis de la garde-robe mortuaire.

Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne disait-il pas lui-même :

– Avant de t'habiller en mort, fais au moins aérer ses guenilles.

Quant au fusil qui fut « couché » sur un testament, et que vous mettez en joue avant date, ses reculs auront la violence d'un coup de pied correctionnel et posthume.

D'une canne à pêche conduite trop tôt à la pêche et brandie à tour de bras, la légende exige que la mouche, après un vol innocent, revienne à rebrousse-poil et pique de ses hameçons acérés les fesses du pêcheur inconvenant.

* * *

Maintenant que le père de Joë Folcu repose en terre depuis une quinzaine, le marchand de tabac en feuilles se contente de « tremper » la mouche, mais il n'ose pas brandir le manche, tout comme un chasseur « promènerait » au bois le fusil d'un défunt, sans ouvrir le feu.

Joë Folcu a des fourmis dans les doigts. Si assoiffé soit-il, à quoi bon lever le coude ? De son côté, dans l'eau claire, le poisson méprise les insectes morts. Le plus petit pêcheur en serait humilié.

Combien de temps la coutume serait-elle observée ? Le Saintoursois est seul dans une anse. Pourquoi se conforme-t-il à ce point ?

Joë Folcu n'est pas aussi crédule que ses concitoyens, mais il connaît les réactions de cette ligne. Les récits de son père sont encore frais à sa mémoire.

Cette canne à pêche a plus de cent ans d'existence. N'a-t-elle pas causé le malheur de son propre père ? Et voici dans quelles circonstances.

Le père était dans la vingtaine, lorsqu'il hérita ce bambou d'un grand-oncle. Sans se conformer à l'usage, il n'avait pas attendu la fin du mois réglementaire et la mouche, une grise, cette fois-là avait pris son envol au bout de cent pieds de corde.

Monsieur Folcu, le père, il faut en convenir, était aussi bon pêcheur, qu'imprudent pêcheur.

Sur la grève, à cent pieds de la chaloupe, se trouvait, par hasard, ou voulu par les dieux vengeurs, une jeune fille quelconque, une Saintoursoise endimanchée d'une longue robe, selon la mode de l'époque.

À bout de corde, la mouche grise voletait, endiablée, et ses ailes, sur le flot, aguichaient le mieux nourri des poissons.

Qui aurait prévu que cet hameçon, pourtant si bien manœuvré, pût s'accrocher à la jupe de la Saintoursoise et découvrir, momentanément, ses

jambes ?

Pauvre père ! Ce fut une bien mauvaise prise et le point de départ de tout son malheur. Devenue madame Folcu, la Saintoursoise avait pris la pêche à la mouche en horreur et que de fois le père de Joë fut-il privé de taquiner le poisson à la mouche ?

* * *

Pendant que Joë Folcu, fils, se remémorait cette triste histoire, la canne à pêche lui fut brutalement arrachée des mains. Un maskinongé, avide sûrement de mouches flottantes, happa la sienne au passage et le manche de la ligne familiale, bien mal en mains, avait suivi la capture manquée pour ne plus revenir à la surface.

Le célibat, de nos jours, n'est pas une mince compensation.

Économies de vacances

Depuis une semaine que je suis en vacances, je constate, au point du jour, la disparition, dans mes goussets, de quelques pièces de monnaie.

Qu'est-ce à dire ? Sur cette île, dans l'ombre de la montagne, à quelques arpents de la rive, ne serais-je pas seul dans ce camp ? Qui donc me visite ainsi dans mon sommeil ?

Puisque je vis en ermite, dois-je maintenant redouter la présence d'un citadin quelconque dans la région ? Vais-je aussi m'offrir le ridicule de tendre un piège à singe autour de mon lit de sangles ?

C'est le premier matin de mon séjour, dans les Laurentides, que j'avais constaté cette anomalie. Levé dès l'aube, comme le veut la coutume d'un journaliste attaché à un quotidien, mon intention était de m'approvisionner au premier village. J'allais monter en canoë, lorsque je me rendis

compte de l'absence d'une pièce de monnaie déposée la veille dans ma poche de culotte.

Drôle de disparition, puisque mes billets de banque, mon budget de vacances, déposés dans un autre gousset, n'avaient pas été touchés ! Mon voleur était-il amateur de pièces sonnantes ?

Or, tous les matins, à l'aube toujours, je constatais la disparition d'une pièce de monnaie, généralement la plus grosse, un vingt-cinq ou un cinquante cents, que je les eusse placés dans un gousset ou un autre, sur ma table de nuit et même sous mon oreiller.

N'ai-je pas veillé, certaines nuits, afin d'éclaircir ce mystère ? Il me suffisait, quelques instants avant l'aube, de fermer l'œil, et la disparition, immanquablement, se produisait.

Certaine nuit de vent, il eût été facile, à la faveur du bruissement des feuilles, d'approcher de l'île, en embarcation, et de s'approcher de mon lit. Toutefois, les nuits calmes du nord apportaient la même énigme.

Il m'arrive souvent de sortir du sommeil, le matin, par morceaux.

Non que, à la ville, en temps ordinaire, je pose les pieds sur le parquet, tandis que ma tête est encore au creux de l'oreiller. J'ai peut-être le réveil comateux, mais jamais acrobatique.

D'habitude, j'émerge du sommeil, comme d'un bain, et je mets du temps à sécher.

Éveillé avant le point du jour, que de fois ai-je entendu les oiseaux chanter en pleine obscurité ! On dirait le midi d'un aveugle.

Et, les yeux grands ouverts, le premier au rendez-vous, le temps que met le jour à blanchir m'angoisse. N'est-ce pas cela mon état comateux ? Pourquoi, en somme, tant redouter que le jour ne m'atteigne point ?

Seul, dans l'île de mes vacances, je n'ai pas l'occasion d'analyser mes réveils. Je n'ai qu'une préoccupation : trouver la solution de ces vols mystérieux.

Au saut du lit, je me dirige vers la dernière cachette de la veille. Que j'aie placé une pièce de monnaie sous une carpeite, ou au fond d'une armoire, invariablement, elle a été découverte et subtilisée. Je me suis même endormi, un matin, avant l'aube, la main refermée sur un cinquante cents. Au réveil, mon poing était crispé sur lui-même... et sur le vide.

Dans l'île, on ne peut avoir accès à l'intérieur du chalet que par une petite véranda entourée d'une moustiquaire métallique. Un soir, j'ai recouvert son plancher de sable fin, avec l'intention que mon prétendu magicien y laissât la trace de ses pieds.

Le lendemain, j'étais soulagé d'une pièce de monnaie et nulle « âme qui vive » n'était passée par la galerie. Je m'étais bien douté qu'un farceur aussi habile ne dût pas tomber dans un piège de primaire, mais j'avais quand même voulu me

rendre compte de la qualité de sa prudence.

En peu de temps, le bosquet de l'île fut transformé en un campement de la jungle, tant l'ingéniosité des pièges y était observée... et les attrape-nigauds !

* * *

Pendant une nuit de veille, le souvenir m'est venu d'une histoire que racontait autrefois ma mère, et dans laquelle, enfant, je jouais un premier rôle.

La singularité de ce récit n'était pas étrangère à cette anomalie de mes vacances.

Lorsque j'étais enfant, raconte ma mère, c'était « peine perdue » de me passer des sous. Jamais plus on ne les retrouvait et il semblait que je n'en faisais nul autre usage que de les faire disparaître.

Trop jeune, à la ville, pour que je puisse être laissé seul sur le trottoir, ou même dans les parterres, je ne pouvais être généreux avec mes

sous envers mes petits camarades. D'ailleurs, ma bonne ne me quittait pas de l'œil chaque fois que je lui étais confié pour une promenade, ou pour une sieste dans les parcs. En somme, selon les descriptions de ma mère, j'étais constamment en laisse comme un toutou de luxe.

Mais où passaient donc les sous du petit ? s'était-on demandé, jusqu'au jour où je fus mis sous observation avec instruction, surtout, de ne pas fermer l'œil dès que j'aurais une pièce de monnaie en main.

À ce moment, je n'avais pas encore trois ans, et nul souvenir de ce remarquable événement ne me reste. Je fus surpris par ma mère, elle-même, comme je me disposais à enfouir mon sou dans la gueule d'un petit cheval de crin, fixé à des berceaux. Le fond de cette gueule s'ouvrait sur l'intérieur du jouet que j'avais, en définitive, transformé en tirelire.

* * *

Cette toquade d'enfant, me suis-je subitement demandé, se serait-elle emparée de mon subconscient et, précisément, les nuits de mes vacances ?

La clef de l'énigme, enfin, me fut donnée la veille de mon retour à la ville. À l'aube, je m'éveillai subitement, la jambe prise dans un de mes propres pièges, entre deux arbres, non loin du chalet.

Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, à qui je racontai cette mésaventure, de conclure :

– Mon vieux, te voilà somnambule ! Ma cachette retrouvée dans une brèche d'arbre, j'ai utilisé ces économies de vacances à l'achat de quelques traités sur le somnambulisme.

Chacun ses intuitions

Depuis quand le paysage de mes vacances reflète-t-il mes propres sentiments ? En d'autres termes, la journée sera-t-elle pluvieuse du fait que je fus chagriné au réveil ? Je ne vois pourtant aucune relation entre le fond de mon cœur et le haut du ciel.

De son côté, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, est d'avis qu'un passant puisse être prévenu, sans intervention humaine, contre un puits dont l'eau, à son insu, la veille même, aurait été, avec malice, empoisonnée.

– Et qui t'en a averti, beau devin, lui rétorquai-je ?

– La cessation, dit-il, de ma soif, dans son voisinage.

Pourquoi conclure sur une coïncidence, même si l'on a l'intelligence de Joë Folcu ?

* * *

Il reste quand même que je rapporte de mes vacances un témoignage troublant d'« interférence psychique » dans lequel un paysage est venu m'avertir d'une présence inaccoutumée.

Vous direz qu'en littérature toutes les explications sont possibles, mais la scène dont je fus témoin vaut quand même la peine que je vous la raconte, et sans que Joë Folcu y ajoute ses commentaires.

Pendant une sieste matinale, derrière les moustiquaires de ma véranda, mon attention avait été retenue, subitement, par le grand nombre des sapins qui surgissaient du flanc de la montagne.

Pourquoi, ce matin en particulier, me parurent-ils si nombreux ?

Et voici l'association d'idées qui se présenta à mon imagination. Surgis d'un véritable chaos végétal, sur la pente de cette montagne, des

sapins aux flèches sombres paraissaient émerger de vieux temples subjugués par une récente végétation.

Que venait faire ici une idée de subsistance confiée à une pieuse montée de sapins parmi cette végétation ? Logiquement, je revoyais en imagination quelque ville d'une autre civilisation, dont les clochers et tourelles domineraient encore des débris de ruines méconnaissables.

Souvent, la nature nous donne des exemples saisissants de logique. Puisque je rêvassais ainsi à des époques antiques, pourquoi des cris rauques, transportés par l'écho, vinrent-ils fixer un âge à ces époques ?

En fait, ces cris, probablement poussés par quelques baigneurs, éveillaient des manifestations de douleur parmi des images de ville antique. Logiquement, ces rumeurs rappelaient, dans ce matin ensoleillé, quelque martyr subi sur une place publique. Aux lamentations du supplicié, j'aimais, féroce, et sans raison apparente, que le bourreau y mêlât des ricanements.

Voilà donc une singulière façon de « jouir » d'un paysage de vacances. Que des sapins éveillent l'idée de clochers innombrables, c'est assez naturel, n'est-ce pas ? Qu'une idée de piété s'y soit adjointe, j'y vois encore de la logique saine. Mais que des cris de baigneurs suggèrent des hurlements de suppliciés et des ires de bourreaux, voilà qui ne convient pas « adéquatement » à l'imagination d'un adulte en vacances.

Coïncidence ! dirons-nous. Soit ! Passons !

* * *

Vers la fin de la même journée, à l'heure des moustiques et de la pêche, une chaloupe transportant trois pêcheurs se glissa lentement entre mon chalet de vacances et le flanc de la montagne. Quoi de plus naturel, constaterez-vous, n'est-ce pas, que des villégiateurs aient eu l'idée d'entreprendre une excursion de pêche ? Je vous le concède encore.

Toutefois, la singulière image du matin se complétait. Les pêcheurs, redoutant les moustiques, avaient garni leur chaloupe d'un feu à l'étouffée dans une vieille chaudière. La fumée qui s'en dégagait lentement montait comme une offrande généreuse d'encens. Avec les clochers surgissant du feuillage, le souvenir encore vivace des cris de supplicié, le pauvre diable en vacances avait de quoi se sentir vaguement désaxé.

Souvenirs littéraires ! objecterez-vous ? Sans doute ! Mais pourquoi le paysage s'y prêtait-il avec acharnement ?

* * *

Dois-je spécifier ici que le paysage de mes vacances reflétait mes propres sentiments ? Il y a des années que je n'ai lu des récits historiques et je ne sache pas que je m'étais appliqué la veille à me remémorer des sujets d'hérésie. Je n'étais pourtant pas à la recherche d'un sujet de conte. Je

n'aurais eu qu'à écrire à Saint-Ours et Joë Folcu m'en aurait fourni tout un choix.

Le lendemain d'une nuit agitée, je me suis engagé dans la forêt qui recouvre cette montagne. N'allez pas supposer que j'étais à la recherche d'une solution. J'avais même oublié le décor moyenâgeux de la veille, lorsque je suis tombé en arrêt, parmi la brousse, devant une immonde charogne.

Silencieusement, et le jour précédent, m'a-t-on expliqué, des loups avaient dévoré un vieux cheval en passe de liberté et d'herbes sauvages.

Singulière coïncidence, maintiendrez-vous ?

Sans doute ! Sans doute ! Mais on peut quand même, en vacances, éprouver de singulières associations d'idées.

Mourir pour un chien...

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, aimait trop son chien pour lui survivre.

C'est du moins ce qu'il prétendait, les yeux secs, derrière le comptoir, et le hachoir à tabac en mains.

Je n'aime pas les chagrins exprimés sans larmes. Ils ont l'air de comporter une décision.

Joë Folcu, armé de son couteau à tabac, n'allait sans doute pas, la boutique une fois fermée, se hacher silencieusement en matière de deuil. Mais je redoutais qu'il s'emparât d'un vieux revolver dont il connaissait l'existence dans ma table de nuit.

J'avais hérité cette arme démodée de mon grand-père. Joë Folcu savait que je n'aimais pas, en souvenir du vieux, à m'en départir. Non pas que je la portais, avec faconde, passée dans ma

ceinture, mais elle faisait bien dans ma chambre à coucher, dans un tiroir d'une table de nuit, tout comme un réveil rouillé, dont on ne se sert jamais et qui conserve, dans sa fixité d'aiguille, une petite idée d'éternité pendant le sommeil.

À cette époque, je partageais avec Joë Folcu, pour l'été, son arrière-boutique, et rien ne lui eût été plus simple que d'utiliser cette arme à mon insu.

Or, avant qu'il revînt de l'enterrement de son chien, au bout de sa terre ancestrale et couverte d'herbe sauvage, propice à un cimetière de chiens, j'avais placé le revolver sous mon oreiller et m'étais endormi par contrainte.

À une heure avancée de la nuit, allais-je écouter de nouveau les jérémiades de mon camarade ? Je savais en plus qu'il eût pu s'attarder à la taverne du coin avant de rentrer. Qu'aurais-je fait d'une nuit consacrée, entre deux rots de bière, à l'éloge de cette bête ?

Au fond, j'eus tort de m'endormir profondément au véronal. À mon réveil, dans la matinée, la chambre de Joë était vide et même

son lit n'avait pas été défait. De plus, le revolver n'était plus sous mon oreiller.

* * *

De retour dans mon lit, les yeux au plafond, j'écoutais les rumeurs de la rue. Encore engourdi par le somnifère, j'imaginai le retour de son cadavre au crâne troué d'une balle. Puis je m'endormis de nouveau aux prises avec toute une série de cauchemars.

Pauvre Joë Folcu ! Profitant, la veille, de mon sommeil paisible, il avait dû s'emparer, en pleine obscurité, du revolver qui devait lui être fatal.

N'avais-je pas, en fait, été complice de sa mort ? C'eût été facile, sans me départir de cette arme-souvenir, de vider son baril de ses cartouches ? Dans l'obscurité de ma chambre, comment eût-il trouvé, sans me réveiller, les balles nécessaires à son ridicule chagrin ? Dans le village de Saint-Ours, j'étais le seul à posséder une arme de calibre 32. Ici, les chasseurs

disposent plutôt de fusils ou de carabines 44 *British*. Sachant le chagrin du marchand de tabac en feuilles, personne n'eût osé lui prêter une arme en plein été, pendant la saison interdite à toute chasse. De plus, chacun aurait connu l'usage qu'il eût voulu en faire.

* * *

Toujours sur le dos, la tête au plafond, chaque grincement de voiture me tirait de mon demi-sommeil. Et j'attendais que l'on frappât à la porte encore close de la boutique.

En présence du cadavre trouvé sur le bord du chemin, la tête percée d'une balle, comment allais-je expliquer mon air somnolent et la disparition de mon revolver ? La complicité présumée de mon attitude n'eût pu être excusée. Devant le coroner de la ville voisine, je ne pouvais plaider ignorance des intentions de mon camarade, puisqu'il n'avait cessé, la veille, et en ma présence, d'exprimer son intention de ne pas

survivre à son chien. Les témoins eussent été nombreux.

Saudit ! Joë Folcu ! En voilà une façon de terminer mes vacances...

* * *

J'étais abîmé dans mes réflexions, lorsque des cris d'enfants se firent entendre dans la rue.

– On l'a trouvé ! On l'a trouvé ! disait quelqu'un d'une voix sourde.

Puis le chien de Joë Folcu se mit à japper avec joie. Il ne pouvait y avoir de méprise. C'était bien sa voix enrouée de vieux chien.

Pour comble de malheur, le chien pour lequel Joë s'était suicidé n'était donc pas mort et c'est bien sur le cadavre de son maître qu'il allait maintenant se mettre à hurler ?

Joë Folcu, qui revenait avant-hier de la pêche, avait expliqué la noyade de la bête. De la rive, le chien s'était mis à la nage, pour se porter au-

devant de son maître et, dans l'obscurité naissante de la nuit, il n'avait pas atteint, suivant lui, sa chaloupe en ce moment au milieu de la rivière. Le courant avait dû emporter la pauvre bête déjà trop vieille pour retourner à la rive.

* * *

Le retour de la bête a facilement pu être expliqué. Elle avait tout simplement nagé jusqu'à la rive de Saint-Roch, en face de Saint-Ours, et ce n'est que dans la journée d'hier que le chien avait été reconnu et ramené dans son propre village. La bête de Joë Folcu avait été trop faible pour se remettre à la nage vers Saint-Ours.

Le plus singulier de l'histoire, c'est que l'explication m'en avait été donnée par Joë Folcu lui-même, le fameux imbécile que je croyais assez impressionnable pour s'être ouvert la tête avec mon revolver.

Mais cette arme, direz-vous, pourquoi s'en était-il emparé ? Avait-il hésité à la tourner contre

son propre chagrin ?

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et grand ami par surcroît de son chien, s'était tout simplement saoulé, la nuit précédente, chez quelques amis des rangs, dans quelque arrière-concession, pour mieux pleurer, en définitive, la pauvre bête noyée de joie en son honneur.

Quant au revolver, dans mon empressement à le dissimuler, je l'avais enfoui sous mon traversin.

Une lettre écrite, il faut l'expédier

Lorsque le soupçon s'est établi à demeure dans l'esprit de sa femme, Robert ne put que s'en prendre à sa propre timidité.

Hélène, de bonne foi, n'avait pas lu ces lettres avec l'intention de lui chercher noise. Mais cette liasse de correspondances, dissimulée parmi sa lingerie, comportait des déclarations d'amour sur lesquelles une femme comme la sienne, malgré toutes les explications, ne pouvait se méprendre.

Que dire d'un époux, qui tiendrait à l'abri, dans ses tiroirs, des lettres renfermant des phrases comme celles-ci :

« Lorsque je te vis pour la première fois, j'ai eu peur de t'aimer et surtout d'avouer l'impression que ta venue dans ma vie eût pu causer sur mon âme. »

Hélène, d'une nature pourtant dépourvue de

toute curiosité, pouvait-elle faire confiance à celui-là même qui prétendait n'avoir de place que pour elle dans son cœur ?

* * *

Hélène avait trouvé « cette matière à soupçon » en mettant, disait-elle, de l'ordre dans les tiroirs de son époux chéri.

Ce fut plutôt un commencement de désordre, logé à jamais dans leur vie conjugale.

Au premier abord, Robert ne s'était pas trouvé sans défense.

– Ma chère Hélène, avait-il expliqué, sais-tu au moins à quelle date remonte cette déclaration d'amour, et qui n'est que l'expression d'une crainte en présence d'un sentiment qui n'existait pas encore ?

« Cette matière à soupçon », mais non une preuve tangible, était rédigée au crayon sur un papier à lettre sans âge, à cause de sa qualité, et nullement datée, comme c'est le fait

habituellement de toute missive, fût-elle d'amour.

Devant le silence d'Hélène, le « soupçonné » avait poursuivi :

– Avant que ta charmante physionomie se montrât dans ma vie de pauvre célibataire, tu peux supposer, ma chère épouse, que j'ai pu promener mes jumelles sur plusieurs panoramas.

– Cette lettre, que tu as trouvée, par manque de discrétion, dans mes effets personnels, répond sans doute à un sentiment profondément ressenti.

– Là n'est pas la question, de répondre évasivement la pensive Hélène !

– Or, de poursuivre Robert, puisque cette lettre est bien de moi, car tu as identifié son écriture avant de m'accuser d'en être l'auteur, comment peux-tu être assurée qu'elle fût jamais expédiée ?

Ici, Hélène, le nez mouillé par les larmes, avait levé une tête héroïque pour répondre, en scandant les mots :

– Je ne t'accuse pas d'avoir acheté un timbre-poste, ni d'être sorti, par temps de pluie, pour rejoindre le facteur !

Puis elle avait conclu :

– Le mal réside autant dans la pensée et dans l'intention que...

Aujourd'hui, Robert ne peut, disions-nous, s'en prendre qu'à sa propre timidité. Avant d'expliquer ces conclusions, il est permis de supposer que Robert, de par son attitude en présence de son accusatrice, éprouvait plutôt une attaque de vanité.

Cette correspondance n'était pas liée par un ruban à tête de boucle, comme on en trouve dans les tiroirs des jeunes filles, et qu'elles détruisent, au milieu de larmes amères, assez souvent, la veille de leurs fiançailles, mais cette liasse n'en comportait pas moins un passé qui se déployait, aujourd'hui, aux pieds de son épouse, et dont il était fier autant que d'elle-même.

Quel homme n'éprouverait pas un certain petit velours de vanité en présence d'une femme bien-aimée, apprenant qu'elle fut choisie, non pas entre toutes les femmes, mais entre quelques femmes, du moins ?

En fait, Robert, fort ennuyé par cette scène de ménage, ne détestait pas qu'Hélène sache bien que son Robert n'a pas toujours été un puceau avant qu'elle l'épousât.

Pensez donc, un Robert, timide de nature, et qui a toujours évité toutes les aventures galantes, et qui se trouverait de nos jours acculé jusqu'à avouer un passé d'homme amoureux et aimé par surcroît...

De son côté, la petite Hélène était-elle véritablement fâchée d'apprendre que le hasard, aujourd'hui, lui donnait des rivales dont elle avait sans doute eu raison, puisque ces brouillons de lettres étaient antérieurs à son mariage ? Du moins, elle s'appliquait, dans sa vanité, à supposer, pour quelques instants, que ces « papiers » fussent d'un certain âge.

Par ailleurs, elle aurait mieux aimé que ces missives comportassent plus de caractère amoureux. Somme toute, ce pauvre Robert s'en était tenu à exprimer une crainte en présence d'un sentiment sans consistance.

« Lorsque je te vis pour la première fois, avait-

il déclaré, j'ai eu peur de t'aimer et surtout d'avouer cet amour. »

Mais oui, songeait-elle, pendant que Robert pérorait, il ne fut en somme qu'un timide sans décision et j'ai dû le conduire par la main jusqu'auprès de mon père.

Laissons s'envenimer l'explication des deux époux et s'abrutir jusqu'à la haine leur subconscient. Dans ce genre de dialogue, il y a toujours un monologue intérieur qu'il faut redouter. N'allons pas plus avant dans leurs « considérant » ou « attendu que »...

Lorsque le soupçon s'est établi à demeure dans l'esprit de sa femme, disions-nous encore, Robert ne put s'en prendre qu'à sa propre timidité.

Parfaitement, puisque cette déclaration d'amoureux hésitant était bien à l'adresse de la pauvre Hélène elle-même, quelques années avant le mariage, et que Robert avait renoncé, par timidité, toujours, à lui expédier.

Le vin versé, il faut le boire, dit le proverbe.
Une lettre écrite, il faut quand même l'expédier.

Belle fille légendaire

Dans les contes des provinces françaises et même du Canada, recueillis par E.-Henry Camoy, les belles filles y sont représentées sous les traits d'une fée. Elles ont de la fortune et les cheveux blonds. La légende paysanne ou des villes nous les montre voyageant dans un carrosse garni d'or et traîné par des colombes. Des lutins tiennent les guidons. En mariage, invariablement, nos fils éprouvent du bonheur et deviennent les heureux pères de nombreux enfants.

Les contes colportés par Joë Folcu, marchand à Saint-Ours de tabac en feuilles, ne seront jamais cités dans les études conduites en France sur le folklore canadien.

– J'ai bien peur, dit-il, que mes belles filles ne soient pas toutes blondes et que mes auditeurs, pendant les longues soirées d'hiver, n'embellissent pas suffisamment les buggys de

nos promenades jusqu'à prendre la « grise » pour un pigeon et, afin de se conformer à l'usage, ne donnent pas à nos gars endimanchés la taille des lutins.

Pauvre Joë Folcu ! Comment voulez-vous qu'il passe à la postérité avec ses récits d'avant-garde, ses belles filles odorantes et ses rythmes de conteurs ponctués de jus de chique à la trajectoire incertaine. Et, d'ailleurs, sa pipe au tabac frais n'est-elle pas toujours éteinte ? Dans les petits bas-côtés, l'imagination des auditeurs manque de fumée pour masquer et embellir la réalité. Ses histoires sont toujours « vraies » et par trop, comme il le proclame lui-même, « forçantes ». Il ne les « excuse » pas assez...

À Saint-Ours, de raconter le marchand de tabac en feuilles, les ruisseaux ne « brûlent » pas, comme le veut la légende en Provence, jusqu'à présenter aux pêcheurs des truites rôties. Les épouvantails de nos champs n'effraient que les oiseaux et même nos enfants ne les confondent pas avec des revenants ou des fées transformées en vieilles mendiante.

Sur les bords du Richelieu, nos contes n'enrichissent pas la légende française, recueillie par des académiciens. Lorsque l'un des nôtres quittera la maison paternelle, comme un « Canadien errant », il ne laissera jamais un verre d'eau sur sa table de nuit avec mission d'en surveiller les réactions.

La légende veut que l'eau du verre se troublera, le matin, dès que le voyageur sera aux prises avec des difficultés. Chez le paysan du Berry, en France, l'eau qui se noircit apporte un présage de mort et l'un des frères du voyageur se mettra en route à la recherche du malheureux. Son départ sera grandiose. Pensez donc, il s'appuiera sur une canne de merisier, garnie d'épines, et une fée aura mis des fruits d'or et « miraculeux » dans sa besace.

À Saint-Ours, de continuer le conteur public, des soins littéraires sont apportés à nos contes. Dans les verres d'eau trouvés à l'aube, sur les tables de nuit, je ne vis que des eaux troublées par la présence de râteliers confiés « au frais », par les dormeurs, à l'heure du coucher.

Et Joë Folcu a recours à des associations d'idées qui lui sont personnelles pour nous parler « des verres souriants de son enfance » ou grimaçants, selon les rêves du dormeur.

À notre époque chamberlainne, dira encore le conteur saintoursois, le fils en route pour la ville néglige la canne du pionnier et complète son accoutrement par un parapluie. Sa valise ne renferme pas de fruits vermeils, mais souvent plusieurs tablettes de gomme à mastiquer.

– C'est plus commode pour la digestion que pour la mise en recueil des légendes canadiennes.

Le conteur, qui a de la lecture, n'ignore pas les légendaires transformations subies par les « mauvais garçons aux mains des fées ». Il sait que deux frères, comme cela se passe en Normandie, peuvent se transmuier en cheval. L'aîné représente la tête et le puîné, la croupe. Même dans le merveilleux, les aînés passeront toujours les premiers.

Le conte oral ne doit pas être confondu avec la littérature. Ainsi le loup-garou, tant redouté par les habitants de l'île d'Orléans et dans la région

du Saguenay, ne peut y trouver place puisque saint Mathieu en parle et aussi Molière, si vous préférez.

Or, Joë Folcu, autrefois rat de bibliothèque, ne saurait passer à l'histoire du conte oral avec des récits de loups-garous. Pour l'instant, il vous parlera d'une belle fille qui fut métamorphosée en laideron, tout comme dans la superstition, mais nullement par l'intervention des lutins ou des sorciers.

En d'autres termes, son conte n'en est pas un qui donne raison au diable.

Il y avait une fois à Saint-Ours une belle fille, si belle que la récolte des moissons en était retardée.

Et pour sûr, de continuer Joë Folcu, car les gars du rang, désireux de se rendre à ses exigences, préféreraient travailler à l'usine de la ville voisine pour y gagner plus d'argent. Et la rentrée des grains en était différée d'autant.

Dieu voulut-il l'en punir, ou le diable la jalousait-il ? Il a suffi de l'explosion d'un poêle,

expliquait-on, pour lui brûler le visage et la métamorphoser en un laideron.

Ici, la baguette d'une fée fut remplacée par l'essence que la belle fille avait jetée sur le feu pour l'activer.

Plus de tour en buggy, par les beaux jours secs de la fin d'été, près de la lisière des bois. Plus de batailles dans les granges entre forts-à-bras pour conquérir les sourires du laideron. Et les récoltes étaient engrangées, le jour dit.

Mais le laideron avait de la fortune. Parmi ses admirateurs d'autrefois se trouvait un puîné qui n'avait jamais pu l'approcher en raison de la force musculaire des aînés. Chaque fois qu'il levait un regard éploré vers la belle fille, la menace des autres le forçait à une retraite d'amoureux éconduit.

Lorsque chacun se fut éloigné du laideron, lui, le puîné, avait pu lever un œil plus assuré vers sa figure brûlée. Il fut accueilli et, trois mois plus tard, il la conduisait à l'autel.

Dieu voulut-il le récompenser de son sacrifice,

ou le diable était-il devenu débonnaire ? Le petit puîné fut récompensé de son courage car, le lendemain de ses noces, il était déjà veuf et héritait l'immense fortune de sa défunte épouse.

La mort du laideron est une autre histoire à elle seule et qui mérite, comme la précédente, de passer à la postérité des contes oraux, tant elle se place bien, et sans littérature, à la fin d'un récit à morale populaire.

La belle fille d'avant-hier soignait des ruches d'abeilles, au bout de son jardin, et pouvait seule s'en approcher. Devenue laideron, les abeilles ne l'avaient pas reconnue... et piquée à mort.

Où l'abreuvement passe avant la vie de mariage

Dans la province française de la Somme, on racontait autrefois, et dans notre comté de Richelieu, à Saint-Ours, précisément, on raconte encore, par désœuvrement, la malheureuse histoire survenue à une belle fille par trop coquette.

Selon la légende orale, mademoiselle la précieuse, comme on la surnomme, se faisait galanter « pour le bon motif » par un forgeron, un charpentier et un briqueteur, tous cavaliers assidus, et qui rivalisaient de bonne foi le dimanche soir, dans le grand salon de la belle.

À Saint-Charles-sur-Richelieu, les conteurs oraux accordent aux trois prétendants une force musculaire égale. Après la « soirée », cette histoire nous montre les trois amoureux se menaçant, sur la voie du retour, « d'une bonne

main sur la gueule. Toutefois, chacun n'ignore pas la force de l'autre, et n'ose lever le poing.

– Quand mes bans seront publiés, disait le forgeron, je vous ferai « votre affaire », et chacun de vous passera ma lune de miel à l'hôpital.

– Dans quinze jours, je serai en forme et ma réputation d'homme fort, dans le village, me vaudra le choix de mademoiselle !

– Moi, répondait le briqueteur, j'ai déjà ses confidences, et vous perdez votre temps à faire les beaux !

Les trois aspirants étaient trop forts pour s'anéantir, sans y laisser chacun sa peau et la belle fille n'avait pas fixé son choix et était morte, en définitive, vieille fille.

Morale : la collaboration détruit l'individualité.

* * *

Dans la Somme, d'après les témoignages

recueillis par E.-Remy Carnoy, la coquette en question s'est joué un fort mauvais tour en voulant en jouer un meilleur à ses trois cavaliers.

Un soir que le maréchal était arrivé de bonne heure, la coquette lui dit :

– Je voudrais bien voir si réellement tu m'aimes, comme tu me l'assures. Pour t'éprouver, voici ce que je te demande. Tu vas prendre un drap de lit, tu t'en envelopperas et tu iras à minuit me cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire. Si tu fais cela, je te promets de me marier avec toi.

Et le forgeron s'en était allé au cabaret pour se donner du cœur au ventre quand minuit sonnerait.

Le charpentier arriva peu après.

– Pour l'amour de moi, lui avait dit la belle, irais-tu au cimetière à l'heure de minuit, une peau de vache sur le dos, me cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire ?

– En attendant, avait répondu le charpentier, je vais passer par chez moi pour prendre un bon coup.

Au troisième prétendant, voici la proposition qui lui fut faite :

– Prouve-moi que tu m'aimes en allant au cimetière avec une lanterne et une clochette cueillir, à minuit, une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire, et je te promets de t'épouser dans les quinze jours.

Et le troisième, de même, était allé auparavant prendre un coup de stimulant.

Arrivés au cimetière au même instant, et par trois chemins différents, la légende de la Somme veut que les trois galants se soient effrayés l'un l'autre jusqu'à se cacher, l'un entre deux tertres, l'autre derrière un monument funéraire et le troisième le long d'une tombe.

Le lendemain, à l'aube, chacun avait levé une tête et les trois cris suivants avaient été poussés dans le silence du cimetière :

- Tiens, le forgeron !
- Tiens, le charpentier !
- Tiens, le briqueteur !

Devant la peur non avouée, mais apparente

quand même, les trois prétendants s'étaient réconciliés et la belle fille mourut vieille fille.

* * *

Ces légendes orales, pour Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ont la naïveté de leur ancienneté. Il a assez de lecture pour se souvenir de la réaction éprouvée par les trois dupes.

– Où diable me suis-je fourré ? s'était dit le charpentier. Voici un fantôme qui se promène là-bas. Ce n'est pas gai.

– Jour de Dieu, s'était dit le briqueteur, voici le diable en personne ; je le reconnais à ses pieds de bouc et à ses grandes cornes.

– Je suis perdu, avait pensé le forgeron : voici là-bas le diable et quelque damné qui sonne de sa clochette ! Où me cacher ?

Selon Joë Folcu, pourquoi n'avait-on pas tiré, à Saint-Ours, profit de ces réflexions de bêtas pris d'une peur évidente ?

Et voici comment le marchand de tabac en feuilles termine, en lui donnant de la couleur locale, ce récit vieux comme le monde.

Ayant admis la peur que l'un avait fait éprouver à l'autre, les trois crétins s'étaient mis d'accord pour que la belle fille n'en sût rien. Elle en eût été trop fière.

La soirée prochaine, chacun en arrivant chez la belle avait trouvé une raison pour n'avoir pas cueilli la fleur tombale et la lui avait expliquée à l'écart.

Avant la fin de la veillée, chacun de même s'était éclipsé pour accomplir sa mission personnelle.

En fait, les mardi, jeudi et samedi consacrés à leur visite « de bon motif », chacun des trois remettait à l'autre veillée l'accomplissement de sa cueillette mortuaire et afin que la rencontre eût lieu à la taverne unique du village, et non au cimetière. C'est là qu'ils terminaient, dans la gaieté, la soirée commencée chez la belle fille.

À la longue, l'abreuvement eut le pas sur leur projet de mariage et la belle fille est morte d'assèchement.

La recherche de l'oubli...

Le plus difficile, ce n'est pas de mourir, soutenait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, mais de revenir à la vie quand on s'est manqué !

L'expérience, que Joë vient de s'offrir, le met en mesure d'en parler en connaissance de cause.

Le suicidé qui survécut devait être dans la vingtaine, me dit-il, lorsque l'idée d'en finir avec l'existence commença de le tirailler. Il avait ses raisons personnelles de préférer une mort subite, plutôt que de traîner en longueur dans sa propre famille ou dans un hôpital. Comme il s'est manqué, Joë Folcu ne se vit pas dans l'obligation de m'expliquer ses motifs.

C'est bien le fait qu'il ne mourut pas qui m'intéressait avant tout et, sur mes instances, voici comment il m'expliqua son pénible retour à la vie.

* * *

Poltron, malgré ses vantardises, Joë Folcu était décidé de mourir sans douleur.

L'absorption du véronal, me précisa-t-il, est assez rapide. Il en faut treize comprimés. Si vous dépassez la dose, vous en revenez « bien malade ». Dix véronals, avait-il appris, peuvent paralyser le patient pour des années. Mais avec la dose précise de treize, des milliers de clochers sonneront un glas par trop lugubre dans les oreilles du moribond. Pris de peur, sinon de regret, le candidat au suicide risque de changer d'avis et il meurt comme un pendu volontaire qui voudrait à tout prix allonger sa corde.

Joë Folcu, selon ses propos, renonça au véronal, qui l'eût fait mourir la larme à l'œil. Pourquoi aurait-il consenti à se pleurer ? Son impressionnabilité ne s'était pas prêtée au jeu.

* * *

C'est à la suite de cette première hésitation que Joë s'était adonné à la teinture d'iode.

– À forte quantité, l'iode peut carboniser le candidat avant qu'il rende le dernier soupir. J'avais donc adopté, sur recommandation, l'absorption de quelques gouttes, trois fois par jour, dans une coupe d'onces d'eau. Sans dépression « essoufflante », je devais mourir lentement, en moins d'un mois, comme une vieille qui se rend au bout de son souffle.

Au bout du mois fatal, Joë avait engraisé de quinze livres et se portait à merveille. On avait oublié de le prévenir sur les bienfaits, dans le cas, par exemple, des rhumatisants, de l'iode à petites doses. Le malheureux ne souffrait pas de crises de rhumatisme, mais il n'en avait pas moins profité.

C'est alors que le « bien portant », par réaction, s'était décidé à mourir de faim.

– Je craignais surtout la soif, en bon buveur que j'étais dans ma vingtième année. Et c'est

pourquoi j'avais choisi de mourir, au cours d'une présumée partie de pêche, sur un lac assez grand et loin des rives.

Joë Folcu avait désiré, pour ses derniers jours, l'étendue des Grands Lacs, mais il s'était contenté du lac Champlain, plus à proximité, et selon ses moyens financiers.

Après quatre jours de jeûne, dans une île, et avant que la faiblesse n'intervînt, il avait pris les rames en direction de ce que l'on a convenu d'appeler le milieu du lac.

Bien ancré, comme un pêcheur qui veut passer la nuit, il s'était surtout appliqué à soulager ses tiraillements d'estomac en buvant de l'eau de lac, à grandes gorgées, dans un gobelet de bonne dimension.

– Je n'ignorais pas que l'on pût mourir « en douce » avec un estomac gonflé d'eau potable. Le cas des grévistes de la faim est connu. Ces malheureux meurent de faiblesse et sans mirages, comme en haute mer ou dans le désert.

Joë Folcu avait compté « s'éteindre » parmi

les ombres de sa première nuit passée sur l'eau. Mais sa constitution et la fraîcheur de cette nuit avait décidé qu'il assistât aux premières lueurs du jour suivant.

Avec un beau panorama, et par temps calme sur ces eaux qui n'étaient pas amères, Joë Folcu avait repris le goût de vivre. Après une nuit d'attente, le jour lui avait apporté de singuliers conseils.

Trop faible pour ramer jusqu'à la rive, l'appétit d'un bon poisson, même cru, lui était revenu. Mais comment pêcher, dépourvu de corde et d'appâts ?

À l'idée d'une pêche salvatrice, et surtout d'en raconter plus tard le côté débrouillard, le pêcheur « mal pris », l'affamé, avait occupé sa nonchalance à détériorer ses vêtements et à se pourvoir ainsi d'une corde garnie d'une épingle de sûreté.

– Et les amorces, lui fis-je remarquer ?

Comme il allait entreprendre, le poltron, à se plonger la lame d'un canif dans « une partie

grasse », c'est alors qu'un piquet de ligne dormante lui était apparu, à fleur d'eau, non loin de la chaloupe.

Ce n'était pas un mirage, et l'esturgeon, qui venait d'y mordre, non plus. À la première secousse, le poisson de cent livres (ce n'est pas une blague de pêcheur) vira d'un coup de queue, dans l'eau claire et peu profonde, et fit passer l'affamé par-dessus bord.

Le plus difficile, ce n'est pas de mourir, avait soutenu le marchand de tabac en feuilles, mais de revenir à la vie quand on s'est manqué. Je ne désirais pas savoir comment il s'en était tiré avec son poisson. Le fait de revenir à la vie ne résidait pas dans celui de sortir de l'eau, même si le pêcheur est trop affaibli pour se repêcher. Je voulais savoir quelles avaient été les réactions du jeûneur, honteux de sa défaite, en présence d'un nouveau regain de vie.

– En effet, dit-il, mon lent retour à la vie fut difficile. Toute cette eau ingurgitée pour tromper ma faim ; cette eau d'affamé, dirais-je, a noyé, pendant une couple d'années, toutes mes

tentatives de saouleries...

Même dans l'alcool, Joë Folcu ne peut trouver l'oubli.

Table

Histoire vraie d'orientation professionnelle	4
« Mange pas tes ongles ! ! ! »	12
Pour te bien connaître, observe d'abord autrui	21
Dernière pavane de l'infante deshéritée.....	29
Un matou devin sera empaillé.....	39
Où les barbues mentent autant que le pêcheur	46
Deux chiens pour un seul célibataire	53
Cette fois-là, il grêlait du sucre d'érable.....	59
« Les rats aient leur cadavre, et Dieu, leur âme ! »	67
Un purgatif à toute épreuve.....	75
Deux miracles non réclamés	82
Entre bossus les boiteux sont valets	90
Et cette fois-là, le fleuve aurait coulé	

« en montant »	98
Une sauterie dans le Nord	104
Sautes d'humeur qui s'inscrivent sur les semelles.....	115
Les feuilles du tabac vont-elles frétiller d'aise ?.....	122
Pour attirer la pluie d'un ciel récalcitrant.....	128
Chalet à louer	137
Le vent n'aime pas qu'on le malmène	143
Rebouteur relégué au jardinage.....	151
Du théâtre au magasin.....	158
Une lucidité bienheureuse	166
Haine de chien, rage de voisin	173
Frais peint.....	181
Les yeux des poitrinaires veillent trop	189
Le collectionneur est-il un avare ?	196
L'instinct et les issus de germains.....	203
Ne pas confondre poignée de main avec shake-hand	211

Jamais la fin ne se devance	218
Une pieuvre en plein Richelieu	225
Qua-vache-qué ! Quia-quia-quia !	232
Au ciel avec un chèque de paye !.....	239
« Paré » sans être prêt	248
Tel magicien-né, apprenti sorcier.....	256
Des pétards d'outre-tombe	263
Où la pluie peut avoir goût de sel.....	271
Nuit de couvre-feu vue par un buveur de bière	277
Quatre « boulés » qui s'ignorent	285
Un père Noël pour adultes.....	293
Une idée nouvelle pour l'An nouveau	300
Une cause de célibat servie par un chien	309
Une belle jambe d'écriture.....	316
L'indiscrète en fut punie	324
Pauvre professeur de nouveaux jurons.....	329
De l'art oratoire servi en conserve	337

Peut-on faire « maigre » avec du sang de cochon ?	344
La maison qui meurt d'ennui	351
Trop de veaux aux prodiges	358
La gigue est une invite au célibat.....	363
Le nez long, un indice de bonté	371
Ceci est une tout autre histoire.....	378
Pour savoir vendre, il faut acheter.....	385
Un harmonica qui appelle la pluie	392
Les grimaces des points de repère.....	399
Un matin de soleil noir.....	406
Nouvelles images sur le printemps	413
À l'époque de la blague « mouillée »	419
Une mangeaille pantagruélique.....	426
La fin d'un généalogiste.....	433
Bavardage de bon aloi	441
À l'époque des « boulés »	447
Les avantages du ronflement.....	453
Une histoire mal comprise	459
La meilleure façon de cacher une	

clef.....	466
Une de fermée, une d'ouverte	472
La bière versée, il faut la boire.....	478
Le fusil et ses reculs	484
Un monsieur quelconque	490
Avis aux pêcheurs	496
Économies de vacances.....	502
Chacun ses intuitions	509
Mourir pour un chien... ..	515
Une lettre écrite, il faut l'expédier	522
Belle fille légendaire	529
Où l'abreuvement passe avant la vie de mariage	536
La recherche de l'oubli.....	543

Cet ouvrage est le 162^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.